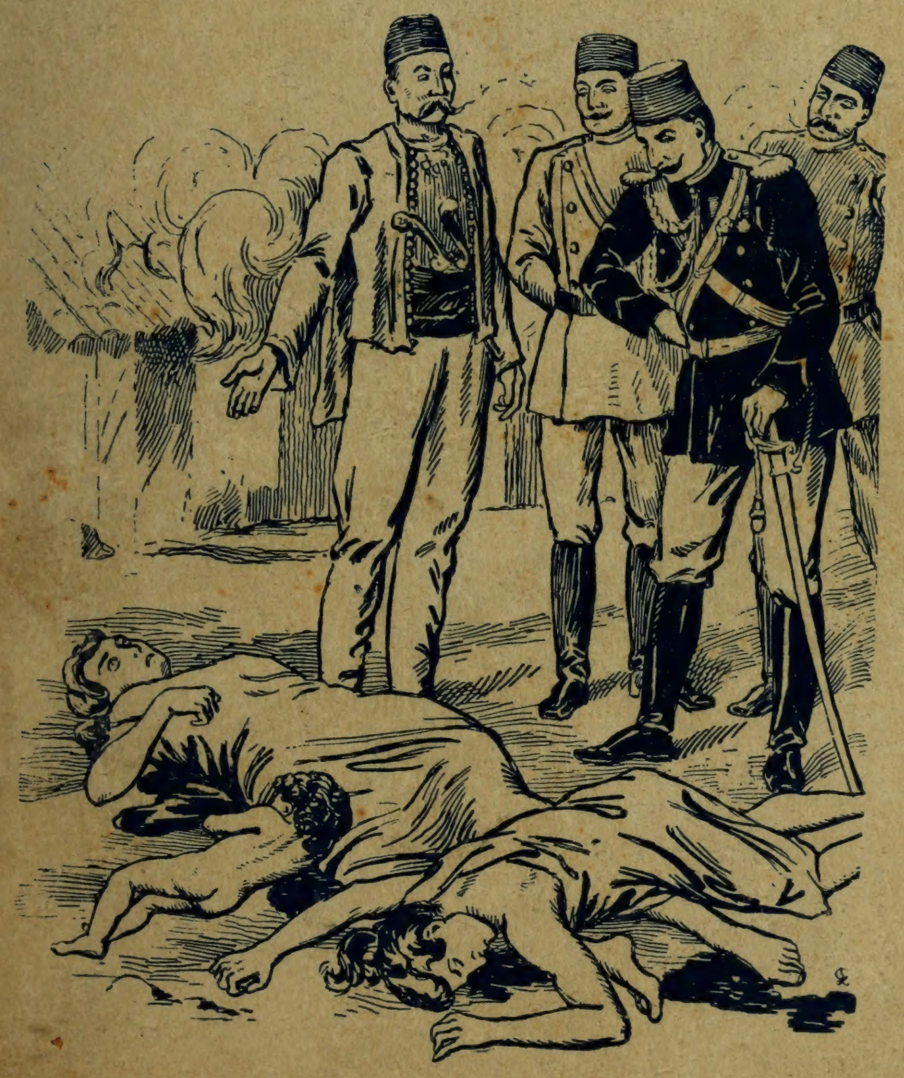
H. GAULTIER DE ST-AMAND

Au Service du Sultan Rouge

Épisodes des Massacres d'Arménie (1894-96)



LIBRAIRIE DU TEMPLE
113, RUE DU TEMPLE, 113
PARIS

Au Service du Sultan rouge

ÉPISODES DES MASSACRES D'ARMÉNIE (1894-1896)

H. GAULTIER DE SAINT-AMAND

Au Service du Sultan rouge

ÉPISODES DES MASSACRES D'ARMÉNIE (1894-1896)



PARIS
LIBRAIRIE DU TEMPLE
113, RUE DU TEMPLE, 113

MCMIX

PRÉFACE

Les massacres d'Arménie constituent certainement, et pour longtemps encore, une des hontes de l'Europe civilisée. Pendant plusieurs années, les gouvernements et l'opinion publique ont laissé s'accomplir des boucheries épouvantables sans oser ni vouloir rien faire en faveur des victimes. On a toléré l'égorgement systématique de tout un peuple, aux portes de l'Europe, souvent sous les yeux des Européens, enfin à Constantinople même, presque en présence des ambassadeurs. Rien d'efficace n'a été tenté pour arrêter ces barbaries, des jeux de haute politique, paraît-il, empêchaient toute intervention utile auprès du Sultan. Les Armé-

niens imploraient en vain l'appui de leurs protecteurs : l'Angleterre, la France ou la Russie. Ces puissances se paralysaient l'une l'autre, jalouses de ne pas accroître en Orient l'influence et le prestige d'une rivale, et les émissaires du Sultan massacraient toujours sous les yeux indifférents de l'Allemagne et de l'Autriche, soucieuses avant tout de ne pas troubler leur prépondérance diplomatique à Constantinople.

L'heure de la justice sonna un jour, mais d'une justice tardive et boiteuse. Le sultan rouge, comme le stigmatisa un jour Gladstone, est récemment tombé du trône et a cessé de donner les ordres qui, des atrocités de Bulgarie en 1876 aux massacres d'Arménie en 1896 et même plus tard, ont fait couler plus de sang humain que les assassins les plus féroces. Mais sa chute et les agitations concomitantes ont tout aussitôt réveillé le fanatisme et lancé le Musulman sur l'Arménien, sa victime désignée. Il n'a, en 1909, péri que *vingt mille* victimes; c'est en effet peu de chose devant les *trois ou quatre cent mille* égorgés de 1894 à 1896. Mais une fois de plus, on a vu reparaître la lamentable impuissance des États européens, dont les

marins ne pouvaient que contempler les cadavres arméniens flottant le long de leurs bords.

Nous ne songeons pas à écrire ici une histoire des affaires d'Arménie, ni même à en relater les principaux épisodes. Trop de pages éloquentes, trop de livres documentés, trop d'appels vibrants, ont été publiés par des hommes de toutes les opinions et de tous les partis, pour que nous puissions songer à redire, sans autorité, ce qui a été si bien exposé par les personnes qualifiées pour parler. Nous ne voulons, en ces pages, qu'appeler l'attention publique sur un point particulier de la question : le sort des survivants ou plutôt des survivantes.

Toutes les fois, en effet, que les Turcs ont eu recours à leur politique trop connue : l'extermination systématique d'une race comme moyen de domination ou de châtiment, les massacres n'ont presque jamais porté que sur la portion masculine de la population. Après le passage des bandes d'assassins, on trouve des cadavres mâles, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse la plus avancée, mais tout à fait accidentellement des corps féminins y sont mêlés.

Il ne faudrait pas voir là une compassion ou

une pitié quelconque pour la moitié la plus faible de l'humanité. Le raisonnement musulman est tout autre : L'homme infidèle doit périr par l'épée, mais la femme étrangère tombe en esclavage et sa vie est épargnée soigneusement pour augmenter le butin du vainqueur. En ce qui touche l'Arménie en particulier, cet état de choses est des plus marqués. Il suffit de lire les récits, les pièces officielles, les discussions diplomatiques, pour y retrouver invariablement les mêmes phrases : Tant d'hommee ont été mis à mort, les femmes et les jeunes filles emmenées en esclavage. En 1909, lors des seconds et plus modérés (relativement) massacres, l'enlèvement des femmes a été annoncé par tous les journaux avec la même régularité.

On est généralement porté à attribuer à la luxure orientale ces faits caractéristiques. Il ne faut nullement en dénier le rôle et il est bien évident que nombre d'Arméniennes ont dû à leur beauté l'honneur fatal d'être enfermées dans les harems des Turcs notables. Toutefois cette explication est insuffisante et elle doit être complétée.

Il est bien connu que les disciples de Mahomet aiment à outrager les chrétiennes d'une

façon systématique pour ainsi dire. La satisfaction de leurs appétits brutaux y participe sans doute, mais à titre secondaire. Le musulman veut surtout rendre évident son mépris du vaincu en l'atteignant dans ce qui lui est le plus sensible : l'honneur de la portion féminine de sa famille. Il suffit de se rappeler la claustration étroite de la femme orientale, le soin avec lequel elle est protégée contre tout autre désir que celui du maître, pour comprendre que, dans la mentalité des Mahométans, la soumission forcée de la femme chrétienne aux volontés d'un Musulman constitue l'affirmation la plus énergique, la plus symbolique de la victoire du Croissant sur la Croix. Ainsi s'expliquent ces attentats commis publiquement sur les Arméniennes dont parlent toutes les dépêches officielles, attentats pratiqués, disent les témoins oculaires, avec une habileté diabolique pour meurtrir les victimes dans leurs délicates pudeurs, plus encore que pour assouvir les passions d'une soldatesque déchaînée.

Il faut noter encore que, dans nombre de cas, les chrétiens ont été obligés de se convertir à l'islamisme. Un des moyens les plus employés a été de forcer les femmes à devenir épouses

de Turcs, mais souvent la terreur et la violence ont été employés comme au temps des persécutions antiques. Ici, une fois de plus, le sexe faible était particulièrement désigné pour subir ces conversions forcées.

A un autre point de vue, les bourreaux de l'Arménie agissaient au mieux de leurs intérêts en épargnant la vie de leurs captives. Officiellement l'esclavage est aboli en Turquie, mais il subsiste encore en secret dans nombre de riches demeures et presque ouvertement en Asie. Toutefois, la domesticité esclave est surtout féminine, comme coûtant moins cher et plus facile à gouverner sans risque d'intervention des consuls de l'Europe. Aussi beaucoup d'Arméniennes ont-elles été réduites au rang d'ouvrières ou de servantes des massacreurs de leur race, et de nombreuses fillettes ont, dès le plus jeune âge, été dressées ainsi à devenir des esclaves dociles.

On peut donc poser le principe que des milliers de femmes et de jeunes filles n'ont échappé à l'égorgement que pour être enfermées à la disposition de leurs maîtres. On n'a pas retrouvé leurs cadavres et pour cause, mais elles ont été supprimées de la vie civilisée aussi

sûrement que par le poignard du fanatique.

C'est là un point dont l'opinion publique n'a jamais peut-être été assez nettement saisie. Ces femmes esclaves vivent encore pour la plupart, beaucoup n'ont été capturées qu'au cours même de l'année 1909, et il n'est plus de remède pour les morts, la recherche et la libération de ces malheureuses est une tâche qui devrait s'imposer à l'Europe.

La situation de la servante ou de la concubine orientale n'est pas en effet connue de nous dans toute son effrayante sévérité. On croit que les captives sont seulement obligées de céder aux désirs de leurs possesseurs, et qu'elles peuvent même aspirer à une vie relativement heureuse dans la paix du harem. Cela est vrai dans une certaine mesure pour l'épouse musulmane, mais radicalement faux pour l'esclave d'origine chrétienne qui est traitée suivant toute la rigueur des mœurs turques ou arabes, comme une véritable bête de somme méprisée et battue.

En Orient, la femme est en effet soumise aux châtiments corporels, et la correction frappante est le principal argument du maître du logis à l'égard de ses épouses et servantes. Il est bien

connu que les odalisques du palais impérial ne sont pas elles-mêmes à l'abri du bâton des eunuques, et, comme dans toute société où les femmes vivent en groupes soumis à la volonté despotique de leurs possesseurs légitimes, c'est toujours par la punition violente que l'on fait régner l'ordre et la discipline domestiques.

A l'égard des captives chrétiennes dont nous parlions plus haut, la sévérité accoutumée se double de fanatisme, et il est hors de doute que les Arméniennes appelées à vivre dans l'esclavage ont été et sont soumises aux plus durs traitements, leur sort étant d'autant plus cruel que les Turcs sont des tortionnaires émérites.

Les Orientaux possèdent en effet l'art diabolique de faire souffrir les femmes et les jeunes filles, sans nuire à leur vie ou à leur santé.

S'ils le désirent, ils savent parfaitement mettre à mort leurs victimes au milieu d'affreux tourments ; mais aussi, ils peuvent très bien rendre à une femme l'existence véritablement pire que l'enfer, sans altérer sa beauté et sans détruire le capital précieux qu'elle représente pour son maître. Ils savent en un mot torturer sans mutiler, ce qui a toujours été l'idéal des plus terribles bourreaux.

Il est nécessaire de rappeler ici le rôle primordial de la bastonnade et de la fustigation dans les lois et les mœurs turques.

C'est le châtiment le plus usuel et autour duquel les autres supplices viennent pour ainsi dire s'ajouter. En Orient, on peut dire que toutes les femmes sont particulièrement vouées au fouet, et la flagellation est à leur égard d'un usage pour ainsi dire normal et spontané. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple récent, que les premières Turques qui osèrent sortir sans voile après la Révolution de la Jeune-Turquie, furent saisies dans les rues de Constantinople par des mégères attachées aux antiques usages et tout naturellement fustigées, comme la punition spécialement réservée à leur sexe.

Ici encore nous répéterons que le sort des Arméniennes soustraites aux massacres doit être terrible. Peut-être, la Musulmane, habituée dès l'enfance aux arguments frappants, finit-elle par les considérer comme un inconvénient inévitable de l'existence. Mais pour des femmes chrétiennes et libres, la flagellation humiliante et cruelle doit compter parmi les plus atroces supplices, et on peut croire certains documents qui nous montrent des jeunes filles se don-

nant la mort plutôt que d'être livrées au fouet.

Ce sont là cependant des choses qui se passent de nos jours et pour lesquels le remède réside dans l'énergie et la volonté de l'opinion européenne. Des Arméniennes sont encore esclaves, outragées, flagellées, torturées par ceux qui ont égorgé leurs époux, leurs pères, leurs frères, leurs fils. Pourquoi les abandonner sans rémission à leur sort épouvantable ?

Peut-être parce que, ce sort même, on ne le connaît pas assez. Et nous avons essayé d'en tracer l'esquisse, une pâle esquisse toutefois ; non que les matériaux fissent défaut, car, au contraire, ils abondent en toutes langues et de tous côtés ; mais il est certaines horreurs que nous ne pouvions qu'effleurer, sinon même taire complètement. De même que le répertoire du Guignol turc, du célèbre *Karagheuz*, est intraduisible dans le français le moins pudibond ; de même, on trouve, dans les récits des événements d'Arménie, des choses si monstrueuses que l'on recule devant elles, et que nulle périphrase n'est possible pour les exprimer d'une manière quelconque (1).

(1) N. B. — Consulter par exemple les Livres jaunes (français) et bleus (anglais), documents officiels. Egalement les livres bien con-

Voulant faire œuvre vraie, mais sans tomber dans la polémique, nous sommes restés en contact constant avec les faits, mais en déformant suffisamment qnelques événements et certains noms pour ne pas paraître nous livrer à des attaques personnelles. Aussi bien, la réalité, pour être atténuée et estompée, garde cependant une netteté que d'aucuns jugeront excessive, mais que ceux qui connaissent l'Orient et ses mœurs, aussi bien que les procédés de gouvernement d'Abdul-Hamid, reconnaîtront pour véridique.

Espérons qu'il reste, de par le monde, encore quelque paladin épris de princesses lointaines et qui veuille les arracher du château de l'ogre. Si ces pages avaient jamais pour résultat de délivrer une seule Arménienne de l'esclavage douloureux où nombre de ses sœurs doivent être plongées, cela sera la plus belle récompense que nous puissions désirer. Mais les hommes sont devenus trop pratiques pour croire aux contes de fées.

nus de MM. Victor Bérard, Pierre Quillard, Albert Vandal, etc. Voir également les récits publiés par l'Œuvre des Missions d'Orient, les Revues arméniennes, les différents journaux quotidiens.

Au Service du Sultan rouge

ÉPISODES DES MASSACRES D'ARMÉNIE (1894-1896)

CHAPITRE PREMIER

Un Voyage dangereux.

« Je ne puis que vous redire mon opinion, chère mademoiselle Gérard. Je considère ce voyage comme une folie.

— On voit que vous revenez d'Orient, monsieur Paul Liouville, vous ne pouvez pas admettre qu'une pauvre jeune fille se donne quelques heures de liberté. Voyons, vous avez bien passé des mois et des mois dans les contrées

les plus perdues, du côté de l'Euphrate et je ne sais plus où. Moi je fais une toute petite promenade en Asie-Mineure, à deux pas des hôtels à touristes, et vous criez déjà à la folie.

— On ne se promène pas en Orient, mademoiselle. Et puisque vous parlez de mes voyages, je suis obligé de vous avouer que j'ai souvent connu des dangers assez sérieux, encore que je possède deux précieux talismans : une parfaite connaissance de la langue et des coutumes locales, et mon titre de docteur en médecine, autrement dit de sorcier bienfaisant et utile.

— Je ne conteste pas vos mérites, ni votre courage, mon cher docteur. Mais je n'aurais pas besoin de tant d'énergie. De quoi s'agit-il donc? Tout simplement d'accompagner ma grande amie, Myriam Nichan, dans les six mois de vacances qu'elle va prendre chez son père, un notable commerçant de Trébizonde. Ce ne sont pas des Turcs, mais de bons chrétiens, parlant le plus pur français, abonnés à l'*Illustration*, au *Figaro*, etc. Vous voyez que je ne pars pas chez des sauvages.

— Je ne mets pas en doute la courtoisie de vos hôtes, mais je ne dois pas vous dissimuler

que le pays qu'ils habitent est loin d'être sûr.

— Des exagérations, cher monsieur. Il faut bien un peu de couleur locale pour donner de l'agrément au paysage. Tenez, en Espagne, les trains sont accompagnés de gendarmes en armes et cependant jamais les convois n'ont été attaqués. Cela met juste une touche d'émotion délicieuse pour les voyageurs.

— Mademoiselle Blanche, permettez-moi de vous appeler ainsi respectueusement, je vous porte le plus grand intérêt. Vous êtes la fille unique de mon maître vénéré, et dont je déplore à jamais la mort si prématurée. Je crois devoir à la mémoire de mon professeur aimé, de vous mettre en garde contre l'imprudence à laquelle vous paraissez si légèrement courir.

— Monsieur Paul, vous êtes pire que le plus sévère des chaperons, et, si ma pauvre mère était encore de ce monde, elle pourrait vous confier mon éducation en toute confiance. Vous pensez donc vraiment que je vais me jeter dans la gueule du loup.

—Vous l'avez dit : un loup cruel, et dont les dents déchirent sans pitié ses victimes.

—- Vous devenez lyrique, docteur, vous êtes imbu de la poésie orientale. Dans quelques

mois, je serai aussi savante que vous et nous nous tiendrons tête, l'hiver prochain, dans ce même salon.

— C'est donc absolument décidé, votre départ ?

— Décidé ? mais rien n'est plus sûr au monde. Tout est parfaitement arrangé. Nous partons samedi sur le paquebot des Messageries maritimes, droit pour Constantinople, avec mon amie Myriam, son frère et sa belle-sœur. Nous sommes des jeunes filles sages et nous n'entendons pas courir le monde comme des Anglaises sans feu ni lieu.

— J'admets le voyage jusqu'à Constantinople. J'admets même, pour vous faire plaisir, un petit séjour dans un hôtel de Galata ou de Péra, avec les promenades classiques dans Stamboul. Seulement, je prendrais ensuite le bateau de retour pour Marseille.

— Vous êtes insupportable. Tout le monde finit par aller à Constantinople et c'est devenu banal. Tandis que nous irons un peu plus loin, là où il n'y a plus d'interprètes de la maison Cook, d'hôtels éclairés à l'électricité et autres lieux communs de la civilisation. Revenir après avoir vu Stamboul ? mais c'est justement à ce

moment que le voyage commence à prendre de l'intérêt.

— En un mot, vous allez vous perdre dans l'Asie-Mineure.

— Encore des grands mots ! En vérité, je vois que vous tenez à ce que je vous fasse un exposé complet de nos plans. Comme je ne suis pas très forte en géographie, je vais vous présenter à mes compagnons de route, ils vous renseigneront beaucoup mieux que je ne le saurais faire. Excusez-moi une minute. »

Avec la légèreté de ses vingt ans, Blanche Gérard sortit vivement du petit salon où elle venait de causer avec le docteur Liouville. Celui-ci suivit de l'œil la silhouette fine de la jeune fille, toute gracieuse dans sa robe de bal. Puis il se rassit avec une expression soucieuse sur ses traits énergiques.

« Sur ma parole, murmura-t-il, j'aurais autan aimé ne pas répondre à cette invitation du directeur de l'École de médecine. Je n'aurais pas rencontré Blanche, et pourtant... »

Il alluma une cigarette et resta songeur à suivre les minces spirales de la fumée bleuâtre. Non loin de lui, les échos du bal lui parvenaient assourdis par les tentures, mais encore assez

nets pour lui permettre de reconnaître les voix sonores et les rires un peu bruyants des nombreux invités.

Comme l'avait dit son interlocutrice, le docteur Paul Liouville venait de débarquer à Marseille après une pénible exploration dans des régions peu connues de l'Asie-Mineure et de la Perse. Agé de trente ans à peine, il était le fils d'un négociant français établi à Beyrouth, et, depuis son enfance, il était habitué aux usages du Levant. Son visage brun, son teint mat, sa barbe noire, lui donnaient même quelque chose d'oriental, mais le regard perçant, les traits nettement accusés, attestaient une vigueur et une énergie dignes d'un Anglo-Saxon. Il avait d'ailleurs eu largement besoin de ces qualités dans le voyage périlleux entrepris par lui sitôt la terminaison de ses études médicales faites en France et dirigées par le professeur Gérard. Muni d'une ample moisson de résultats nouveaux, le jeune explorateur s'était hâté de retourner à Marseille, mais pour avoir le chagrin de trouver son maître mort en laissant orpheline sa fille Blanche.

Paul Liouville n'avait gardé qu'un assez vague souvenir de cette dernière, qu'il avait laissée

âgée seulement de quinze ans, c'est-à-dire presque une enfant. Il retrouvait maintenant une belle jeune fille, en plein épanouissement de sa grâce juvénile, et dont un sentiment indéfinissable lui faisait trouver particulièrement pénible l'annonce du prochain départ.

« Ah! dit-il, est-ce que je vais devenir amoureux comme un collégien naïf? Voilà huit jours que je suis à Marseille et je passe mon temps à méditer sur les projets de voyage de Mlle Blanche Gérard! Elle me trouve légèrement indiscret et elle n'a pas tort. Je lui ai cependant exprimé la pure vérité : c'est un acte de folie. »

Il revit par la pensée un des épisodes de son voyage. Sur les confins de l'Asie Mineure et du Caucase, un poste de soldats turcs avait surpris un campement de pillards circassiens. Les hommes avaient été rapidement mis à mort, et leurs compagnes, une dizaine de femelles sordides et malpropres, avaient été ramenées comme butin par les soldats. Paul Liouville se rappelait nettement le sort lamentable de ces femmes, violentées et rouées de coups de matraque par leurs vainqueurs, et dont l'une d'elles s'était poignardée pour échapper à son supplice.

« Ces démons-là auraient agi de même avec des filles européennes, pensait-il. Pire encore, puisque ç'auraient été des chrétiennes. Et cette jeune femme que fustigeait le chef de poste, avec la corde qui marbrait sa peau chaque fois ? »

L'arrivée d'un groupe de personnes interrompit ses réflexions.

Blanche Gérard revenait et lui présentait ses amis.

« Madame Yaïla Nichan, dit-elle, son mari, sa belle-sœur et mon amie Myriam. »

Le docteur s'inclina cérémonieusement et murmura les quelques banalités d'usage, mais Myriam l'interrompit avec pétulance :

« Oh ! monsieur Liouville, s'écria-t-elle, j'ai de gros reproches à vous faire. Blanche vient de me dire que vous trouvez mauvais qu'elle nous accompagne. C'est mal, très mal. »

La jeune fille, un type parfait de la beauté arménienne, à la poitrine déjà opulente malgré ses dix-huit ans, au visage allongé et régulier, menaça du doigt avec espièglerie le docteur un peu embarrassé.

« Je ne vois qu'une excuse à votre conduite, reprit-elle avec un sourire malin. Mais soyez

tranquille, nous vous renverrons Blanche, saine et sauve, dans le délai fixé.

— Assurément, intervint Mme Nichan, pour permettre à la Française de dissimuler la rougeur que venaient de lui causer les paroles de son amie. Ce ne sont que quelques mois à passer hors de Marseille, juste le temps de vous laisser recevoir le tribut d'éloges que vous méritez, monsieur le docteur.

— Il ne s'agit pas de cela, répliqua le jeune homme. Je n'ai aucun droit de contrôle sur les actions de Mlle Gérard, mais je me suis permis, en ami, de lui signaler certains points échappés peut-être à ses réflexions.

— Je parie que vous lui avez raconté les histoires des sultanes cousues dans un sac avec un chat enragé et jetées au Bosphore !... s'écria en riant Myriam. N'aie pas peur, ajouta-t-elle à son amie, ces choses-là ne se passent plus que dans les livres.

— Je n'ai pas peur, répliqua Blanche, avec vous surtout.

— Je crois que mademoiselle a raison, appuya le frère de Myriam. Il ne faut pas exagérer l'insécurité de l'Orient. Ma jeune femme et moi, nous n'avons jamais eu d'ennuis sérieux ;

en évitant de provoquer les musulmans, bien entendu.

— Voulez-vous me permettre de vons demander depuis combien de temps vous êtes en France? fit Paul Liouville.

— Nous sommes en octobre 1894, réfléchit l'Arménien. Il y a donc un peu plus de deux ans. Un trop court séjour, en vérité.

— Je vous remercie pour mon pays. Je m'explique maintenant vos illusions. En effet, tout paraissait tranquille en Asie-Mineure ou à peu près. J'ai visité la région vers cette époque et je n'avais pour escorte qu'un pacifique *zaptié*. Nous arrivions dans un village, mon gendarme et moi, et nous nous rendions aussitôt à l'auberge ou à la maison des étrangers, qu'entretient le moindre hameau. Il nous suffisait de nous asseoir au foyer vide pour que les bons Turcs nous apportassent du bois, des vivres, de l'eau. Et il était parfois fort difficile de leur faire accepter la moindre rémunération.

— Voilà la contrée où vous voulez m'empêcher d'aller, remarqua Blanche Gérard. Il faut avouer que vous avez trop de sollicitude pour ma modeste petite personne.

— Les choses ont changé, mademoiselle;

ces mœurs patriarcales ont fait place à un état instable qui fait craindre les pires révolutions.

— Vous parlez comme un ministre, mon cher docteur, reprit l'Arménien. Que s'est-il donc passé de nouveau ?

— Beaucoup de choses, une surtout : le Sultan a peur, répondit le Français.

— Peur, répliqua son interlocuteur, mais Abdul-Hamid a peur depuis son accession au trône. Il avait jadis une vie quelque peu licencieuse, il est devenu presque un ascète par crainte de quelque trahison ou embûche. J'ai toujours connu le Sultan entouré de craintes inguérissables. Qu'est-ce que cela peut bien nous faire ? C'est la rançon du pouvoir autocrate.

— Parfaitement, mais rien n'est terrible comme la colère d'un individu affolé, quand cet homme est pratiquement tout puissant. Je voudrais que vous ayez vu le Padischah, un des derniers Sélamliks, c'était à la fois grotesque et effrayant.

— Oh ! racontez, fit Blanche Gérard, cela me donnera un avant-goût de l'Orient.

— La scène est partout bien connue, répondit le jeune docteur. Tous les vendredis, le

Commandeur des Croyants est obligé, de par la coutume, d'assister à la prière publique. Tout d'abord le Sultan actuel s'est fait construire une mosquée tout proche de son palais, le fameux Yildiz-Kiosk, le kiosque de l'Étoile, une multitude de petites maisons, soit dit en passant, toutes truquées comme des boîtes à double fond et où le souverain erre, plus nomade que ses ancêtres dans la steppe, déménageant chaque soir pour se munir d'un abri inconnu des conspirateurs.

— Vous exagérez ! se récrièrent les jeunes filles. Ce sont des contes de Mille et une Nuits, tout à fait couleur locale.

— Mademoiselle, protesta Paul Liouville, rien n'est plus véridique. Le Sultan vit dans une perpétuelle terreur, entouré d'une garde syrienne, qui surveille une garde albanaise ou réciproquement, protégé par des policiers musulmans que dénoncent des mouchards chrétiens. C'est une existence infernale et malheur à qui excite le plus faible de ses soupçons.

— Mais le Sélamlik ?

— J'y reviens, mademoiselle Blanche. Le carrosse du Sultan est entouré d'une véritable

nuée de généraux, de chambellans, d'eunuques. Six rangs de soldats le séparent, je ne dirai pas de la foule, mais des rares curieux privilégiés qui figurent la Turquie et l'Europe et qu'encadrent des agents de police. Il paraît, l'œil aux aguets, les joues fardées pour dissimuler la lividité de ses traits ; un pardessus gris, cotte de mailles secrète, l'enserre étroitement. Et cela ne suffit pas. Sur les genoux du Padischah, est son plus jeune fils, pour l'abriter du poignard ; devant lui, le vieil et vénéré Osman-Pacha, le défenseur de Plewna, pour arrêter la bombe ou le coup de feu. Il arrive à la mosquée, toujours entouré de chevaux, des carrosses de ses filles, d'innombrables dignitaires ; et, la cérémonie finie, le Sultan revient chez lui, au galop de chevaux rapides, comme poursuivi par l'ange de la mort.

— Très bien raconté, complimenta Myriam Nichan. Vous êtes vraiment imprégné de l'Orient.

— J'ai là-bas des amis qui me disaient que je pourrais facilement passer pour un zélé musulman aux yeux des Turcs les plus soupçonneux. Mais ce n'est pas la question. Supposez, et je ne parle pas à la légère, supposez, dis-je,

que le Sultan croie, ou qu'on lui fasse croire, que les Arméniens menacent son trône ou sa sécurité, que pensez-vous qu'il va faire ?

— Singulière supposition, fit le frère de Myriam. Jusqu'ici il a été suffisammeut correct avec nos compatriotes.

— Je vous le concède, admit Liouville, encore qu'il y ait eu en Arménie pas mal d'incidents tragiques. Mais vous n'ignorez que vos amis s'agitent pour obtenir des réformes et que leurs comités parlent haut et écrivent beaucoup. Le Sultan est convaincu qu'ils méditent son renversement. Or vous connaissez le système turc, pour réprimer les tentatives d'insurrection : massacrer tout le monde pour ne pas laisser échapper les meneurs.

— Il est lugubre, fit à demi-voix Blanche Gérard à son amie. A l'entendre, on croirait que nous partons pour les croisades.

— Ne l'écoutez pas, répliqua Myriam avec insouciance. Vous verrez comme tout ira bien. Un bon paquebot, un voyage agréable, et à l'arrivée, une franche hospitalité. Quant aux bandits, il y en a davantage dans les rues de Marseille.

— Sans compter que nous ne faisons pas de

politique, nous autres femmes, reprit la jeune Française. S'il y a quelque incident, cela regarde les messieurs.

— Quelle erreur ! ne put s'empêcher de déclarer Paul Liouville qui avait entendu la conversation. Je ne puis pas dire ici les choses que chacun raconte librement dans le Levant, mais pouvez être certaines qu'en cas de troubles les femmes sont encore plus menacées que les hommes.

— Cela est vrai, confirma le frère de Myriam, les Turcs sont particulièrement brutaux envers le beau sexe. Il y a eu de véritables excès dans les campagnes, je ne le nie pas, mais ce sont querelles de bergers entre Kurdes et Arméniens.

— Et l'affaire d'Erzeroum, il y a quatre ans? objecta sa femme.

— Tu as raison, Zaïla, fit le mari. Je l'oubliais.

— Mais parle, demanda Myriam. Moi, j'étais en pension, on ne me disait pas toutes choses.

— Et tu étais trop jeune pour t'assombrir de toutes ces horreurs, répliqua l'Arménien. Des policiers ont voulu perquisitionner dans les églises d'Erzeroum, sous prétexte que les révo-

lutionnaires y avaient caché des armes, ce qui était faux. Nos frères résistèrent, il y eut plus de trois cents morts et blessés, et les femmes qui avaient tenu à venir défendre la cathédrale ont été maltraitées et battues par les soldats.

— Comment ! s'écria Blanche, on tolère que des femmes soient frappées ? Je voudrais bien voir qui oserait me toucher ! »

La jeune fille redressa la tête avec fierté, la poitrine gonflée sous le corsage de soie blanche, semblant prête à défier le premier qui porterait la main sur elle.

« Moi aussi, appuya Myriam, je crois que je deviendrais folle si je recevais un simple soufflet. Personne ne m'a jamais frappée. D'ailleurs, je ne le méritais pas, ajouta-t-elle en riant.

— Je n'en doute nullement, mademoiselle, acquiesça poliment le docteur Liouville. Seulement, en Orient, on n'a pas les mêmes scrupules à l'égard de votre sexe et on n'hésite pas à recourir à des procédés de fustigation véritable.

— A l'égard des petites filles pas sages, et encore ? voulut plaisanter Mlle Gérard.

— En vérité, ma chère Blanche, dit Mme Ni-



« On n'hésite pas à recourir à des procédés de fustigation véritable ». p. 32

chan, je dois convenir qu'il n'en est pas toujours ainsi. Nous avions là-bas une servante qui a été fouettée publiquement.

— Oh ! quelle horreur! fit la Française. Mais ce peut être une honte pire que la mort.

— Justement. Cette pauvre jeune fille a reçu le fouet sur son postérieur, toutes cottes troussées, sur la place de son village. Tout cela parce que le collecteur d'impôts ne pouvait pas arracher son argent à son malheureux père. »

Les deux jeunes filles étaient devenues toutes rouges au seul énoncé du châtiment humiliant. Un véritable effroi se peignait dans leurs yeux, à la pensée qu'un tel malheur pouvait s'abattre sur une personne de leur sexe.

« Après tout, ces choses ne se passent que dans les districts éloignés, les rassura Mme Nichan. Les femmes de la campagne ne sont pas aussi susceptibles que nous.

— Oui, c'est cela, approuva Blanche Gérard, qui tenait à accomplir son voyage. Ce n'est pas chez vous que ces odieuses corrections s'accomplissent.

— Bien entendu, déclara la jeune femme. Mon mari et moi estimons qu'il n'y a rien de dégradant comme les châtiments corporels et

nous approuvons vivement les éducateurs français d'y avoir complètement renoncé.

— Oui, reprit Myriam. On raconte qu'en Angleterre, les enfants sont encore corrigés à coups de verges. Moi, je préférerais tout, plutôt que de subir pareil outrage.

— Alors ne prends pas un mari musulman, railla son frère, tu sais qu'à l'occasion, ils honorent leurs épouses de copieuses cinglées.

— Ne plaisante pas, riposta la jeune fille, je suis sérieuse.

— Pour en revenir à l'Arménie, reprit Paul Liouville, je crains très sincèrement que les choses ne se gâtent avant peu.

— Eh bien ! je vous en rapporterai des nouvelles, dit en riant Blanche Gérard. Je verrai là-bas si vous êtes bien informé.

— Je préférerais que vous ne preniez pas cette peine, répliqua le jeune homme.

— Encore ? s'écria Blanche. Ah ! mon Dieu, mais vous êtes véritablement obstiné ce soir, monsieur Paul. Quoi ! la présence de mes amis ne vous rassure-t-elle pas pleinement ?

— Je n'ai nullement l'intention d'être impoli, ni de rabaisser le mérite de l'hospitalité qui vous est si cordialement offerte. Il me semble,

une dernière fois, que vous devriez ajourner votre voyage de quelques mois.

— Toujours le même avis! Écoutez, si là-bas, je cours quelque danger, je vous autorise à voler à mon secours. Êtes-vous content, maintenant ? »

Avant que Paul eût pu répondre, la jeune fille s'enfuit avec un éclat de rire perlé et le bruit de sa robe de soirée se perdit rapidement dans l'éloignement. Les deux Arméniens l'imitèrent et le docteur resta seul avec M. Nichan.

Un instant de silence eut lieu; les deux hommes ne se connaissaient pas et le Français restait visiblement préoccupé. Cependant, il entendait obéir aux nécessités de la courtoisie mondaine, et, avec une nouvelle cigarette, il revint à cet Orient qu'il paraissait connaître si bien.

Au bout de peu d'instants, la glace était rompue et les deux interlocuteurs s'entretenaient en toute cordialité. Le sujet restait le même qu'auparavant : la situation de la Turquie et de l'Arménie et les dangers possibles d'un soulèvement du fanatisme musulman.

« Je vous assure, reprit Paul Liouville, que tout concorde à prédire les événements les

plus tragiques. Connaissez-vous un certain derviche fanatique et un peu fou, le Syrien Aboul-Houda ?

— Parfaitement, fit M. Nichan, je l'ai plusieurs fois rencontré dans les bazars de la ville où m'appelaient mes affaires, couvert de vermine et d'ulcères, avec les joues transpercées d'aiguilles, les jambes et les bras tailladés de poignards. C'est un illuminé comme il en pullule en Orient.

— Rien de plus juste. Notre homme est donc venu à Stamboul et il a publiquement tonné contre la corruption du siècle, les exigences des chrétiens *ghiaours* et la faiblesse des khalifes envers les chiens de *raias*. Le sultan a fini par l'attirer à Yilsiz-Kiosk, pour garder pour lui seul un si pieux conseiller.

— Ou pour s'en débarrasser.

— Que non pas! Aboul-Houda incarne, auprès du Sultan, le fanatisme populaire, le particularisme syrien avec ses menaces d'explosion et de séparation. Par son intermédiaire, le Commandeur des Croyants est en relations constantes avec les confréries d'Asie-Mineure, avec les plus exaltés personnages que la présence des chrétiens lèse dans leurs intérêts et

blesse dans leurs convictions intimes. Vous êtes trop riches, trop instruits, trop occidentalisés pour tout dire, monsieur Nichan.

— Je vous concède volontiers, admit l'Arménien, qu'il y a parmi notre race de hautes intelligences, bien supérieures à la mentalité musulmane. Nous avons une littérature, des journaux, des associations qui nous tiennent au courant du progrès. Nous ne pouvons cependant pas nous enliser dans le fanatisme mahométan.

— Très bien, mais vous êtes répartis sur un énorme territoire, sans former d'agglomérations distinctes et entourés de musulmans qui deviennent chaque jour des ennemis plus fervents. Comme le dit Aboul-Houda, le vrai croyant a seul droit à l'existence et le chien de chrétien n'existe que par la tolérance du Maître. L'infidèle n'a pas le droit à la vie, c'est un don gracieux du vainqueur, toujours précaire, toujours révocable. Et si le khalife prête trop l'oreille aux suggestions de ces mécréants, il n'est plus digne de ceindre l'épée d'Osman ou de baiser le manteau vert du Prophète. Entre une menace de soulèvement et la disparition des chrétiens, Abdul-Hamid n'hésitera pas.

— Vous estimez vraiment que les Arméniens sont particulièrement exposés aux colères impériales?

— Oui. A tort ou à raison, vos comités passent à Stamboul pour particulièrement redoutables. Ils sont accusés d'un crime inexpiable, celui de fabriquer des bombes à la dynamite. Or, vous ne sauriez croire quelle terreur morbide le seul mot de dynamite produit sur le Sultan apeuré. Oserai-je vous dire qu'il a proscrit l'éclairage électrique à cause de la consonance du nom des machines génératrices : les dynamos ?

— Vous voulez plaisanter ?

— L'anecdote est authentique. Revenons à des choses plus sérieuses. Tout dernièrement, je lisais des placards violents, appelant les fidèles aux armes contre les chrétiens d'Arménie. Et tout ne se passe pas en paroles. Les paysans d'Hadjilas, près de Césarée, se sont mis un beau jour à piller les vergers des notables Arméniens. Le préfet les a mandés à son *konak*, leur a fait une admonestation officielle, puis a remis à chacun d'eux trois livres, « cadeau de Sa Majesté ». La phrase a été redite en public et vous jugez de l'effet produit. Autre

point encore : nombre de vos compatriotes ne font-ils pas commerce de banque ?

— Il le faut bien. En Orient, la terre n'est pas une possession sûre. On vous la confisque sans motif. Tandis que l'or peut se cacher.

— C'est entendu. Seulement vous avez de nombreux débiteurs qui ne souhaitent que ruine et extermination de leurs créanciers. Comme me disait un *softa :* « La tête du *ghiaour* au gouvernement, et sa fortune au peuple du Prophète. » Toutes les passions sont surexcitées habilement contre les Arméniens.

— Nous avons les consuls, l'opinion publique. Nous sommes protégés de la Russie, les catholiques sont les fidèles sujets de la France. L'Angleterre nous a toujours défendus. Ce sont là des appuis non négligeables.

— Mon cher monsieur, au risque d'être pessimiste, je dois vous avouer que le meilleur de ces appuis ne vaut rien du tout. Les consuls ! mais ils sont impuissants si leur gouvernement ne les soutient pas ! L'opinion publique ? elle est dirigée par la presse dont de nombreux journaux, j'en suis certain, reçoivent d'amples mensualités pour parler d'autre chose. Quant aux gouvernements, ils sont divisés, impuissants et

jaloux, et le sang pourra inonder toute l'Asie Mineure sans que nul ne bouge d'une façon efficace.

— Si la situation est aussi grave que vous le pensez, c'est une raison de plus pour que je rejoigne mon pays.

— Loin de moi la pensée de vous détourner secourir votre patrie! Je déplore de voir seulement partir cette jeune fille à qui je porte intérêt. Elle est orpheline, et son tuteur indifférent la laisse agir à sa volonté. Pour être franc, M. Nichan, j'ai même quelque anxiété que vous emmeniez avec vous votre femme et votre jeune sœur. Au moindre trouble, le sort des chrétiennes en Orient devient si facilement épouvantable!

— Certes, docteur. Je tuerais volontiers de ma propre main mon épouse et ma sœur plutôt que de les savoir une heure au pouvoir des Turcs.

— Vous auriez certainement raison. Je ne voulais pas dire ces choses devant les dames, mais les chrétiennes tombées aux mains des Musulmans sont outragées d'une façon abominable. Je n'en ai pas vu d'exemple personnel, mais des témoins dignes de foi m'ont narré des récits effrayants.

— Qui ne sont pas exagérés. Trop souvent, en Arménie, de pauvres femmes ont été violentées sans merci par les Kurdes. Ces brigands prennent plaisir à attenter systématiquement à l'honneur de leurs victimes, avec des raffinements incroyables et horribles.

— Communs d'ailleurs à beaucoup de Mahométans. Je me suis laissé dire que, même dans les harems, certaines filles se révoltaient contre les fantaisies de leurs maîtres, et elles ne cédaient que flagellées sans merci et vaincues par la douleur.

— Je n'ignore pas ces choses, et c'est pour cela que nous espérons qu'un jour viendra où cette vieille civilisation islamique, faite du mépris de la femme et du faible, cédera devant des principes plus humains et plus justes.

— Ce n'est pas encore la révolution de demain. Enfin, une dernière fois, M. Nichan, croyez-vous pouvoir prendre la décision d'emmener ces jeunes filles en Orient? Je ne suis, après tout, qu'un étranger pour vous, et il est des limites à mon insistance.

— Mon cher docteur, fit l'Arménien, je rends pleinement hommage à la délicatesse de vos sentiments, mais je suis non moins convaincu

que vos craintes sont exagérées. Je reçois fréquemment des nouvelles de mes proches, et dans les villes, tout au moins, les choses ne paraissent pas devoir se gâter de si tôt.

— Peut-être avez-vous raison, répliqua Paul Liouville. Une dernière recommandation toutefois ; à la moindre alerte, faites embarquer ces dames, ou, tout au moins, conduisez-les au consulat de France. »

Sur la promesse de son interlocuteur, de se conformer aux règles de la plus grande prudence, le Français ne crut pas devoir continuer la conversation, et après quelques échanges de banalités, les deux hommes se séparèrent.

Peu désireux de rester dans une réunion où il ne connaissait qu'un nombre restreint de personnes, le jeune homme se disposait à se retirer, mais auparavant, il voulut jeter un dernier regard sur M[lle] Gérard.

La jeune fille causait à l'extrémité du salon ; non loin d'elle, son amie Myriam était justement en train de lui jeter un sourire heureux. Toutes deux étaient de belles créatures, dans tout l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse, aux traits purs, aux regards francs et honnêtes, à la carnation rose et saine. Elles paraissaient si heu-

reuses de vivre, si pleines de santé et de bonheur, que la possibilité d'un danger quelconque, planant sur elles, paraissait presque une idée sacrilège.

« Laissons-les partir puisqu'il le faut, murmura Paul Liouville, mais s'il leur arrive malheur, je les rejoins, et je saurai bien *la* protéger. »

Il terminait au singulier une phrase commencée au pluriel, mais nul ne lui fit remarquer cette incorrection grammaticale, et un instant après, le jeune docteur se trouvait sur le pavé des allées de Meilhan, où demeuraient ses hôtes.

La nuit était belle et tempérée, l'automne marseillais ne faisait pas sentir ses rigueurs, et Liouville descendit paisiblement sur la Cannebière pour une dernière promenade avant de songer au repos. Deux hommes marchaient derrière lui, et, à sa grande surprise, il reconnut qu'ils s'entretenaient en un dialecte turc à lui très familier.

Tout heureux de retrouver des accents connus, l'explorateur tendit machinalement l'oreille. D'ailleurs, les hommes causaient à voix haute, estimant bien n'être compris de personne, et leur conversation était facile à suivre.

« Ainsi, le Maître a enfin parlé? disait l'un d'eux. Les criminels malfaisants vont être exterminés?

— Les nouvelles sont précises, répliquait son camarade ; le consul anglais (que le diable étrangle !) télégraphie qu'au Sassoun nos frères ont fait bonne besogne, et il réclame d'urgence l'intervention de l'Europe.

— Voilà une dépêche inutile, » repartit le premier avec un petit rire.

La curiosité de Liouville était vivement excitée. Il connaissait le Sassoun, un district montagneux de la Haute-Arménie, non loin de la vallée de l'Euphrate et où les haines de races étaient particulièrement violentes.

« Ces chiens d'Arméniens ont osé résister, reprit un des individus, mais nos amis ont été les plus forts; aussi n'ont-ils épargné personne et ils ont bien fait.

— J'espère bien qu'on a conservé les femmes, dit son interlocuteur. Ce soir même, dès que j'ai appris les nouvelles, j'ai tout de suite écrit à Mizzat-Bey de razzier les belles filles à sa portée, et de me les conserver jusqu'à mon arrivée.

— Je vais lui écrire aussi, déclara l'autre. J'ai

toujours eu envie d'une vierge chrétienne. Il doit bien en rester quelques-unes, et les jeunes Arméniennes sont généralement superbes. »

Les deux Turcs s'éloignèrent dans une rue latérale, laissant le jeune homme étonné et ému. Il délibéra un instant sur le point de savoir s'il ne reviendrait pas insister auprès de Blanche Gérard pour l'ajournement de son voyage, mais il craignit qu'on n'ajoutât nulle foi à ses paroles. D'ailleurs, en son for intérieur, il pensait bien que rien de trop grave n'arriverait, et il finit par rejeter ses propres craintes sur le compte d'un sentiment trop tendre : une maladie à surveiller, se déclara-t-il en souriant.





CHAPITRE II

Impressions d'Arménie.

La majeure partie des districts arméniens sont essentiellement ruraux et agricoles, et la population y vit pauvrement de récoltes d'orge, de millet et de rhubarbe. D'autres régions plus montagneuses, à l'ouest du lac de Van, sont couvertes de neige pendant de longs mois, et les vallées, avec leurs eaux courantes et leurs bouquets de châtaigniers, ne peuvent guère servir que de pacages aux troupeaux.

Les Arméniens vivent groupés en villages, encore que les plus riches d'entre eux habitent les villes de la côte et peuplent tout le Levant. Ils sont considérés par les musulmans comme de simples détenteurs précaires du sol, et ils

paient diverses redevances aux *aghas* kurdes, redevances multiples, dîmes sur les moissons, impôt sur les mariages, etc. Mais au-dessus des potentats locaux, venait se superposer le fisc ottoman, beaucoup plus rigoureux et arbitraire. Souvent, les préfets des vilayets recevaient de Constantinople des dépêches pressantes les enjoignant d'envoyer au plus vite un certain nombre de livres turques, et il fallait extraire de l'argent des villageois déjà pressurés. On recourait alors au système de la garnison, les collecteurs allaient s'installer dans les fermes, pour mieux saisir les moindres richesses sitôt leur apparition. Comme leurs occupations n'étaient pas très absorbantes, ils se distrayaient avec les femmes de la maison, trop effrayées le plus souvent pour repousser leurs familiarités ordinaires. Si enfin le contribuable était vraiment récalcitrant, les grands moyens entraient en jeu. Les paysans arméniens étaient roués de coups, maltraités de cent façons pour leur faire donner les sommes exigées d'eux. Un des procédés favoris des garnisaires ottomans était de procéder à la fustigation des épouses et des filles de leurs victimes. Passés maîtres en l'art de la flagellation féminine, ils savaient arra-

cher aux malheureuses des cris désespérés auxquels leurs maris, leurs pères, ne pouvaient pas résister. Comme le disait plaisamment le gouverneur de Mouch : « Tant qu'il y aura des Arméniennes à fouetter, l'impôt rentrera toujours. »

Il faut ajouter encore que la vie de ces peuples ruraux était souvent coupée de rixes plus ou moins violentes avec les Kurdes : enlèvements de troupeaux, rapts de femmes, incendies de récoltes.

C'était là une sorte d'habitude séculaire à laquelle tous avaient fini par s'accoutumer, et, malgré leurs malheurs, les Arméniens persistaient à prendre leur mal en patience et à continuer de cultiver patiemment le sol de leurs ancêtres.

Bien que la saison de 1895 fût pleinement avancée, aucune activité ne régnait dans les champs des vilayets arméniens. Parfois, des récoltes étaient faites la nuit, comme si les possesseurs avaient craint de se montrer, mais le plus souvent les terres demeuraient abandonnées à elles-mêmes, et les troupeaux débandés paraissaient revenir à l'état sauvage. Une fois de plus, des horreurs indescriptibles s'étaient abattues sur ces contrées fertiles, mais

désolées si souvent par les haines des hommes.

Les routes ottomanes, au moins celles de l'Asie Mineure, n'ont généralement que le nom de commun avec leurs congénères occidentales. Mais l'inconvénient est souvent mince et les chevaux, petits, alertes et sûrs, savent parfaitement s'accommoder des pistes tour à tour rocailleuses et embourbées qui servent de grandes voies de communication. Les cavaliers peuvent même, le plus souvent, se confier pleinement à la sagacité de leurs montures et converser entre eux autant que les y incite le mutisme fréquent des races mahométanes.

Le chemin qui monte de Trébizonde à Erzeroum pouvait compter parmi un des plus mauvais de la contrée, mais les aspérités du sol, les fondrières qu'il fallait sauter, les blocs de rochers qu'il fallait tourner, ne paraissaient nullement gêner un groupe de cavaliers qui suivaient paisiblement les méandres du sentier. En tête, venaient trois hommes revêtus d'uniformes de l'armée ottomane, et derrière eux, en file allongée, une vingtaine de soldats irréguliers, à la mine sauvage et aux équipements couverts de la poussière de la route depuis plusieurs étapes.

Les trois cavaliers, auxquels les soldats servaient évidemment d'escorte, paraissaient dans les meilleurs termes, encore qu'ils ne se ressemblassent guère. Deux d'entre eux étaient évidemment des Orientaux de pure race, des Turcs probablement, beaux hommes au surplus, au nez accusé, aux fortes moustaches, à l'œil ardent hérité de leurs ancêtres conquérants. Quant au troisième personnage, que les deux autres paraissaient considérer quelque peu comme leur inférieur, il avait tous les traits d'un Européen, malgré son visage bronzé de soleil et le costume parfaitement ottoman qu'il portait. Il paraissait d'ailleurs fort à l'aise avec ses compagnons de route, causant librement dans leur propre langue avec une pureté d'accent et une sûreté de mots aussi grande qu'on aurait pu l'attendre d'un des sujets les plus fidèles de Sa Majesté impériale. Néanmoins, quelque chose traduisait par moments son origine occidentale.

A un détour du chemin, dans une petite clairière à droite, apparut une ferme arménienne en ruines. Devant la porte défoncée et noircie par un commencement d'incendie, cinq ou six cadavres gisaient, face contre terre, pendant que

des oiseaux de proie s'acharnaient sur eux avec des cris aigus.

Un des cavaliers se détacha, vint examiner les morts gisant sur le sol, et, en quelques foulées de sa monture, il rejoignit le gros de la troupe.

« Ces bons Kurdes ont dû être pressés, fit-il en riant. Ils n'ont même pas eu le temps de s'amuser.

— En vérité, Hassan-Aga, interrogea l'Européen ? Il paraît pourtant qu'ils ont fait bonne besogne.

— Sans doute, répliqua l'interpellé, cela fait toujours quelques mécréants de moins. Mais je tire ma conclusion d'une chose qui n'échappera pas à votre science médicale, Éniz-Pacha.

— Je comprends, déclara en riant le troisième officier.

— En d'autres termes, reprit Hassan-Aga, les femmes ont bien été tuées, mais elles ont conservé leurs vêtements intacts. On les a mises à mort et rien de plus.

— Il faut en effet que les assaillants aient manqué de loisir, remarqua avec une nuance d'ironie le personnage répondant au nom d Éniz-Pacha.

— Par la barbe du Prophète, s'écria Hassan-Aga, si j'avais été présent, les choses ne se seraient pas passées ainsi ! J'ai des principes et notamment celui de ne jamais dépêcher une chrétienne sans m'être enquis de sa beauté. Il y a de ces chiennes qui sont jolies à mériter d'être musulmanes.

— Je prétends même, appuya le troisième cavalier, qu'il convient de ne jamais se débarrasser d'une Arménienne sans être renseigné sur ses attraits. Une femme est toujours une femme, chrétienne ou non, et comme la belle chair féminine est rare, il faut faire attention avant de l'envoyer à l'abattoir.

— Voilà de bons sentiments, observa Éniz-Pacha.

— Oh! repartit l'officier, ne me donnez pas trop de compliments, mon digne ami. D'abord nous y goûtons bien quelque plaisir, et au surplus j'ai remarqué qu'avec ces diablesses d'Arméniennes, ce qu'elles craignent le moins c'est d'être poignardées séance tenante. Quand elles voient qu'on va se débarrasser d'elles, elles vous remercieraient, par Mahomet !

— Cela se comprend, dit Hassan-Aga, si elles ont entendu parler d'Hizzât-Bey et de ses pro-

cédés. J'ai reçu un message de lui dernièrement, me disant que son établissement regorge de jolies chrétiennes et qu'il perd le sommeil tellement il est occupé à leur dressage.

— Ce qu'elles doivent recevoir de coups de fouet, ces filles ! remarqua l'officier turc avec un léger rire.

— Vous pouvez l'affirmer, Mohzer-Effendi, répliqua l'officier appelé Hassan-Aga. Hizzât a toute confiance dans les vertus des corrections corporelles et il est un fervent de la flagellation des femmes. Aussi bien, il n'est pas exclusif et il utilise volontiers tout moyen de mater les rébellions de ses pensionnaires.

— Il a dû recevoir toute une série de commandes des plus notables pachas de la région.

— Sans nul doute, Mohzer-Effendi. Et s'il peut prendre dans ses filets, à la barbe des consuls, quelque vierge européenne, il la vendra facilement un nombre respectable de livres. »

La conversation des deux Ottomans fut interrompue par un écart brusque du cheval de leur compagnon de route. Sous prétexte de calmer la bête excitée, Eniz-Pacha partit au galop en avant de la petite troupe, et un angle du sentier le déroba bientôt à toute vue.

« C'est vraiment singulier, répondit Hassan-Aza, de nous l'avoir adjoint comme camarade, alors que notre mission, toute de confiance, est précisément de porter les instructions secrètes des Commandeurs des Croyants. D'ailleurs, nous ne savons pas sa véritable nationalité. Il admet avoir fait des études de médecine en France, mais tant d'étrangers résident dans ce pays !

— Cependant, nous sommes bien obligés de l'admettre parmi nous. Le secrétaire favori de Sa Hautesse, Izzet-Bey, l'a muni de pièces officielles et indiscutables l'accréditant au service de Sa Majesté Impériale. Il parle facilement le turc, se conforme aux rites de la religion du Prophète et paraît connaître le pays. Si tu veux connaître ma pensée, ami Hassan, je te dirai que je le prends tout simplement pour un espion du Palais.

— J'y avais déjà pensé, frère Mohzer. Notre Maître ne se fie à personne, et son favori érige la suspicion en système de gouvernement. Allah sait combien nous sommes dévoués au Sultan, mais je suis convaincu comme toi que ce prétendu pacha est simplement avec nous pour nous surveiller et nous prendre en faute.

— Nous le conduirons dans les endroits où

le plus d'Arméniens ont été exterminés et aussi où leurs femmes sont le plus cruellement traitées. Si c'est un traître, son trouble le démasquera. Si c'est un espion, il pourra attester que les intentions du Maître sont bien exécutées. »

Le cavalier revenait prendre sa place à côté des Turcs ; il se reprit à causer de choses diverses sans paraître se rappeler la conversation précédente, et, bien que ses compagnons fissent, à deux ou trois reprises, des allusions non déguisées aux massacres des chrétiens d'Arménie, il ne sembla pas désireux de provoquer de nouvelles confidences sur ce point.

Malgré, en effet, son titre honorifique, Éniz-Pacha n'était que depuis fort peu de semaines au service de l'administration ottomane, encore que sous son nom véritable de Paul Liouville, il eût auparavant amplement fréquenté le pays et les gens. En dépit de toute sa connaissance de la mentalité turque et de son désir de gagner la confiance des fonctionnaires, officiers et fidèles sujets de Sa Majesté le Sultan, il arrivait encore que certains faits le troublaient vivement, et, parmi ces faits, tout spécialement les traitements barbares infligés aux femmes chrétiennes. C'était là la véritable raison de son nou-

veau séjour en Asie Mineure, et en même temps le sujet de craintes aussi justifiées que menaçantes.

Malgré toutes les objurgations du jeune docteur, Blanche Gérard s'était embarquée pour Trébizonde avec la famille Nichan. La traversée avait été bonne, le séjour à Constantinople classique et agréable, l'arrivée en Asie exempte de tout incident. La jeune fille avait même écrit à Paul quelques lettres où la satisfaction de son nouveau séjour éclatait à chaque ligne et, comme le silence semblait s'être fait sur les incidents d'Arménie, le jeune homme avait fini par considérer ses appréhensions comme chimériques et par regretter d'avoir mis une insistance un peu déplacée à empêcher un voyage qui paraissait devoir si bien s'effectuer.

La tranquillité de Paul Liouville fut soudain ébranlée par deux nouvelles simultanées : l'annonce, par des amis communs, du départ de Blanche et de ses hôtes pour une excursion dans l'intérieur; et, en second lieu, la réapparition, dans les journaux, de nouvelles de plus en plus menaçantes sur les événements d'Asie Mineure. Il patienta quelques jours, lisant chaque matin des récits de plus en plus dramatiques à mesure

que les échappés aux massacres arrivaient à la côte. Puis, absolument inquiet et craignant le pire, il télégraphia au consul de France à Trébizonde pour obtenir des renseignements plus précis.

La réponse n'était pas faite pour tranquilliser qui que ce fût et un explorateur de l'Arménie en particulier. La famille Nichan était partie, disait-on, depuis plusieurs semaines dans la direction d'Erzeroum et devait se trouver dans la région la plus dévastée. Aucune nouvelle précise n'était parvenue à son sujet, mais des bruits incontestables circulaient, plus tragiques les uns que les autres. Le représentant de la France cherchait à se renseigner, notamment sur le sort de Mlle Gérard, mais les autorités turques ne pouvaient ou ne voulaient donner aucun éclaircissement. La situation était grave, ajoutait laconiquement le télégramme officiel.

Le jeune homme patienta encore quelques jours. Son impulsion naturelle était de partir immédiatement, mais la réflexion et les conseils de ses amis l'arrêtaient encore. Le tuteur de Blanche, un négociant armateur très occupé, se montrait optimiste, et narquois et, comme l'orpheline jouissait d'une fortune rondelette, il

paraissait insinuer que les inquiétudes de Paul étaient un moyen déguisé d'arriver à une dot fort convenable. En fait, le docteur était bien obligé d'avouer qu'il n'avait aucun titre précis à se lancer dans l'inconnu. La jeune fille n'était pas sa fiancée, ses parents ne le chargeaient d'aucune mission. S'il partait et la trouvait en paisible excursion de vacances, son rôle serait ridicule, sinon suspect.

Mais les informations de la presse quotidienne devenaient de plus en plus tragiques. L'Arménie se couvrait visiblement de sang et d'incendies; la population mâle était assassinée par centaines et milliers, comme troupeaux à l'abattoir. Les femmes n'étaient pas épargnées, mais des récits horrifiques remplissaient les colonnes de certains journaux. Il n'était question que de viols, d'attentats défiant toute description, de filles enlevées en esclavage, jetées sous le fouet des eunuques et obligées de se soumettre aux caprices de leurs nouveaux maîtres.

Que ce fussent là des choses possibles et même exactes, Paul Liouville n'en doutait pas, et, n'y tenant plus, il se décida brusquement à partir pour l'Orient. Réalisant rapidement toute la fortune, d'ailleurs modeste, qu'il possédait,

il s'embarqua pour Constantinople, sans prévenir personne et sans plan arrêté d'avance, bien décidé à retrouver Mlle Gérard en quelque endroit que ce fût.

Le hasard commença d'ailleurs par le favoriser. A Stamboul, il apprit simultanément que des efforts étaient faits par les ambassadeurs pour réprimer les troubles d'Asie et, ce qui était plus précieux, il put rencontrer le colonel Réouf-Bey qu'il avait sauvé d'une grave maladie lors de son précédent voyage et sur la reconnaissance duquel il pouvait compter.

Le Français confia nettement et franchement au colonel le but et la cause de son voyage. Tout en souriant à part lui de pareille expédition entreprise pour retrouver une jeune fille, l'Ottoman admit que le sort de Blanche était des plus inquiétants et en même temps des plus difficiles à découvrir. Sachant que Liouville connaissait admirablement les usages de la Turquie, il lui proposa d'obtenir pour lui une autorisation du Sultan même qui lui permettrait de parcourir à son gré la région troublée et de découvrir celle qu'il cherchait, si elle vivait encore.

« C'est évidemment un projet hasardeux,

admit le Turc, et il faudra tout d'abord capter la confiance d'Izzet-Bey, qui décide en réalité des volontés de Sa Hautesse. Je ne lui cacherai pas votre qualité de chrétien, mais je vous présenterai comme très hostile à la politique d'intervention des Puissances et désireux de publier des articles tendant à atténuer ou à dénier les prétendus massacres. Le Palais tient beaucoup à se ménager de pareils appuis, et, un petit cadeau aidant, vous aurez l'investiture officielle qui rendra tout facile. »

Le docteur accepta, non sans quelque répugnance, mais Réouf lui montra qu'il n'était pas de meilleur plan. Des entrevues eurent lieu, secrètes et mélodramatiques, avec le secrétaire favori du Sultan. Entrant tout à fait dans son rôle, Liouville fit parade d'un dévouement sans bornes pour la Vieille Turquie et l'Orient mahométan, il eut des mots amers sur les Arméniens fauteurs de troubles et il laissa entendre qu'il avait une haine toute spéciale contre les chrétiens. Une jeune fille qu'il aimait, dit-il, avait préféré se faire religieuse et s'était précisément réfugiée dans un couvent de l'Asie Mineure, où il espérait bien la rejoindre malgré elle.

L'anecdote plut beaucoup à Izzet-Bey et le

décida à accréditer son interlocuteur comme émissaire spécial de Sa Majesté Ottomane. Des pièces furent dressées séance tenante, le Français baptisé du nom et du titre combinés d'Éniz-Pacha, avec ordre aux autorités de lui faire le meilleur accueil en toute circonstance.

« Quant à toi, cher frère, ajouta le secrétaire en empochant une substantielle récompense de son nouveau compatriote, je te souhaite de retrouver ton amie encore en état de virginité. Tu la feras bien fouetter pour commencer et tu la prendras ensuite ; jamais tu n'auras noces plus agréables, mais n'oublie pas la fessée à la jeune fille au préalable. »

Liouville eut la tentation immédiate de sauter à la gorge de l'impudent personnage, puis, se rappelant qu'il était désormais devenu un fidèle serviteur du Sultan, il se contint et se borna à quelques paroles banales.

Lorsque les Orientaux vous promettent leurs services, ils s'ingénient le plus souvent à ne pas tromper les espérances de leurs amis. C'est ainsi que Réouf-Bey réussit à faire adjoindre le soi-disant Éniz-Pacha à deux envoyés secrets du Palais, chargés officiellement de vérifier la situation en Arménie et, en réalité, d'inciter

les musulmans à de nouveaux massacres. Le colonel n'ignorait pas que ces personnages passeraient partout, seraient écoutés de tous et, s'il y avait quelque possibilité de découvrir la Française, leur compagnie et le prestige de leur mission ouvriraient les portes les mieux fermées.

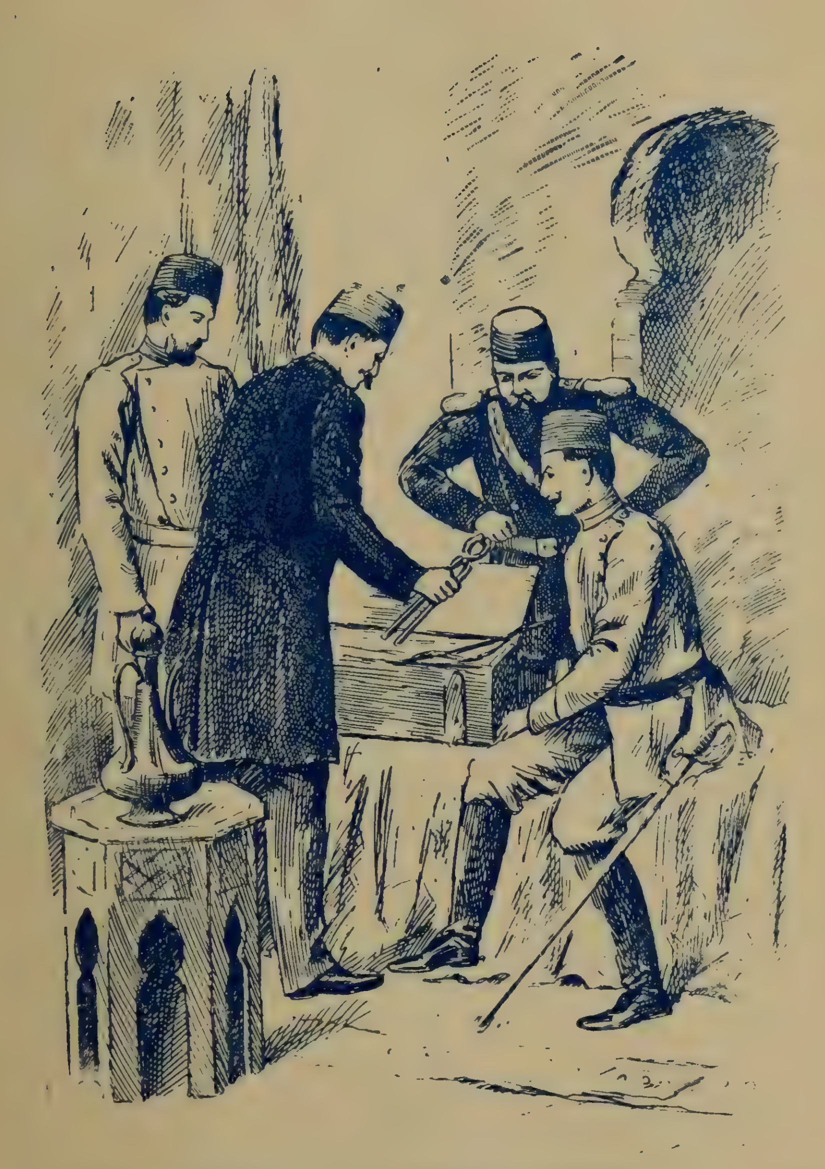
« Va donc, frère, fit Réouf au moment des adieux, et que le Saint Prophète te soit en aide, car désormais tu es son disciple. Puisses-tu revoir bientôt l'objet de tes rêves, puisque, vous autres Occidentaux, n'hésitez pas à courir les plus graves aventures pour l'amour d'une femme. Il en est cependant tant d'autres qui ne demandent qu'à tomber dans vos bras ! » conclut-il avec philosophie.

La première étape du faux pacha fut Trébizonde. Il se garda bien naturellement de s'enquérir auprès des autorités consulaires, car les espions de Yildiz-Kiosk pullulaient partout et il eût été infailliblement dénoncé. Néanmoins, il acquit la certitude que la famille Nichan était considérée par tous comme définitivement perdue ; elle avait dû être attaquée par les Kurdes dans la direction d'Erzeroum, et l'espoir n'était plus permis de voir revenir ses membres à leur ancienne demeure, d'ailleurs dévas-

tée par les pillards locaux. Une seule chose restait donc à faire, à laquelle Paul s'était préparé d'avance, s'enfoncer dans le pays soulevé et se confier à son étoile pour le succès de l'entreprise hasardeuse.

Depuis plusieurs jours, le groupe des officiers ottomans cheminait vers Erzeroum. Éniz-Pacha s'appliquait à être dans lés meilleurs termes avec ses nouveaux collègues, mais il sentait bien leur défiance à son égard. Ces hommes avaient été choisis par leur maître en raison de leur fanatisme farouche et de leur haine des chrétiens; souvent la barbarie de leurs propos révoltait malgré lui le jeune homme, malgré son expérience des choses d'Asie. Il se promit toutefois de maîtriser sa répugnance naturelle et de se montrer aussi ardent qu'eux. C'était indispensable, en effet, sous peine d'être découvert, tué peut-être, renvoyé à la côte à tout le moins, et alors, que deviendrait Blanche?

On entrait maintenant dans la zone où le soulèvement des Kurdes avait sévi dans toute son horreur Les champs étaient dévastés, les rares habitations en ruines, des cadavres de plus en plus nombreux empestaient l'air. Le pays pa-



« Le colis renfermait une véritable collection ». p. 68

raissait désert et ce ne fut qu'à la nuit close que la petite troupe put trouver abri chez un *agha* dont la demeure fortifiée était perchée sur un rocher comme un castel moyenâgeux.

« Que la volonté d'Allah soit faite, expliquait l'hôte après le repas du soir, mais mes Arméniens ont été si bien exterminés que je ne pourrai plus percevoir la moindre redevance. Ils me donnaient cependant de si beaux moutons!

— Et les jours de mariage, tu prenais la moitié de la fiancée? fit Mohzer-Bey.

— Calomnie, protesta mollement l'*agha*. C'était seulement la moitié de la dot. Parfois cependant la jeune fille m'apportait elle-même l'impôt, et quelques-unes savaient si bien s'arranger qu'elles arrivaient à le conserver.

— Maintenant les vrais croyants auront tout : les filles et l'argent, déclara brutalement Hassan.

— C'est justice, appuya son camarade, il faut bien que les chrétiennes servent à quelque chose.

— Par Allah, reprit Hassan, il me tarde de rencontrer une de ces infidèles dont je puisse m'amuser à ma volonté. Jusqu'ici, en fait de chrétiennes, je n'ai connu que de pauvres filles

grecques vendues par leurs parents. C'est peu de chose.

— Tu tiens donc bien à t'offrir une épouse mécréante ? demanda l'agha avec tranquillité.

— Plus que tu ne saurais le croire, riposta le Turc. Avec des compagnes de votre croyance, il faut garder parfois des ménagements. Au contraire, c'est faire acte de bon musulman que d'humilier une chrétienne de toutes les façons possibles. Je suis sûr de ne pas déplaire au Maître en soumettant les Arméniennes à tous les désirs qui me passeront en tête.

— Je ne conseille pas à ces dames de faire les récalcitrantes, remarqua Mohzer-Bey, l'ami Hassan est peu patient. Il leur ferait voler la tête en l'air d'un seul coup de son sabre.

— Nullement, s'écria l'interpellé, je ne suis pas assez sot pour abîmer les objets de luxe. Une bonne correction suffit parfaitement. A Stamboul, chez mes amis, j'ai vu apprivoiser des Circassiennes timides et effarées, et elles ne tardaient pas à se transformer en esclaves dignes du sérail du Padischah.

— Voyons la méthode, fit Mohzer.

— Cela dépendait. Pour les cas bénins, reprit Hassan, les servantes avec de bonnes verges

suffisaient et les demoiselles faisaient l'impossible pour préserver leurs croupes de la fessée. Si elles étaient un peu plus obstinées, on recourait au travail des eunuques. Si, enfin, l'affaire était sérieuse, les femmes recevaient le fouet des mains de nègres vigoureux. J'ai vu une jeune fille fouettée avec des courbaches égyptiennes, elle hurlait désespérément et cependant pas une écorchure n'abîmait sa beauté. C'était merveilleux.

— Je commence à croire aux vertus de la flagellation féminine, commenta l'hôte, toujours placide. Personnellement, je n'en ai jamais usé, ma pauvre demeure ne renferme pas de servantes susceptibles d'être corrigées ; mais mon voisin, l'agha de Tchipek, est grand partisan des châtiments corporels à l'égard des femmes. J'ai justement en dépôt un ballot qui lui est destiné.

Le Kurde se leva et, passant dans la pièce voisine, il en rapporta un paquet assez volumineux dont il fit voir le contenu à ses commensaux. Éniz-Pacha, qui était resté silencieux depuis le début de la conversation, ne put réprimer un mouvement de surprise. Le colis renfermait une véritable collection d'instru-

ments de fustigation et de tortures. C'étaient des colliers de fer, des tiges de métal munies de manches en bois et évidemment destinées à brûler la chair des victimes, des pinces aux formes bizarres et menaçantes et, en outre, tout un assortiment de cravaches, houssines, baguettes et fouets de genres variés et multiples.

— C'est un véritable arsenal de bourreau, remarqua Éniz-Pacha.

— Rien n'est plus exact, répondit l'agha. Il s'agit précisément de faire passer quelques instants désagréables à une bande de coquines chrétiennes. Mon voisin a envie de s'amuser un peu, il veut convertir à l'islamisme tout un groupe de religieuses qu'il a découvert dans un couvent saccagé.

— Excellente idée, approuva Hassan, j'assisterais volontiers à sa prédication religieuse.

— Il suffira de t'y rendre, frère, répondit le Kurde. De vrais croyants comme vous recevront le meilleur accueil.

— Y a-t-il de jolies filles ? demanda le Turc. Voici de quoi caresser la première qui ne serait pas aimable. »

Il fit claquer une fine et souple lanière, les

dents relevées en un rictus cruel, comme s'il cinglait réellement un corps féminin.

« Malheureusement, fit l'hôte, je crains que les joyaux de la collection ne soient plus là. Des amis avaient découvert dans le couvent trois belles femmes venues de Trébizonde, des morceaux de choix, une d'elles est même une Européenne, à ce qu'on raconte...

— Parle. Que sont-elles devenues ? »

C'était Éniz qui venait de poser brusquement la question. Malgré l'impassibilité qu'il s'efforçait de conserver à ses traits, l'éclat de son regard trahissait son agitation intérieure.

« Je ne le sais pas, répliqua l'agha. D'après les bruits de la montagne, mon collègue les a vendues pour un bon prix à des émissaires d'Hizzât, le célèbre marchand d'esclaves. »

Liouville serra les poings et une crispation secoua un instant son visage, mais il garda le silence.

« Ah! j'y songe, s'écria Mohzer-Bey, notre ami Éniz court après une belle chrétienne qui l'a dédaigné pour se consacrer à son Dieu. S'il allait la trouver parmi les prisonnières? Par la barbe du Prophète, je serais heureux d'assister à l'entrevue.

— Très bien, approuva Hassan, ce serait un spectacle amusant de voir la jeune personne obligée de prendre notre frère pour époux. Dès demain, nous irons à Tchipek et si tu trouves ton élue, Éniz, je suis à ta disposition pour lui assouplir le caractère. »

Il s'amusa de nouveau à faire claquer le fouet qu'il tenait en main, lui faisant décrire de fantastiques arabesques.

« Les dames de Trébizonde voyageaient donc seules ? interrogea Mohzer-Bey. Cela ne paraît pas vraisemblable.

— Elles étaient accompagnées de plusieurs serviteurs et du mari de l'une d'elles. La caravane a été surprise par les fidèles sujets du Sultan, mais comme les femmes étaient bien montées, elles ont pu s'échapper pour se réfugier au couvent. Les hommes sont restés en arrière pour couvrir leur retraite, et ils se sont fait tuer jusqu'au dernier. Comme cela se passait sur mes domaines, j'ai conservé la tête du chef. »

Frappant dans ses mains, le Kurde appela un de ses serviteurs, et, un moment après, l'homme revenait en portant un filet dans lequel se balançait un crâne humain auquel la

chair adhérait encore avec des tons d'ivoire.

« La peau a été desséchée au soleil, commentait l'agha, mais on reconnaît encore facilement que le mécréant était de la race honnie des Arméniens. »

Paul Liouville retrouvait sans peine dans le hideux trophée une ressemblance trop certaine avec son interlocuteur de Marseille. Il s'y attendait d'ailleurs et, pour ne pas se trahir, il prit en mains, comme les autres, la lugubre dépouille.

« Le mort a dû lutter jusqu'au bout, remarqua-t-il, le visage porte encore une expression de haine désespérée.

— Les brigands se sont défendus comme des fauves, repartit l'agha. Comme leur caravane était riche, toutes les tribus se sont réunies pour la piller, ce qui a permis aux femmes de s'enfuir. Heureusement qu'elles ont été reprises quelques jours plus tard.

— Il est fâcheux que ton voisin les ait vendues, j'aurais été heureux de les voir, » fit impassiblement Éniz-Pacha.

Il avait repris tout son calme devant la certitude du malheur de Blanche. La jeune fille vivait assurément. Dans quel abîme d'horreur

était-elle plongée ? Il était oiseux d'y penser et il convenait seulement de tout faire pour essayer de la rejoindre au plus tôt. Au surplus, les Arméniennes qui lui avaient donné asile pourraient peut-être fournir quelques renseignements utiles.

« Nous irons dès demain chez l'agha de Tchipek, annonça le faux pacha, et nous nous ferons montrer ses captives.

— Voilà qui est parlé, s'écria Hassan. Pour ma part, je lui porterai son ballot, à ce fidèle croyant, mais j'espère qu'il me laissera me récompenser de ma peine.

— Je prendrai part à la fête, ajouta Mohzer-Bey.

— L'ami Ali-Ouglou ne demandera pas mieux, assura l'hôte. Il est riche et sait accueillir les voyageurs. D'ailleurs, rien ne lui sera plus agréable que d'avoir votre concours pour assurer la conversion des infidèles.

— Nous ne ferons qu'obéir aux ordres de Sa Hautesse, reprit l'Ottoman. Si le maître a permis de tuer les Arméniens comme des porcs impurs, il sera heureux d'apprendre que leurs compagnes sont devenues de fidèles épouses suivant la loi du Prophète.

— Pauvre Blanche, murmura Éniz-Pacha sans être entendu de ses compagnons, qu'elle échappe au moins aux hontes suppliciantes de la flagellation. »





CHAPITRE III

Chrétiennes martyres.

Ali-Ouglou, agha ou plutôt potentat du district de Tchipek, était un gros homme d'une cinquantaine d'années, particulièrement enclin à un gouvernement sévère à l'égard de ses sujets non musulmans. Il avait été dans sa jeunesse *softa* ou étudiant en théologie à Constantinople, et avait dû quitter cette ville pour agitation réactionnaire pendant le règne éphémère du sultan Mourad. Il avait conservé un fond d'attachement fanatique aux idées de la Vieille Turquie, et une haine toute spéciale contre les chrétiens qu'il estimait menacer tout ensemble la foi du Coran et la puissance des descendants d'Osman. Aussi l'agha de Tchipek

molestait-il depuis de longues années les Arméniens relevant de sa juridiction, exagérant à leur encontre les menues exactions coutumières en Orient. Les consuls d'Erzeroum l'avaient honoré de rapports réclamant sa destitution ou tout au moins de sérieuses admonestations, et, fort naturellement, le Sultan avait vu chez lui un des meilleurs soutiens des nouveaux procédés de gouvernement. Ali-Ouglou avait donc pu continuer, sans aucune peine, de se faire craindre des chrétiens environnants.

Dès les premiers troubles de l'Asie-Mineure, l'agha se mit immédiatement en campagne. Tous les Kurdes, pillards et bandits du district, accoururent chez lui, certains de trouver des encouragements et même des armes. En peu de temps, les champs des Arméniens étaient saccagés et leurs possesseurs mis à mort ou, plus exactement, préparés à mourir. Ali-Ouglou, en effet, considérait que la tuerie immédiate était une grâce précieuse à n'accorder qu'à un petit nombre de favorisés; et pour le surplus, les chiens de chrétiens devaient régaler leurs égorgeurs du spectacle de leur supplice.

C'est ainsi que le prêtre Der-Kapou, desser-

vant la petite église arménienne, avait été écorché vif en plusieurs jours. A chaque séance, les bourreaux lui détachaient des lambeaux de peau, puis les recollaient pour rouvrir les plaies les jours suivants. Quand le malheureux avait été couvert de blessures saignantes, il avait été frotté de sel, pendu par les aisselles à un arbre devant la porte de l'agha, et les contorsions de son agonie avaient été longuement suivies par ses assassins amusés.

Des hommes avaient été littéralement coupés en morceaux. Leurs bras et leurs jambes étaient tranchés en rondelles successives à coups de hache, et pour que la perte de sang ne vînt pas délivrer les victimes, les moignons ensanglantés étaient plongés dans l'huile bouillante. Parfois on leur arrachait la langue et les suppliciés ne pouvaient qu'émettre des sons gutturaux dont la sonorité étrange paraissait réjouir beaucoup les tourmenteurs et leurs nombreux acolytes.

Nombre de victimes furent dépêchées à coups de bâton, une des armes favorites des Turcs, avec laquelle des milliers d'Arméniens furent massacrés dans les rues de Constantinople. Les chrétiens étaient poursuivis, abattus d'une

volée formidable, et les Kurdes se mettaient à frapper en cadence les malheureux étendus à terre. Les bourreaux s'amusaient à briser les membres, faisant parfois jaillir la moelle des os, à moins qu'ils ne préférassent écraser les côtes des infortunés et les voir cracher le sang en saccades violentes. Puis quand le jeu était fini, le bâton tournoyait, lancé d'une main sûre, et s'abattait sur le crâne. Un bruit sourd se faisait entendre, la cervelle souillait le sol et le martyr avait fini de souffrir.

Toutes ces tortures semblaient choses normales aux assassins féroces, et, de fait, elles devaient être dépassées dans d'autres districts. En outre, dans les environs de Tchipek, c'était surtout la population mâle qui avait subi l'assaut des fanatiques. Des signes précurseurs du massacre avaient averti les Arméniens et ils avaient pu faire fuir la grande majorité des femmes dans les montagnes, où d'ailleurs la plupart seraient reprises tôt ou tard.

Ali-Ouglou était très mécontent de cet état de choses. Sensuel comme tous les Orientaux, il comptait sur ses sujettes pour renouveler son harem appauvri. Seules, des paysannes impotentes étaient restées, victimes rapidement

tombées sous le couteau de leurs agresseurs et dont la torture était si peu agréable qu'elle ne valait pas la peine de s'y fatiguer. L'agha se désolait d'autant plus qu'il avait reçu la visite d'émissaires du célèbre marchand d'esclaves Hizzât-Bey, toujours à l'affût de chair fraîche et sachant la payer. Il y avait bien dans les environs un couvent où demeuraient une douzaine de sœurs de religion catholique, mais Ali-Ouglou craignait des difficultés sérieuses, s'il assaillait le couvent, en raison du droit de protection accordée sur les établissements de ce genre aux consuls français.

L'arrivée de la famille Nichan dans le district soulevé fut un véritable bonheur pour le digne agha. Aussitôt attaquée, la caravane était facilement vaincue, d'autant plus que ses membres ne croyaient nullement tomber au milieu d'une explosion de barbarie fanatique. Les hommes se défendirent héroïquement et inutilement, les bagages furent pillés, pendant que la jeune Mme Nichan, sa belle-sœur Myriam et leur amie Blanche Gérard parvenaient à grande peine à se réfugier, plus mortes que vives, auprès des religieuses arméniennes.

C'était combler les vœux d'Ali-Ouglou. De

sa propre autorité, il déclara que les Nichan étaient une bande de conspirateurs dangereux, venus tout exprès dans la région pour soulever les infidèles contre les fils du Prophète. Justice avait été faite du chef de la caravane, sa tête dûment exposée et désséchée au soleil ; il restait à s'emparer des femmes et des religieuses coupables de leur avoir donné asile. Le lendemain, le couvent était cerné par les gardes de l'agha et les malheureuses étaient faites prisonnières sans même oser essayer de se défendre.

Si Éniz-Pacha, autrement dit le docteur Paul Liouville, se fût trouvé présent, il se serait probablement trahi en voyant le courtier du marchand d'esclaves négocier immédiatement l'achat de la jeune femme et des deux jeunes filles. Ali-Ouglou hésitait à se séparer définitivement d'aussi belles captives, mais son acheteur avait des raisons pressantes de ne pas laisser les prisonnières à sa disposition. De plus, très rusé, il persuadait à Mme Nichan qu'il allait les ramener secrètement à la côte, en tout cas les arracher au plus vite des griffes de l'agha. Les malheureuses étaient déjà terrifiées de leur sort et elles crurent de bonne foi marcher vers la

liberté, lorsque le trafiquant de chair féminine les emmena dans de confortables litières, non sans avoir versé une somme ronde de livres turques aux mains du Kurde hésitant entre la cupidité et la luxure.

« Et voilà comment, expliquait avec quelque mélancolie l'agha de Tchipek, je suis réduit à la société d'une douzaine de bonnes sœurs, comme dit le consul de France. La moitié sont laides à faire peur et vieilles à dégoûter un eunuque, les autres ont le teint singulièrement défraîchi par la vie stupide qu'elles mènent.

— De telle sorte, répondit Mohzer-Bey, que le nombre de vos servantes d'amour n'est pas sensiblement augmenté.

— Il fallait garder l'Européenne, fit Hassa. Notre cher ami Éniz aurait, je présume, eu plaisir de nouer connaissance avec elle.

— Qu'en savez-vous? demanda l'interpellé.

— Par la barbe du Prophète, s'écria le Turc, il est aisé de voir que vous courez après cette fille et ses amies! Ce matin même, je vous entendais presser de questions à leur égard les serviteurs de notre hôte.

— Le pacha a bon goût, déclara Ali-Ouglou.

Les jeunes filles sont vraiment délicieuses, l'Européenne plus encore que l'Arménienne. Si les temps n'étaient pas si durs, j'aurais volontiers cueilli la primeur de leurs charmes.

— Éniz est riche, dit encore Hassan, le marchand ne demandera pas mieux que de lui vendre l'esclave en toute garantie. Il n'est pas d'endroit où la virginité des filles soit mieux gardée.

— Assurément, déclara Ali-Ouglou, il faut bien veiller à la conservation de la marchandise. Hizzât a de plus le talent de donner une excellente éducation à ses élèves. On achète chez lui des concubines dressées à la plus parfaite soumission.

— Il aura quelque peine à éduquer l'Européenne, repartit Hassan, ces filles ont un caractère des plus désagréables en général. Si j'étais leur maître, cela ne me déplairait pas d'ailleurs, j'aime à rencontrer quelque résistance chez mes aimées.

— Pour t'offrir le plaisir de leur octroyer de solides corrections, n'est-il pas vrai? fit son ami Mohzer-Bey.

— J'apprécie assez que mes femmes aient peur de moi, répondit le Turc, cela m'évite

de chercher à leur plaire. S'il s'agit d'une chrétienne, je pose même un principe.

— Voyons, demanda l'agha très amusé.

— Que ces chiennes ne doivent prendre aucun plaisir avec vous, répliqua Hassan. Nous avons le droit de jouir de leur corps, mais elles ne doivent pas profiter des sensations agréables que la nature peut leur accorder.

— Et tu en conclus? interrtorgea Mozer?

— Qu'il faut vertement châtier les esclaves chrétiennes, en toute occasion ou même hors de propos. Il n'y a pas à hésiter à les faire souffrir, cela les humilie et leur apprend la puissance des vrais croyants, répliqua le Turc.

— C'est justement mon avis, dit Ali-Ouglou. Vous devez savoir que je vais faire passer quelques mauvais moments à toutes ces religieuses. Il y a longtemps que je les déteste, les vilaines sorcières, et doublement même, comme Arméniennes et comme catholiques. Je les tiens maintenant et elles ne m'échapperont pas.

— Vous ferez très bien, approuva Hassan. Je puis vous affirmer que le Maître et ses meilleurs serviteurs apprécieront le zèle de ceux qui sauront punir les Arméniennes. Cette race

est perfide, prête à se servir du couteau ou de la bombe, disposée à tuer le Commandeur des croyants, il faut faire un exemple.

— Ne craignez rien, répliqua le Kurde. Les fils du Prophète commencent seulement à entendre la voix d'Allah; avant quelques semaines, ils sauront faire taire les glapissements des chrétiens. Pour en revenir à mes nonnes, j'avais d'abord pensé à les convertir à la sainte religion de l'islam.

— Voilà une excellente idée, interrompit Mohzer, je l'ai approuvée dès que j'en ai eu connaissance.

— Seulement, reprit l'agha, j'ai réfléchi que ces coquines seraient peut-être capables de céder et que je serais obligé de les nourrir. Je vais me débarrasser des plus vieilles qui ne sont plus bonnes à rien. Quant aux plus jeunes, nous en ferons des musulmanes, de gré ou de force, et je leur ferai grâce de la vie. Elles pourront m'être reconnaissantes.

Les Turcs se mirent à rire et, malgré ses sentiments intimes, Éniz-Pacha crut devoir les imiter. Au fond de lui-même, le sort des Arméniennes n'intéressait que médiocrement le faux musulman, ou, plus exactement, ses pensées

étaient suffisamment concentrées sur Blanche Gérard pour ne pas se laisser distraire par d'autres préoccupations, si tragiques fussent-elles. La piste de la jeune fille était retrouvée, il la suivrait sans se lasser, mais aussi sans précipitation. Paul Liouville connaissait assez l'Orient pour savoir que toute hâte de sa part préciserait les soupçons dont il se savait entouré, et les papiers officiels dont il était porteur ne seraient peut-être pas suffisants pour le protéger. Il fallait ruser, jouer son rôle prudemment, accepter d'assister au martyre et à l'extermination des Arméniens. A lui seul, il ne pouvait pas espérer les sauver, et sa perte ferait disparaître la seule chance de salut de l'Européenne perdue dans cet infernal pays.

Éniz-Pacha suivit donc, avec une gravité toute orientale, la discussion féroce, qui continua entre l'agha et les deux officiers turcs. Ceux-ci dévoilèrent peu à peu les plans secrets de Yildiz-Kiosk : clore la question arménienne par la suppression des Arméniens. Tant qu'il en resterait, l'empire serait ébranlé, il fallait expulser de son sein ce ferment de dissolution, et le moment était propice, car les puissances étrangères paraissaient peu disposées à prê-

ter un secours efficace aux rebelles chrétiens.

Ali-Ouglou approuvait toujours, promettant de répandre le mot d'ordre autour de lui. Exterminer toute la population mâle, ne conserver des femmes que celles qui pouvaient faire d'utiles esclaves des musulmans, torturer les victimes autant qu'il plairait aux bourreaux, tel fut le barbare programme développé, expliqué par les émissaires du Sultan, et rapidement compris du fanatique auquel ils s'adressaient.

Puis on revint au sujet favori de l'agha : la punition des malheureuses captives. Le Kurde entendait leur faire chèrement expier tous les méfaits imaginaires dont il les accusait.

Les sœurs avaient maintes fois secouru des malades arméniens, admis dans leur couvent des paysans récalcitrants au payement de l'impôt, souvent protégé des jeunes femmes poursuivies des ordinaires familiarités des fonctionnaires ottomans.

Tout cela demandait à être puni et bien puni. Aussi, c'étaient des propositions de supplices terribles, discutés en experts par les trois interlocuteurs, pendant qu'Éniz gardait le silence. Le choix était difficile entre les tourments possibles, surtout pour les jeunes religieuses

que l'on ne voulait pas mutiler et qu'il fallait cependant faire assez souffrir, sans abîmer leur chair, considérée comme précieuse et désirable.

Le supplice des infortunées prisonnières n'eut lieu que quelques jours après ; Ali-Ouglou tenait à avoir auprès de lui les meilleurs tortionnaires de la contrée, et ces dignes personnages étaient pour l'instant fort occupés. Aussi Éniz-Pacha put-il interroger à plusieurs reprises les captives et apprendre d'elles, avec une vive émotion, que Blanche avait à plusieurs reprises prononcé son nom. Il n'en put savoir plus long, n'osant pas dévoiler sa qualité de chrétien, et les Arméniennes se méfiant fort naturellement d'un personnage habillé de l'uniforme de leurs oppresseurs.

« Le pacha ne paraît pas très enthousiaste d'assister au juste châtiment des mécréantes, disait Mohzer-Bey à son ami Hassan. Voilà les mauvais effets de l'influence occidentale, il lui a suffi de passer quelques années au milieu de ces peuples corrompus pour manquer du zèle nécessaire aux vrais fidèles.

— Il a tort, répliqua Hassan; notre excellent agha a combiné un programme fort intelligent.

Nous pourrons le signaler dans nos rapports comme un fonctionnaire de haute valeur.

— Toutes les nouvelles sont d'ailleurs excellentes, reprit l'officier ottoman. Il n'est pas de vilayet qui ne se soulève et ne coure sus aux infidèles. Les hésitants volent aux armes dès qu'ils ont reçu la visite des envoyés de Sa Hautesse.

— J'ai également reçu des lettres du côté d'Adana. Nos amis ont pu surprendre un comité révolutionnaire des plus dangereux. Le crime était flagrant et les coupables ont été empalés vivants, devant la population enthousiasmée, et acclamant la personne sacrée du Sultan. Aussi, pour récompenser ces bons patriotes, les autorités ont fait amener les familles des malfaiteurs, et on les a livrées à qui voulait goûter de la viande chrétienne. Femmes, filles, jeunes garçons, chacun pouvait satisfaire ses goûts.

— Êtes-vous prêts ? interrompit Ali-Ouglou. Nos sorcières sont là, elles chantent leurs hymnes ridicules, leurs cantiques, comme elles disent. Je ne peux pas les en empêcher.

— Cela te gêne ? fit Mohzer.

— Oui, répliqua le Kurde, elles s'égosillent, et elles auront moins de force pour crier quand



« Brusquement le feu mord la chair ». p. 91

les bourreaux les travailleront. J'aime à entendre les plaintes des délinquantes.

— Ne t'inquiète pas, déclara Hassan, les femmes retrouvent toujours leur voix, quand elles ont assez mal. Un jour, j'ai fait appliquer la courbache à une Géorgienne, pour juger de la résistance féminine. Au bout d'une heure de cinglées, elle hurlait encore à vous assourdir.

— Je n'en doute pas, fit l'agha ; avec un peu d'habileté, on peut fouetter une femme aussi longtemps que cela vous plaît. Je compte user quelque peu de ce moyen à l'égard de mes jeunes religieuses. Pour les plus âgées, j'ai donné toute liberté à mes exécuteurs. Venez-vous ? »

Les condamnées attendent stoïquement leur sort dans une cour, entourées de gardiens dont les plaisanteries menaçantes effrayaient les plus courageuses. Elles sont au nombre de sept, encore vêtues du costume traditionnel des religieuses catholiques, le visage ridé et flétri par la vie pénible du monastère et par l'âge, car aucune n'est jeune, et il leur faut faire un effort pour demeurer droites devant leurs bourreaux. Aussi Hassan fait-il une grimace significative à l'aspect misérable des pauvres femmes.

« Ce n'est pas encore parmi elles que je me choisirai une houri chrétienne, murmure-t-il avec un sourire cynique.

— Il ne s'agit pas de cela, répond l'agha. Il convient seulement de montrer à ces femelles que Mahomet est plus puissant que leur Christ.

— Faut-il les déshabiller? interroge un des tortionnaires?

— Le moins possible, réplique jovialement Mohzer-Bey. Il ne faut pas attrister nos regards de la vue de ces vieilles guenons.

— On va en flamber une, annonce Ali-Ouglou. C'est fort drôle. Regardez. »

Une des prisonnières est détachée du groupe de ses compagnes, et on renverse sur elle le contenu d'un bidon de pétrole. La malheureuse comprend aussitôt le sort épouvantable qui l'attend, et elle blémit encore davantage. Mais d'un effort de volonté, elle se ressaisit et ses lèvres pâles murmurent une prière qui se répète sans fin.

Une captive prononce quelques mots à voix basse et, tout aussitôt, les sœurs se mettent à psalmodier les prières des agonisants. Elles prononcent les paroles liturgiques en tremblant d'abord, puis leur organe s'affermit et le latin

résonne dans la cour avec des sonorités étranges. Ce chant chrétien semble surexciter les Kurdes, et deux ou trois tirent leurs poignards pour couper la gorge aux religieuses, mais l'agha a un geste énergique. Les femmes doivent être torturées avant de mourir.

Un Turc approche sournoisement une mèche allumée des vêtement saturés de pétrole, et une flamme claire jaillit aussitôt. La victime a un cri d'effroi à la vue de la lueur subite, puis elle reste un moment comme hébétée, sans paraître s'apercevoir qu'elle devient une torche ardente. Brusquement le feu mord la chair et un hurlement rauque retentit, prolongé, sans fin, dominant le cantique que les nonnes lancent maintenant à pleine voix, comme pour braver jusqu'au bout la puissance du mal.

Les vêtements incandescents commencent à tomber en lambeaux, découvrant le corps maigre de l'Arménienne, déjà couverte de larges brûlures écarlates. La malheureuse se met à courir, repoussée à coups de sabre par les assistants impitoyables. Puis elle s'écroule à terre, presque nue, la peau du ventre carbonisée se fend sur une pierre aiguë, et les entrailles s'étalent en une mare putride, horrible à voir.

Une des captives ne peut supporter l'effrayant spectacle, et avec un gémissement étouffé, elle se laisse tomber sur le sol, évanouie de terreur.

Un gardien se jette sur elle, la piquant de la pointe de son sabre pour la ranimer, mais la malheureuse reste immobile.

« Qu'on la fasse aussi brûler, » ordonne l'agha.

Le corps inerte est traîné jusque sur le cadavre fumant de la première suppliciée. Un nouveau bidon de pétrole arrose les vêtements, et, aussitôt après, la flamme s'élance avec un ronflement sourd. La femme a un spasme violent, elle se redresse un instant, la bouche ouverte en un hurlement suprême, puis elle retombe lourdement, morte d'emblée, plus de frayeur que de la torture.

« C'est bien vite fini, fait Hassan avec un léger dépit. J'ai une faveur à te demander, frère, ajoute-t-il à Ali-Ouglou.

— Parle, réplique le Kurde. La demande de l'envoyé du Maître est accordée d'avance.

— D'autant plus que rien n'est plus simple, explique Hassan. Seulement m'amuser à tirer à la cible sur une de ces femmes.

— Mais tu te plains qu'elles meurent trop

vite ? objecte l'agha. Pourquoi veux-tu les tuer tout de suite ?

— Au contraire, fait l'officier turc. Il s'agit de leur envoyer le plus de balles possible dans le corps sans les achever. Je propose un concours à l'ami Mohzer, à qui obtiendra la meilleure série ?

— Excellent, accepté, » s'écrie son collègue amusé.

L'ingénieux tortionnaire a rapidement achevé les préparatifs. Deux Arméniennes, cette fois dépouillées de leurs vêtements, vont être attachées à un mur au fond de la cour, lorsque Ali-Ouglou intervient, un rictus relevant ses petites moustaches noires :

« Si on clouait ces femmes, propose-t-il, comme l'homme qu'elles adorent sur la croix ? »

La proposition est aussitôt adoptée et les exécuteurs courent à la recherche de clous assez longs pour transpercer les chairs. Une des condamnées a compris le sort qui l'attend, elle s'avance, malgré ses liens, jusqu'auprès des bourreaux.

« Tuez-moi autrement, dit-elle intrépidement, je ne mérite pas l'honneur d'être mise à mort comme Notre-Seigneur.

— Que dit-elle ? demande Mohzer-Bey.

— Des insanités, répond Ali-Ouglou. Elle prétend que son Dieu a seul le droit d'être crucifié.

— Voilà un scrupule respectable, raille Hassan. Il n'y a qu'à la clouer la tête en bas et les jambes écartées. Cela n'en sera que plus amusant. »

Les tourmenteurs commencent à fixer les victimes, l'une debout, l'autre renversée, comme l'a proposé le Turc. Les coups de maillet résonnent avec violence, étouffant les gémissements des suppliciées, dont les mains et les pieds sont transpercés rapidement. Au bout d'un instant, leurs formes blanches s'accusent vivement sur le fond sombre du mur où elles sont crucifiées, les membres aussi distendus que possible.

Les deux Turcs échangent un regard de désappointement. Les corps féminins, flétris par l'âge, contractés par la souffrance, n'offrent que tristesse et dégoût.

« Attendez, rassure Ali-Ouglou, quand on fouettera les jeunes femmes, ce sera autre chose.

— Il a raison, dit Hassan. Allons, un simple exercice de tir. »

Les deux Ottomans prennent leurs carabines et visent froidement les martyres, leur fracassant pour commencer les bras et les jambes, puis logeant leurs balles un peu partout. Ce sont des tireurs consommés et s'ils frappent chaque fois la cible humaine, ils savent épargner les organes vitaux pour laisser aux victimes la faculté de répondre par de longs tressaillements à chaque nouvelle blessure.

« Encore trois balles, déclare Mohzer-Bey, une à chaque sein et la troisième au centre. Cela suffira. »

Les six coups de feu éclatent l'un après l'autre et les projectiles vont atteindre les endroits visés, mais la chair féminine est à bout de forces et les dernières convulsions de l'agonie annoncent seules que les infortunées vivent encore.

« Occupons-nous maintenant de la supérieure, » annonce Ali-Ouglou.

C'est une grande Arménienne, de quarante à quarante-cinq ans, encore bien faite et dont la taille non déformée par aucune maternité accuse quelque élégance lorsque les tortionnaires lui ont tranché les vêtements à coups de poignard.

« Celle-là est encore passable, dit le Kurde. Je me dévoue pour Mahomet. Il faut bien lui donner un mari musulman. »

La religieuse a un mouvement de répulsion en voyant l'homme s'approcher d'elle et les assistants croient assister à une lutte brutale dont ils sont toujours friands. Mais la femme se domine, elle sait que toute résistance est vaine et ne fera que rendre plus terrible le sort des autres sœurs. Elle attend stoïquement.

« Seigneur, murmure-t-elle, que votre volonté soit faite. Je me confie en vous, ô mon Sauveur. »

L'agha se jette sur elle, irrité de ne pas la voir se défendre, puis il paraît heureusement surpris des efforts intensifs par lesquels sa victime essaie vainement de s'arracher à son étreinte sauvage.

« Par la barbe du Prophète, s'écrie-t-il en se relevant, la coquine était vierge !

— Ces chrétiens sont vraiment imbéciles, déclare Mohzer-Bey, ils prennent plaisir à un sot renoncement des meilleures joies.

— C'est-à-dire qu'ils veulent garder pures les épouses des vrais croyants, fait plaisamment Hassan.

— Holà ! les amis, crie l'agha, vous avez toute liberté. »

Il s'adresse aux bourreaux et à leurs acolytes qui emplissent la cour. Ces hommes ont vite compris l'autorisation, et ils se ruent sur l'Arménienne comme des fauves déchaînés, se battant pour assouvir les premiers leurs instincts démuselés. Les autres religieuses sont saisies à leur tour, étouffées sous la brutalité de leurs agresseurs, et les corps se roulent sur le sol au milieu de cris gutturaux et d'appels plaintifs.

Les hommes s'arrêtent enfin, laissant les pauvres femmes gisantes au milieu des débris de leurs vêtements, mais l'outrage subi ne les a pas sauvées du supplice, et, avec une sauvage ardeur, les bourreaux se préparent à leur infliger de nouveaux tourments. On apporte une longue scie, destinée à débiter en planches des pins de la montagne et on la fixe entre deux montants, à quelques pieds au-dessus du sol, de manière à ce que le tranchant soit tenu verticalement en l'air.

Les femmes sont alors saisies et placées à cheval sur les dents de la scie, pendant que deux hommes les maintiennent par les pieds pour les empêcher de fuir le siège de torture,

Les malheureuses gémissent lamentablement, la chair déchirée par les dents aiguës, tandis que des gouttes de sang ruissellent sur le sol. Elles ne peuvent réprimer des mouvements involontaires et, chaque fois, la scie pénètre plus profondément, jusqu'à ce que les os viennent mettre obstacle à ses affreux ravages.

« Nous allons maintenant les rhabiller, » dit Ali-Ouglou.

Et comme ses interlocuteurs esquissent un geste d'étonnement de cette mansuétude inattendue, le Kurde leur fait comprendre, d'un clignement d'yeux, que ce n'est qu'un changement de torture.

Les religieuses, toujours sans voiles, sont liées sur des bancs grossiers, et les bourreaux s'approchent, le couteau à la main. Un instant, les martyres croient qu'elles vont être égorgées et leurs lèvres s'entr'ouvrent pour remercier le ciel de cette faveur suprême. Mais il n'en est rien et elles vont seulement être écorchées vives avec une barbarie raffinée et effrayante.

Dans ce coin perdu de l'Asie Mineure, les journaux de modes de France ont pénétré et l'agha possède des gravures en couleurs représentant les costumes de Paris. Sur ses indica-

tions, les tortionnaires s'amusent à découper des bandes de l'épiderme féminin qui simulent en rouge les principaux dessins des vêtements choisis. Ce sont des blessures rondes à la place de chaque bouton, des languettes de peau enlevées sur le trajet des coutures, de fines déchirures à la place des dentelles, tout un dessin effroyable qui fait hurler les suppliciées et rire aux larmes les Turcs enthousiasmés. Le liquide rouge ruisselle, mais trop lentement pour amener la délivrance finale, et les torturées lancent en vain des appels frénétiques à la pitié de Dieu ou à la clémence de leurs bourreaux.

Les exécuteurs se livrent maintenant à de véritables jeux de bouchers. Il faut en finir et ils taillent suivant leurs fantaisies. Ici, c'est une oreille qu'ils coupent pour venir la coller sur la plaie sanglante d'une autre femme. Là, c'est un sein qu'ils écorchent entièrement, et, de la peau flasque, ils se font une espèce d'outre qu'ils se jettent au visage. Ils déchirent les doigts, ouvrent les articulations, s'ingénient à trouver les filets nerveux pour réveiller les dernières douleurs, jusqu'à ce qu'enfin, rouges de sang, hideux à voir, ils soient forcés d'aban-

donner la chair pantelante et insensible qu'ils voudraient encore déchirer.

En artiste soigneux de ne pas accumuler les effets tragiques pour ne pas les amoindrir, l'agha attendit deux jours avant de s'occuper des plus jeunes religieuses qu'il voulait, disait-il ironiquement, convertir à l'islamisme. Les pauvres filles étaient tellement terrorisées du sort affreux de leurs compagnes que l'une d'elles, âgée de vingt ans à peine, essaya d'échapper au supplice en protestant d'avance qu'elle acceptait la croyance de Mahomet, mais Ali-Ouglou secouait la tête, ne se déclarant pas bien convaincu de la sincérité de la conversion, désireux en réalité de ne pas se priver d'une seule victime.

« J'ai d'ailleurs un certain respect pour la religion du Christ, affirmait l'agha à ses prisonnières, elle a des pratiques excellentes. Ainsi, n'est-il pas d'usage, dans les monastères, de se punir de ses péchés par l'application de la discipline ?

— Notre règle ne l'ordonne pas, répondit une des sœurs.

— C'est une mauvaise règle, reprit le Kurde.

Aussi je vais vous faire goûter les douceurs de la fustigation.

— Éniz a eu tort de partir dans la montagne, remarqua Hassan, il ne reviendra que demain. Cela l'aurait amusé de voir fouetter les femmes.

— Il pourra contempler pareil spectacle chez Hizzât-Bey, fit l'agha. Ce digne trafiquant ne ménage pas les corrections à ses esclaves. Il a du reste parfaitement raison. Regardez comme ces filles sont effrayées par la seule menace de recevoir le fouet! »

Les Arméniennes éprouvaient, en effet, une angoisse évidente à la pensée qu'elles allaient être soumises à la flagellation. Elles connaissaient trop les Turcs pour ignorer qu'ils savent utiliser toute la puissance suppliciante des lanières et que les femmes fouettées par eux éprouvent des tortures indicibles, sans parler de la honte du châtiment. Les captives n'espéraient plus échapper aux fantaisies de leurs ennemis, mais la perspective d'être livrées à leurs désirs après les avoir amusés de la vue de leurs souffrances, leur paraissait vraiment trop cruelle.

« Nous renforcerons la correction par de bons petits accessoires, annonça Ali-Ouglou.

Ces dignes chrétiennes nous permettront de dessiner quelques croix sur leur peau avec un fer chaud.

— Sont-elles toutes intactes? interrompit Mohzer-Bey, plus positif.

— Par le Saint Prophète, s'écria l'agha, y en a-t-il une parmi vous qui ait enfreint la chasteté à laquelle vous vous condamnez? Qu'elle parle, sinon je lui ferai arracher la chair de dessus les os. »

Une des sœurs pâlit affreusement, puis, tombant à genoux, elle leva les bras au ciel dans un geste désespéré.

« Sainte Vierge, gémit-elle, priez pour moi. Oh! j'ai péché. Je me repens, je me repens; priez pour moi, bonne Vierge!

— Celle-là n'a pas la conscience tranquille, remarqua Hassan.

— Nous lui ferons un traitement de faveur, » promit Ali-Ouglou.

Les Kurdes procédaient au déshabillage des religieuses. Les jeunes femmes résistaient, luttant d'instinct contre les mains brutales qui leur arrachaient les vêtements. Leurs efforts n'avaient d'autre résultat que d'exciter encore les musulmans et, d'instant en instant, la chair

féminine jaillissait toute blanche au milieu des voiles noirs, maintenant en lambeaux.

« Elles sont bien faites, ces filles, remarqua Mohzer-Bey. Il eût été criminel de les sevrer des joies de l'amour.

— Autant qu'injuste de leur éviter le châtiment qu'elles méritent pour avoir suivi leur stupide religion, répliqua Hassan.

— D'autant plus, annonça Ali-Ouglou, que le tout se concilie très bien ; nous allons torturer et fouetter ces femmes d'abord, puis nous en ferons tout tranquillement nos épouses.

— Par quoi commence-t-on ? interrogea un tourmenteur impatient.

— Trace quelques croix sur leur peau sacrée, ordonna l'agha. De la manière que tu sais. Il s'agit de brûler les filles juste assez pour leur procurer une sensation un peu cuisante, mais sans enlever la chair, » expliqua-t-il aux Turcs.

Les bourreaux sortaient d'un réchaud embrasé des instruments de forme bizarre, sortes de croix de fer emmanchées au bout d'une tige de bois et chauffées au rouge vif.

« Je les ai fait confectionner tout exprès par le forgeron du village, dit l'agha. De cette façon, le dessin est régulier. »

L'exécuteur s'approchait de la femme et, d'un geste rapide et précis, il apposait sur sa chair la croix ardente. Immédiatement, il relevait l'instrument de supplice, mais son seul contact avait laissé une empreinte d'un rouge intense sur la peau mate, et suffi à provoquer une atroce douleur.

« Assez, assez! hurla une des religieuses, dont les épaules se couvraient de marques torturantes.

— Tu es une mauvaise chrétienne, ricana le Kurde, nous te marquons du signe sacré et tu protestes ! »

Le bourreau alla chercher un fer nouveau au brasier, et saisissant un des seins de la jeune femme :

« En souvenir de la Vierge Marie, » dit-il sardoniquement.

Un cri déchirant échappa à la suppliciée dont le corps convulsé se tordit entre les mains robustes du tortionnaire.

« Pour te préparer aux maternités futures, » ajouta l'homme.

La tige rougie traça son empreinte cruelle sur le ventre de la malheureuse dont les yeux

révulsés et la bouche écumante disaient assez les tourments horribles.

« Ce sont vraiment les épouses du Seigneur, remarqua avec satisfaction l'agha, elles sont marquées à son emblème. »

Toutes les sœurs étaient en effet couvertes de brûlures en forme de croix, brûlures superficielles mais d'autant plus douloureuses. Elles gémissaient lamentablement, deux ou trois des moins énergiques promettant tout, même l'abjuration, pour échapper à la souffrance.

« Maintenant, passons à l'application de la discipline, » ordonna Ali-Ouglou.

Deux hommes s'emparèrent de chacune des jeunes femmes, leur saisissant les bras de la main gauche. De la main droite, ils brandirent une large courroie de cuir.

« Une fustigation anodine, déclara tranquillement Mohzer-Bey.

— Assurément, appuya Hassan, ces courroies sont larges et ne doivent guère pincer. Selon moi, les filles doivent être fouettées avec de bonnes lanières bien souples. »

Les cris des flagellées prouvaient assez que le châtiment n'était anodin qu'aux yeux des Turcs. Les courroies meurtrissaient le dos et les

épaules des victimes, pour aller ensuite atteindre leurs reins et leurs croupes, et, sur la chair endolorie par les fers rouges, leur contact déchaînait des flambées de souffrances aiguës.

« Notre ami l'agha ne sait pas bien se servir de la flagellation féminine, murmura Hassan à son compagnon. Il fait frapper sur le dos, c'est sur leurs derrières que les femmes doivent recevoir le fouet. Je suis sûr qu'Hizzât, le marchand d'esclaves, fait fouetter les jeunes filles sur leurs fesses de préférence.

— Tu as raison, répondit Mohzer, mais la méthode actuelle n'est pas mauvaise. »

Les Arméniennes criaient miséricorde, acceptant tout pour échapper au choc brutal des larges courroies sur leur chair dolente. Ali-Ouglou s'approchait, les forçait à prononcer leur consécration à l'islamisme et, à la moindre hésitation, les outils flagellants retombaient à toute volée, provoquant les appels les plus lamentables à la pitié des bourreaux.

« Voilà l'agrément de punir les femmes, reprit le Kurde en revenant près de son compagnon. Quelques instants de bonne petite torture suffisent à les mater, surtout quand elles

sont jeunes. Et elles crient à ravir, de quoi vous récompenser de vos peines. »

Les infortunées étaient entraînées dans la demeure de l'agha, pour livrer leurs corps de vierges à la lubricité de leurs maîtres. Une seule était restée dans la cour, celle qui avait violé ses vœux de chasteté. Étendue sur un banc, la malheureuse fille était tenaillée aux endroits les plus sensibles par un bourreau féroce qui riait bruyamment à chaque plainte plus stridente de sa victime.

« Et l'Europe tolère pareilles infamies! murmura Paul Liouville en traversant la cour de tortures. Oh! si je n'étais le seul salut de Blanche, je tuerais volontiers un de ces bandits ! »

Les serviteurs s'empressaient autour du pacha impassible.





CHAPITRE IV

Les Massacres d'Erzeroum.

« Hizzât sera honoré de recevoir votre visite, déclara solennellement le vali d'Erzeroum. La venue d'un pacha arrivé tout exprès de Stamboul pour chercher chez lui de belles esclaves augmentera encore sa bonne réputation.

— Il a vraiment un choix de chrétiennes? demanda Éniz avec une indifférence calculée.

— Un lot excellent, s'écria le vali, et qui s'accroît chaque jour. Hizzât paye bien ses fournisseurs et on lui amène les plus jolies Arméniennes. Il vous fournira tout ce que vous pourrez désirer, depuis une petite fillette ignorante de tout, jusqu'à la femme mariée experte et passionnée, sans oublier la jeune fille anxieuse et chaste.

— A-t-il aussi des Européennes ?

— Je n'en sais rien. Comme l'affaire serait délicate, Hizzât ne tient pas à s'en vanter, mais ce que je puis vous assurer, c'est que si vous avez quelque blanche authentique à lui procurer, il n'hésitera pas à conclure l'achat. En tout cas, il possède des filles instruites à l'occidentale et tout à fait dignes de figurer dans les plus grands salons d'Europe.

— Ces demoiselles accepteront facilement leur nouvelle situation ?

— Cela se rencontre. Tout récemment, le marchand m'a offert, à titre gracieux, une jeune Armenienne, élevée à Londres et qui avait épousé un Anglais avant de revenir en Asie Mineure. Je n'ai jamais eu d'esclave plus docile, sachant deviner mes caprices et attentive à les satisfaire, une véritable perle pour mon harem, en un mot.

— En vérité ?

— Absolument exact. Toutefois, je dois reconnaître, mon cher pacha, que c'est un cas exceptionnel et que la plus grande partie des chrétiennes commencent par se rebeller dès leur arrivée chez Hizzât ; encore plus lorsqu'elles apprennent qu'elles sont destinées à

assurer le bonheur de leurs maîtres musulmans.

— Et alors ?

— C'est ici qu'on reconnaît un bon marchand. Il sait assouplir les natures les plus indomptées, à moins que les clients ne préfèrent procéder eux-mêmes au dressage de leurs concubines. J'ai un de mes amis qui est heureux de briser les résistances des mécréantes indociles. Il est vrai qu'il les assomme de coups de matraque, c'est un procédé brutal. Hizzât se sert de moyens plus perfectionnés.

— La flagellation, n'est-il pas vrai ? questionna Éniz, avec un frémissement à la pensée que Blanche pouvait être soumise à un châtiment aussi odieux.

— Cela va sans dire, se hâta de répondre le vali. Depuis longtemps, nos ancêtres ont reconnu qu'il n'est pas de bonne correction sans la fustigation. Il semble vraiment que le fouet a été inventé pour l'appliquer aux femmes indisciplinées. Elles le craignent plus que toute autre punition. Votre collègue Hassan me disait, hier, que le Palais était heureux d'apprendre l'application de ce genre de châtiment aux Arméniennes. Le Maître serait assu-

rément satisfait du régime auquel Hassan soumet ses pensionnaires.

— Elles sont fréquemment battues ?

— Non, il ne s'agit pas de les blesser. Elles sont flagellées, ce qui est tout différent. Femmes et jeunes filles reçoivent le fouet, de manière à les faire souffrir autant qu'il est besoin, mais sans pour cela être meurtries ou abîmées. Je vous conseille vivement de visiter l'établissement, l'école, comme l'appelle Hizzât. Cet homme a porté à un haut degré de perfection l'art d'infliger aux femmes des douleurs qui brisent leur résistance et sans pour cela endommager le moindrement leur valeur marchande.

— Toujours par l'emploi des punitions corporelles ?

— Dans l'ensemble seulement, mais avec des adjonctions de détail. J'ai vu des filles torturées de la plus exquise façon, criant de toutes leurs forces et cependant conserver toute leur santé et leur fraîcheur. C'est un véritable artiste, cet Hizzât, et en outre, il est secondé par des exécuteurs de premier ordre.

— Des eunuques, naturellement ?

— Cela dépend. Il est exact que ce soit des

ennuques qui ont la garde générale du troupeau féminin ; mais notre ami se sert souvent de servantes négresses. Elles n'ont pas leurs pareilles pour appliquer de vigoureuses corrections, elles y prennent plaisir et deviennent des flagellantes redoutables. Bien plus, mon cher pacha, je vous étonnerai en vous disant que le marchand emploie assez souvent des hommes pour fouetter des femmes et même des jeunes filles.

— Je le comprends parfaitement, répliqua Éniz. Il ajoute à la douleur physique l'angoisse morale et la honte.

— Excellemment pensé et bien dit, observa le vali. Les chrétiennes, notamment, redoutent beaucoup d'être ainsi châtiées de la main d'hommes.

Je tiens d'Hizzât, que le supplice qu'il considère comme le plus terrible est de remettre une fille à la disposition de deux ou trois nègres du Soudan, avec permission de lui donner donner le fouet et d'en user à leur fantaisie. Si l'acheteur ne tient pas absolument à posséder une vierge, une jeune fille qui a été fouettée par des noirs pendant quelques jours, trouve toujours le harem un lieu de délices et toutes

8

les fantaisies de son maître lui semblent d'anodins caprices.

— Je me rendrai sans tarder à l'école, comme vous dites, de ce trafiquant si remarquable, fit Éniz-Pacha.

— Je vous conseille d'attendre encore quelques jours ou plutôt quelques heures, répondit le vali. Son personnel va s'enrichir de nouvelles recrues. »

Le pacha, ou plutôt Paul Liouville, ne crut pas devoir prolonger la conversation. Il savait trop bien que les paroles du vali étaient vraies et que de nouveaux soulèvements fanatiques se préparaient. Ses compagnons Mokzer-Bey et Hassan-Aga lui avaient montré, la veille au soir, des documents nouveaux arrivés de Constantinople par un courrier spécial. Ces pièces, non officielles, pour pouvoir être désavouées en cas de besoin, émanaient visiblement du chambellan et secrétaire intime Izzet-Bey. Le Sultan n'était pas nommé une seule fois, aucune allusion expresse n'était même faite aux volontés de Sa Hautesse, mais l'impression se dégageait nettement du désir du Palais de voir les massacres d'Arménie reprendre et se multiplier.

C'étaient toujours les mêmes accusations

contre les Arméniens, de plus en plus menaçants, disaient les missives. Leurs comités agitaient l'Europe et provoquaitent les cabinets à venir renverser le trône du Padischah. A Stamboul, même, des complots étaient ourdis et la police avait recueilli les plus effrayants indices. Les conjurés devaient s'emparer de la Banque ottomane, se lancer à l'assaut des quartiers turcs, menacer même Yildiz-Kiosk. Des bombes étaient prêtes. Déjà le fronton de la mosquée s'était éboulé peu après le passage du Sultan venu au Selamlik. Sans doute, on avait bien constaté en même temps une secousse de tremblement de terre, mais qui disait que les Arméniens maudits ne disposaient pas de puissances infernales ?

A ces nouvelles stupidement perfides, les lettres ajoutaient des appels au fanatisme. Il fallait que les vrais croyants affirmassent leur foi religieuse, montrassent aux chrétiens qu'ils étaient encore les maîtres et les dignes fils des conquérant. Il fallait aussi traiter les Arméniéns comme des chiens qu'ils étaient, les museler par la terreur. Il n'y avait rien à craindre, on fournirait des armes si besoin était, et la diplomatie impériale saurait suffisamment amuser

les ambassades européennes pour laisser aux fidèles de l'Islam le soin de venger les insultes faites au Coran. Le Sultan était le père de ses sujets, mais il avait besoin du dévouement de ses enfants pour le couvrir du poignard ou de la bombe.

Pour exciter encore l'ardeur des Kurdes, les instructions secrètes laissaient entendre que les défenseurs du Commandeur des Croyants pourraient prendre immédiatement leurs récompenses. Les biens des infidèles ne leur appartenaient pas, ceux-ci ne les possédaient que par tolérance du souverain et les défenseurs de Sa Hautesse pouvaient s'en emparer en toute conscience. Les femmes chrétiennes devaient aussi revenir à leurs légitimes propriétaires, c'est-à-dire à leurs maîtres musulmans, et ces derniers pouvaient les traiter à leur fantaisie. En tout cas, ajoutaient hypocritement les documents barbares, il est bon de provoquer de nombreuses conversions à l'islamisme, parmi les femmes et les enfants notamment, et un des meilleurs moyens était de faire épouser les Arméniennes par de bons disciples de Mahomet.

Il y a là, ajoutait l'habile favori du Sultan, un moyen simple et sûr d'enlever l'Empire à l'in-

fluence chrétienne et de diminuer progressivement le contrôle gênant de l'Europe. Une fois en possession d'un époux turc, les femmes non musulmanes le devenaient, au moins fictivement, et les consuls n'avaient pas à s'occuper d'elles. Au surplus, les imprudentes qui iraient réclamer auprès des agents européens devaient être suffisamment punies pour inviter leurs compagnes à garder le silence.

Paul Liouville se rappelait qu'en commentant cette dernière partie de la lettre, Hassan avait annoncé qu'une jeune Arménienne avait été surprise, dans les environs d'Erzeroum, échappée du harem de son époux forcé et probablement en quête de la demeure de quelque consul. Ramenée au domicile conjugal, la jeune femme avait été fouettée publiquement à l'aide de longues lanières qui l'avaient littéralement écorchée vive, et le maître avait annoncé que, dès qu'elle serait guérie de ses blessures, la femme recevrait le fouet une seconde fois avec une égale sévérité.

Les événements ne faisaient donc que s'aggraver et le faux pacha vivait dans une inquiétude mortelle. Il avait tout lieu de croire que Blanche Gérard vivait encore et même qu'elle

était en possession du marchand d'esclaves. Quel était son sort? Il préférait n'y pas penser. Par surcroît, il comprenait qu'il ne pouvait pas, dès son arrivée à Erzeroum, se lancer à sa recherche. S'il affectait, en effet, une hâte indue à retrouver la chrétienne, même en ne soulevant aucun soupçon de la part des autorités musulmanes, il se heurterait assurément aux prétentions exagérées du trafiquant de chair féminine et ses ressources modestes ne lui permettraient pas de délivrer la jeune fille. Bien plus, en présence du soulèvement menaçant, il valait mieux être seul. A tout prendre, Blanche courait moins de risques dans les magasins du marchand d'esclaves que dans les campagnes ensanglantées de l'Asie Mineure. La prudence s'imposait donc et, à force de fréquenter l'Orient, le Français avait fini par prendre quelque teinte de fatalisme qui lui permettait de maîtriser ses impatiences si naturelles.

Pendant quelques jours, Éniz-Pacha demeura à peu près isolé. Ses compagnons de voyage parcouraient le pays sans se lasser, répandant partout les instructions du Palais et attisant l'incendie tout prêt à éclater. Des conciliabules mystérieux avaient lieu à la nuit, des injures

volaient au passage du moindre Arménien, la préparation des massacres se faisait lentement, méthodiquement, mais avec une précision qui ne devait laisser aucun espoir de salut aux malheureux chrétiens. Les consuls s'agitaient vainement, comblés par le vali de promesses réconfortantes et dilatoires, et se sentant impuissants à défendre leurs protégés dans ce coin de l'Asie Mineure. Les autorités locales ne voulaient rien voir, complices secrètement de la tuerie prochaine.

Le soulèvement débuta un soir à la nuit close. Deux nouvelles inexactes circulèrent brusquement dans les quartiers musulmans : le Sultan venait d'être forcé d'accepter des réformes qui donnaient tout pouvoir aux chrétiens; les Arméniens surexcités venaient de massacrer les Turcs qui se trouvaient à leur portée. Tout aussitôt, les musulmans se précipitaient hors de leurs habitations, hurlant mille menaces et décidés à se jeter sans plus tarder sur leurs ennemis héréditaires.

Éniz-Pacha se trouvait justement dans la rue lorsque les premiers émeutiers le dépassèrent, des hommes grossiers, armés de bâtons ou de mauvais revolvers, et que la moindre police

aurait pu maîtriser. Précisément, des patrouilles de gendarmes ou *zaptiés* apparaissaient un peu partout, mais elles ne semblaient pas voir les fanatiques et s'occupaient seulement de placer des postes devant les communautés européennes ou les demeures des consuls.

« Une habile précaution, murmura le Français, on évite de molester ceux qui pourraient réclamer utilement et on les empêche aussi d'aller aux renseignements. Quant aux pauvres Arméniens... »

Son soliloque fut interrompu par une nouvelle bande lancée au pas de course, mais les émeutiers, reconnaissant l'uniforme respecté d'un officier du Palais, s'arrêtèrent net et entourèrent Éniz avec des signes de profond respect :

« Gloire à notre Sultan, criaient-ils, mort aux infidèles ! »

Le faux pacha essaya quelques conseils de calme, ils ne le comprirent même pas :

« Nous savons, nous savons, répétaient-ils, le Maître a permis de tout tuer et de piller ensuite. A mort les chrétiens, à mort ! »

Déjà des détonations retentissaient dans le quartier arménien.

« Nos frères sont attaqués, glapirent les Turcs. Longue vie au Sultan! Nous détruirons les mécréants! »

Ils se ruèrent en course folle, suivis d'autres de plus en plus nombreux. Les maisons musulmanes semblaient vomir toute la population mâle, tandis que, sur les toits, les femmes se montraient, à peine visibles sous la lueur des étoiles, excitant au massacre avec des éclats de voix stridents.

Pour habitué qu'il fût aux explosions de fanatisme oriental, Paul Liouville ne put s'empêcher de réprimer un léger frisson.

« C'est véritablement une armée de démons déchaînés, » pensa-t-il.

Il jugea inutile de rentrer au Konak officiel, certain de se heurter à l'indifférence polie du vali, volontairement aveugle et sourd. Il préféra se rendre sur le lieu même du massacre, au risque de recevoir une balle perdue. Non pas qu'il se flattât d'arrêter l'explosion de barbarie, il y eût joué sa vie sans résultat; mais il voulait par lui-même voir jusqu'où pouvait aller l'œuvre féroce provoquée par le solitaire apeuré de Yildiz-Kiosk.

Rien de plus aisé que de se rendre sur l'empla-

cement de la tuerie, les retardataires y couraient et des lueurs d'incendie rougissaient les ténèbres comme des phares tragiques. Les ruelles étaient désertes, mais bientôt le premier cadavre apparut, les bras en croix, le visage contre terre, le fez maculé roulé dans une mare putride. Puis d'autres apparurent en postures variées, parfois amoncelés les uns sur les autres, la plupart frappés à coups de matraques, plus rarement avec des poignards ou des yatagans. Brusquement, à un tournant, rasant les maisonnettes vermoulues et sinistrement closes, un groupe de fugitifs se montra : un homme et deux femmes, dont l'une portait un enfant. Ils couraient sans mot dire, les yeux fous, la bouche crispée, lancés vers un but qu'ils ignoraient peut-être. Les assassins bondissaient. Cinquante mètres plus loin, une vingtaine de Kurdes, maigres, osseux, au visage mat sous la clarté nocturne. L'un d'eux était armé d'un fusil qu'il déchargeait fréquemment sans résultat appréciable, d'où des clameurs furieuses et féroces.

Au moment où les Arméniens passaient devant une maison au haut portail voûté, un couvent catholique probablement, un *zaptié* sortit brusquement de l'ombre et, comme par inadver-

tance, il heurta de la crosse de son arme l'homme qui courait en avant. Le malheureux tomba lourdement, ses compagnes interdites s'arrêtèrent un instant, et tout aussitôt la horde féroce était sur eux.

Le *zaptié* avait regagné l'abri obscur du portail, mais Liouville pouvait voir sa figure ricaner dans l'ombre. L'Arménien restait immobile sur le sol, comme étourdi du choc; il eut à peine un tressaillement lorsque l'un des bourreaux lui fendit la tête d'un coup de matraque, faisant voler la cervelle rose sur le mur blanc de la maison voisine.

La bande se disputait les femmes. L'enfant poussait des cris aigus, cramponné aux vêtements de sa mère. Un des Kurdes l'embrocha par derrière de son yatagan, le perçant si violemment que la pointe de l'arme vint blesser celle qu'enlaçait l'innocente victime. La femme tomba, couverte de sang, pendant que les massacreurs luttaient entre eux à qui se jetterait le premier sur le corps pantelant.

« A moi, hurlaient-ils sauvagement. C'est à moi! C'est mon droit d'être le premier! »

Pendant qu'ils vociféraient, le porteur du fusil s'approcha, plaçant son arme entre les

jambes de la malheureuse. La détonation eut lieu, assourdie par les vêtements, un dernier spasme secoua l'infortunée désormais délivrée de ses maux.

L'autre Arménienne était saisie, ses vêtements lacérés à coups de poignard et arrachés aussitôt. Des flammes jaillissant par-dessus les murs voisins éclairaient sa nudité svelte et son visage hagard. Le *zaptié* parlementait, toujours dissimulé dans la porte qu'il devait officiellement garder, exigeant quelque chose que les Kurdes ne paraissaient pas disposés à accorder. Enfin l'autorité avait raison. La femme était tenue à bras-le-corps par deux hommes, courbée en avant, les reins cambrés de force et littéralement offerte aux désirs du soldat sans que celui-ci abandonnât un instant le poste confié à sa protection.

Un peu plus loin, des cris retentissaient, sortant d'une demeure arménienne de riche apparence.

« *Selavat Mahmoud* (au nom de Mahomet), *Selavat Mahmoud.* »

Un corps humain fut lancé à la volée par la porte grande ouverte et vint tomber aux pieds d'Éniz-Pacha avec un bruit flasque de chair

morte. C'était un garçonnet d'une dizaine d'années, complètement nu et la gorge ouverte d'une oreille à l'autre. Le cadavre restait sur le sol, les jambes écartées, comme une marionnette brisée.

« Immondes bandits! fit le Français en se penchant sur le petit mort; cette nuit ils assouvissent leurs vices les plus honteux. »

Une femme se sauvait de la maison, battant l'air de ses bras ; elle fit quelques pas, puis s'affaissa à son tour. Son pantalon large se teignait de sang, elle porta la main à son ventre, essaya de retenir ses entrailles s'échappant d'une horrible blessure, puis se mit à râler si lamentablement que, malgré son courage, le faux pacha ne put le supporter. S'approchant de la malheureuse, il lui brûla la cervelle à bout portant.

« C'est tout ce que je peux faire, murmura-t-il amèrement, lui donner le repos d'une mort prompte. »

Des hurlements féminins se faisaient encore entendre. Éniz se hasarda à pénétrer dans la maison. Les premières pièces étaient remplies de débris ; des meubles gisaient en désordre, dont les fragments dénotaient une certaine

richesse ; dans un coin, une revue française attira son attention. Les Arméniens avaient peut-être compté sur la protection trop lointaine du pavillon tricolore.

« A moi ! au secours ! »

Ces mots étaient proférés en français. Paul Liouville eut un sursaut et se précipita dans leur direction. Un Turc, les mains ensanglantées, se dressa devant lui, ivre de carnage.

« Qui es-tu, frère ? ricana l'homme. On n'entre pas, les amis sont occupés.

— Officier du Sultan, » répliqua Éniz redevenu calme.

Les lueurs d'une lampe se reflétaient sur les dorures de son uniforme. Le Turc s'effaça aussitôt avec respect.

« Voulez-vous une chrétienne ? offrit-il. Je vous ramènerai la plus jolie fille que je trouverai. »

Sans lui répondre, Éniz continuait de chercher l'endroit d'où partaient les appels désespérés ; il le découvrit enfin, et, malgré l'horreur de la scène, il éprouva un profond soulagement. Blanche Gérard n'était pas là, et ce n'était pas elle qui avait jeté la plainte en français.

Le spectacle était cependant effrayant, et, la première impression dissipée, Éniz eut besoin de tout son courage pour ne pas se jeter au milieu des bandits tortionnaires. Une grande pièce, bien éclairée par des lampes et dans laquelle le mobilier était encore à peu près intact, avait été transformée en champ de carnage et de torture. Dans un angle, un homme âgé, aux cheveux gris englués de sang, agonisait avec des râlements sourds, perceptibles seulement aux instants de silence. Il avait les yeux ouverts, mais déjà vitreux, car son regard s'attachait sans expression sur le cadavre d'un jeune homme tombé près de lui, son fils très probablement. Plus loin, un garçonnet se débattait, appelant faiblement, les jambes brisées d'un coup de bâton et un bras presque détaché du corps, tendant sa main valide vers une femme proprement vêtue qui paraissait dormir sur un sopha. La mare de sang qui avoisinait cette dernière disait assez que son sommeil ne devait jamais finir.

Les cris entendus par Liouville étaient poussés par trois autres femmes et une petite fille. Celles-là avaient, malheureusement pour elles, échappé à une mort immédiate. De l'embrasure

de la porte où il restait inaperçu, le faux pacha pouvait facilement reconnaître que deux de ces femmes étaient les servantes du logis, tandis que la troisième, beaucoup plus jeune, et la fillette, étaient certainement les enfants du maître de la maison. C'était l'aînée de deux sœurs qui appelait au secours en français, bien que présentement elle fût simplement liée étroitement sur son siège. Mais devant elle, la petite fille servait de jouet à deux ou trois égorgeurs. L'enfant hurlait sous l'étreinte forcenée, blessée par le viol brutal, puis, avec une sorte de rire funèbre, elle se tut brusquement. Un homme l'avait trop violemment serrée à la gorge pour la faire taire et la délivrance suprême secoua son petit corps gracile d'un dernier frisson.

Une des Arméniennes était torturée avec art et sans précipitation. Étendue sur la table, maintenue aux quatre membres, un Kurde s'attachait à découper sur elle de petits lambeaux de peau. Les compagnons du tourmenteur l'approuvaient bruyamment, avec des éclats de gaîté tonnante. L'homme, en effet, traçait ainsi toute une série de tatouages habiles, des croix, des bannières religieuses, l'image



« Un Kurde s'attachait à découper ». p. 128

nimbée de la Vierge, toute une série de dessins en blanc et rouge d'une horrible cruauté et cependant très exactement faits. Puis, avec la pointe de son couteau, le bourreau dessinait des cercles concentriques, des arabesques savantes sur les seins de la femme, pendant qu'un de ses camarades prenait plaisir à épiler lentement la victime hurlante. Comme les cris de la torturée devenaient assourdissants, un des bandits s'assit sur son visage, l'étouffant presque sous son poids et l'obligeant à des efforts frénétiques pour aspirer quelques gorgées d'air respirable.

La seconde servante était encore plus sauvagement martyrisée. On lui avait laissé ses vêtements, mais les tortionnaires lui avaient fait sauter les ongles des pieds et des mains et, sur la chair saignante, ils s'acharnaient à appliquer des coups de baguette qui faisait voler le sang en rosée écarlate. Un homme lui avait enserré le nez dans une sorte de tenaille et secouait l'infortunée de toute sa force, lui arrachant des plaintes lamentables, pendant qu'un autre lui promenait un tison ardent dans le cou, grillant les cheveux, avec une odeur nauséabonde.

La jeune fille aperçut soudain Éniz-Pacha qui avait eu la volonté de ne pas se jeter sur les massacreurs barbares. Devinant aussitôt en lui un haut fonctionnaire ottoman, elle se mit à l'implorer encore en français, de façon à ne pas être comprise des brigands ignorants. Ses supplications étaient si désespérées que le faux pacha n'y put tenir, et il s'avança courageusement au milieu des égorgeurs ensanglantés, leur intimant nettement l'ordre de cesser leur odieuse besogne.

Il y eut un moment de stupeur, les Turcs ne pouvant comprendre comment un officier de Sa Hautesse pouvait s'opposer au supplice d'infidèles. Deux ou trois allaient obéir, fascinés par le prestige de l'uniforme, mais la plupart étaient trop assoiffés de sang et de luxure pour abandonner leur proie.

« Je comprends, fit l'un d'eux, Son Excellence a raison ; nous autres, pauvres gens, nous ne passons qu'après elle. La demoiselle est heureusement encore intacte. Son Excellence voudra bien s'en contenter.

— Quittez cette place, allez-vous en ! » répéta Eniz.

Il avait conscience du péril qu'il courait à

arrêter les jeux sanglants des fanatiques, mais ses nerfs d'Occidental ne pouvaient pas tolérer semblables atrocités. Les Turcs hésitèrent un instant, puis ils se consultèrent, pendant que la jeune Arménienne redoublait ses prières,

« Son Excellence, reprit l'orateur de la bande, ne peut pas vouloir que de bons croyants laissent partir ces chiennes mécréantes. Les policiers nous ont affirmé que le Maître avait tout permis à ses loyaux sujets. Aucun officier ne nous a rien dit jusqu'ici. »

Éniz-pacha ne trouva pas immédiatement quelque chose à répondre. L'intervention, la complicité tacite des autorités turques, étaient trop connues et trop certaines pour qu'il pût la nier.

« Ce qui est arrivé, compléta l'homme encouragé par le silence de son interlocuteur, c'est que la sorcière chrétienne a jeté un sort à Son Excellence, elle ne parle ni turc, ni arménien, ni grec, la chose est claire. Autrement, ajouta-t-il avec une nuance de méfiance, Son Excellence serait l'ami des traîtres. »

Paul Liouville se mordit les lèvres; si les assassins n'étaient plus retenus par le prestige de son grade et s'ils soupçonnaient quelque

supercherie, c'était la mort immédiate. Il avait accepté de revêtir l'uniforme du Sultan rouge, il était condamné à subir, sinon à encourager les atrocités commises au nom de son maître. Et cependant, il ne pouvait se résoudre à abandonner aux bourreaux la malheureuse qui l'implorait si pitoyablement.

« Puisque c'est une sorcière, fit un des bandits, je propose un excellent moyen de faire partir le sortilège. Je l'ai employé avec ma femme qui me tracassait sans cesse.

— Parle, parle vite, crièrent ses camarades.

— Nous allons donner le fouet à la jeune fille, expliqua l'homme, une bonne fouettée sur son derrière, à l'ancienne mode. Nous la confierons ensuite, bien soumise, à Son Excellence.

— Parfait, j'accepte, faites vite, » approuva Éniz.

Il venait de réfléchir qu'en emmenant l'Arménienne avec lui, il la sauvait des attentats suprêmes et d'une mort affreuse. Sans doute, elle allait être flagellée devant lui, mais il ne pouvait pas l'empêcher.

« Après tout, se dit-il, bien des filles ont reçu le fouet, d'après les histoires du bon vieux

temps, et n'en sont pas mortes. Je veillerai à ce que ces brutes ne l'abîment pas. »

La proposition avait rencontré le profond assentiment des assistants. Familiers avec les châtiments corporels, la fustigation leur paraissait une opération naturelle, amusante cependant, et les plus acharnés tortionnaires abandonnèrent les servantes martyrisées pour suivre la correction de leur jeune maîtresse.

« Avec quoi allons-nous opérer? objecta quelqu'un ; nous n'avons rien ici, pas même une poignée de verges.

— Ne crains rien, répliqua l'auteur de la proposition, ces cordelettes feront une excellente besogne. »

Il avait préparé un sorte de faisceau de bouts de cordes minces, de la longueur du bras et et qu'il balançait avec art.

« Rien de plus facile que de procurer de cuisantes cinglées au postérieur des femmes fouettées, déclara-t-il; ces dames ont la peau délicate. »

L'Arménienne avait bien vu qu'elle allait être frappée, elle se taisait, se sentant impuissante. Elle croyait d'abord être battue sur les épaules et le dos et s'efforçait d'avance de faire bonne

contenance. Mais quand les tourmenteurs se mirent en devoir de la courber en avant, elle eut une résistance désespérée.

« Pas là, cria-t-elle, pas là, frappez-moi ailleurs, s'il le faut, bien fort si vous voulez, mais pas là.

— Le pacha a de la chance, ricana un grand Kurde, il aura à dompter une vierge pleine de pudeur. »

Deux hommes maintenaient la victime couchée sur leurs genoux, et un troisième relevait lentement les jupes européennes. Le pantalon blanc et fin apparut, évidemment de la meilleure mode parisienne.

« Ces chiennes-là achètent leurs vêtements aux *roumis*, fit le Kurde. Heureusement que la correction musulmane va les rappeler à leur devoir. »

Le linge était arraché plus qu'enlevé, et la chair nue apparaissait, d'un rose pâle sous l'éclat des lampes.

« Ne la fustigez pas trop violemment, recommanda Éniz. Je n'entends pas qu'elle soit blessée.

— Que le pacha soit sans inquiétude, promit le bourreau, ce n'est pas la première fois que je corrige. »

Il fit tournoyer son faisceau flagellant, et l'abattit avec force. Les cordes vinrent s'appliquer sur les fesses de la jeune fille avec un bruit mat, froissant cruellement l'épiderme délicat.

« Elle sera aisée à désensorceler, déclara l'exécuteur. Le premier coup pince bien, les autres auront vite chassé le diable. »

Les lanières revinrent, plus cinglantes encore, enveloppant la croupe féminine d'un réseau de brûlures actives.

« C'est un mal horrible, gémit la flagellée, horrible ! Et c'est si honteux ! »

Les Turcs pesaient sur les épaules de la malheureuse, accentuant la cambrure des reins. Le derrière de l'Arménienne s'étalait dans toute son ampleur, de plus en plus strié de traînées cramoisies par les cordes sifflantes et cruelles.

« Je comprends maintenant la puissance correctrice de la fustigation, murmura Paul Liouville. La femme fouettée est atteinte dans sa sensibilité physique et sa pudeur morale. Tout son être souffre à chaque étreinte de l'instrument de supplice. »

Il n'osait pas intervenir, non par indifférence aux douleurs vives de la victime, mais parce

qu'il comprenait bien que les Turcs prenaient un trop vif plaisir à voir la jeune fille recevoir le fouet pour qu'il jugeât possible d'arrêter brusquement leurs haines fanatisées. Tous se pressaient, lui laissant cependant la meilleure place, mais avides de voir les coups marbrer la croupe nue, riant des plaintes saccadées de la flagellée.

« Est-ce que le châtiment n'est pas suffisant? dit-il enfin.

— Son Excellence est impatiente d'avoir sa nouvelle épouse, répliqua le bourreau. Encore quelques instants, l'esprit du mal n'est peut-être encore tout à fait parti. »

Le Turc se recula d'un pas, et les cordes suppliciantes ondulèrent comme une nichée de serpents, descendant aussitôt sur les lobes jumeaux avec une force croissante.

« Assez! hurla l'Arménienne, oh! je ne peux plus le supporter! »

L'homme continua à fouetter la jeune fille, rayant en tous sens ses fesses bondissantes, provoquant les sursauts les plus inattendus et les cris les plus déchirants. Les cordelettes, souples, cinglaient effroyablement la chair énervée, mais l'épiderme cramoisi restait intact.

« Voilà la demoiselle en excellent état, déclara le tortionnaire avec fierté. Le pacha veut-il qu'on la tienne à sa disposition ?

— Non, répliqua Éniz, je l'emmènerait seul. »

L'Arménienne se redressait, tremblante de souffrances, inondée de larmes, incapable de proférer une parole. Liouville la prenait par le bras et lui faisait quitter la chambre tragique. Immédiatement après son départ, des hurlements déchirants annonçaient que les massacreurs se jetaient sauvagement sur les servantes demeurées à leur merci.

La jeune fille faisait des efforts surhumains pour suivre Éniz, sa croupe meurtrie l'empêchait presque de marcher, mais la souffrance même l'affolait et la rendait sans idée de résistance, par crainte d'un nouveau supplice. Une fois dans la rue, vaguement éclairée par des reflets d'incendie, le faux pacha s'arrêta :

« Indiquez-moi où est le consulat de France, dit-il, dans sa langue maternelle.

— A quoi bon ? Que voulez-vous de moi ? répliqua sa compagne découragée.

— Vous y conduire et vous y laisser en sûreté, fit Liouville.

— Ce n'est pas possible, s'écria l'Armé-

nienne. Oh! vous ne m'auriez pas laissé endurer ces odieux tourments!

— Le supplice du fouet vous a sauvée d'une mort lente et effroyable, affirma nettement le Français, et la honte qui vous émeut n'est rien devant les attentats que je vous épargne. »

La jeune fille parut comprendre, et, d'un geste vague, elle indiqua une direction.

« Très bien, déclara Paul Liouville. Ne dites rien. »

Il enleva dans ses bras robustes la pauvre fille à bout de forces et s'avança rapidement. Des groupes d'émeutiers le croisaient, riant cyniquement à la vue d'un officier ottoman enlevant une chrétienne. Deux ou trois s'offrirent pour porter le précieux fardeau, sans qu'Éniz les honorât d'une réponse.

La marche devenait de plus en plus pénible. Des flammes jaillissaient des maisons voisines et la ruelle s'encombrait des débris du pillage, mais c'étaient surtout des cadavres qui se multipliaient, de tout âge et de tout sexe, la plupart nus et abominablement mutilés. Des flaques de sang se rejoignaient sur le sol fangeux, et la boue rendait parfois l'avancement presque impossible

Une église achevait de se consumer, la toiture s'effondrait à grand bruit. Des formes humaines s'en échappaient, torches ardentes et clamantes. Les Turcs riaient, et d'un coup de feu à courte portée, ils abattaient les malheureux échappés aux flammes. Au milieu de la chaussée, une femme était éventrée, et au milieu de ses entrailles étalées, son nourrisson s'agitait plaintivement.

L'Arménienne était évanouie, mais Liouville avait atteint son but, une porte massive, surmontée de trois couleurs. Des fuyards essayaient de s'y réfugier, reçus aussitôt et mis en sûreté. Le pacha déposa la jeune fille inerte dans l'embrasure de la porte, en sol français, et se retira aussitôt, pendant que le *zaptié* de garde considérait avec stupeur un officier de Sa Hautesse osant sauver une infidèle.





CHAPITRE V

Esclaves blanches.

Les peuples convertis à l'Islam ont été de tout temps adonnés à l'esclavage. Ils y voient tout d'abord une source de profits fort appréciables et en même temps l'affirmation de leur supériorité sur les races conquises. Il est juste de dire que l'esclavage en Afrique et en Asie est surtout domestique et n'atteint pas les horreurs de l'exploitation du bétail humain qu'on vit naguère dans les plantations américaines. Le Mahométan cherche à s'entourer de serviteurs dociles, mais il n'abuse pas systématiquement de leurs forces et n'exige d'eux que de faibles travaux physiques.

Sous les efforts de l'Europe, le trafic des

esclaves a considérablement diminué, mais il n'a pas disparu. La traite des travailleurs mâles est presque impossible, mais le commerce des jeunes garçons destinés à devenir gardiens de harem et celui des femmes et filles est encore florissant. Si l'Occident monogame ne peut pas se débarrasser du trafic de la chair féminine, il est aisé de comprendre que l'Orient sexuel, exigeant d'autant plus d'épouses et de concubines que le maître est plus riche, réclame impérieusement de véritables marchés où l'on puisse s'approvisionner de belles esclaves.

Ces marchés ont disparu, officiellement du moins, des grands centres où les Européens sont nombreux, mais ils existent ouvertement dans l'intérieur de la Turquie d'Asie. Plusieurs établissements y fonctionnent, avec l'approbation directe des autorités, et où on entasse les femmes venues d'un peu partout, avant de les vendre aux Turcs désireux de se former un sérail agréable. Le recrutement de la marchandise s'opère de diverses façons; parfois, c'est le rapt d'enfants mal surveillés, plus souvent les fillettes sont achetées à des parents pauvres et indifférents, d'autres fois les jeunes filles se laissent emmener volontairement par des raco-

leurs, séduites qu'elles sont par les récits éblouissants de la vie de harem. Enfin, il est des Turcs qui aiment à changer leur personnel et qui renvoient au trafiquant des esclaves encore fort belles, objets d'occasion pour ainsi parler, dont la valeur vient en déduction sur le prix de servantes nouvelles.

Les massacres d'Arménie sont venus donner une prospérité inespérée à un commerce déjà florissant. D'une part, les marchands se procuraient des victimes à bon prix, souvent sans débourser même. Les égorgeurs, les soldats du Sultan, à l'occasion, vendaient sur la place publique des femmes et des filles dont ils avaient massacré les époux et les pères. Cela s'est passé un peu partout, à Diarkebir, à Alep, près d'Alexandrette, à Erzeroum et en bien d'autres lieux. Les prix demandés étaient le plus souvent fort bas, une, deux ou trois livres turques (23 fr.) et le marché ne traînait pas pour éviter un scandale trop criant. En revanche, les trafiquants revendaient fort cher les malheureuses ainsi acquises. Nombre de ces filles étaient vierges et leur beauté excitait les convoitises de pachas fortunés ou même de hauts fonctionnaires ottomans. D'autre part, beaucoup de

Turcs éprouvaient un attrait tout spécial à posséder des esclaves chrétiennes. Le froissement de leurs pudeurs, la jouissance de leurs humiliations, ajoutaient un attrait nouveau à leurs charmes naturels. Pour ceux enfin, assez nombreux, qui étaient amateurs de corrections féminines, la présence d'une Arménienne était un prétexte de plus à satisfaire leurs goûts. La flagellation de femmes chrétiennes devenait une sorte d'œuvre pie, de manifestation de loyalisme et de vraie croyance. Nombre de Turcs, en regardant une jeune fille fouettée sans pitié sur leurs ordres, estimaient à part eux qu'ils étaient de bons sujets de Padischah.

L'établisssement d'Hizzât-Bey (un vali reconnaissant lui avait donné ce titre honorifique), était connu comme un des mieux pourvus de la Haute Arménie. La chasse aux chrétiennes avait encore accru ses ressources et c'était une constante circulation de malheureuses amenées aux bâtiments vastes qui le constituaient ou en sortant pour être livrées aux acheteurs pressés de prendre livraison de la marchandise chrétienne et d'affirmer l'autorité de l'Islam sur la race infidèle.

Les massacres d'Erzeroum avaient encore pro-

curé de nouvelles recrues involontaires et le négociant en chair féminine ne savait presque plus où loger ses hôtes forcées. Il s'était donc hâté de se débarrasser des articles de qualité inférieure : grosses négresses destinées aux travaux domestiques, Tartares maigres aux pommettes saillantes ou même Levantines un peu défraîchies. Il n'avait vraiment, disait-il avec orgueil, que des produits de premier choix, et même, comme les esclaves étaient abondantes, il consentait à les louer aux amateurs généreux qui ne voulaient pas assumer la charge de nouvelles bouches à nourrir.

Hizzât-Bey se montra très flatté d'apprendre que des officiers de Sa Hautesse lui feraient l'honneur de visiter ses magasins. A l'annonce de leur visite, il fit aussitôt répondre au vali d'Erzeroum, qu'il n'hésiterait pas à les laisser choisir telle fille qu'ils désireraient, même des vierges, ajouta-t-il, malgré le prix élevé qu'il en pourrait retirer. En tous les cas, les envoyés du Sultan pourraient se rendre compte que les chrétiennes n'étaient pas traitées avec des ménagements indus, car il venait justement de renforcer son système d'éducation, ainsi qu'il

nommait ironiquement le dur esclavage des captives. Non seulement il ferait donner le fouet aux femmes encore plus que par le passé, mais les Arméniennes seraient soumises à des tortures supplémentaires, destinées à en faire les plus dociles des servantes.

« Louange à Dieu l'unique, il n'est de gloire qu'avec lui, déclarait dévotement le marchand d'esclaves, aujourd'hui même que ma modeste maison est honorée de la présence des envoyés de Sa Majesté Impériale (Dieu la rende victorieuse !) je suis heureux de pouvoir procurer à mes hôtes un spectacle particulièrement agréable, et qui réjouira leurs âmes de fidèles sujets de Sa Hautesse.

— De quoi s'agit-il ? demanda Hassan. Par le saint Prophète, si tu tenais ici les dernières des Arméniennes, je les éventrerais avec plaisir, mais cette race de chiens pullule toujours. Je viens d'apprendre qu'on a découvert une fabrique de bombes à Stamboul et, comme toujours, les Européens ont aidé les criminels à s'enfuir. »

Hizzât, un gros homme aux vêtements d'une propreté douteuse, se mit à rire.

« Votre Excellence sera heureuse, dit-il, elle

aura un régal précieux. Je tiens à sa disposition une jeune fille vraiment blanche et chrétienne, pas une Arménienne, mais une de ces femmes qui viennent ici pour prêcher leur religion perverse.

— Te rappelles-tu sa nationalité? questionna Éniz-Pacha. Est-elle brune ou blonde? »

Le pacha parlait avec calme, mais une anxiété l'étreignait. Était-ce de Blanche Gérard dont il s'agissait.

« Je l'oubliais, s'écria Mohzer-Bey qui avait accompagné ses amis, je l'oubliais! Notre excellent pacha court après une chrétienne qui a esquivé l'honneur d'être son épouse, et il lui tarde de remettre la main sur elle. As-tu sa belle, Hizzât?

— Cela dépend, répliqua l'interpellé. Celle dont je parle vient d'un pays lointain où l'on parle anglais, l'Amérique, je crois. Elle est presque blonde, avec des yeux bleus.

— Ce n'est pas mon aimée, fit Éniz avec un soulagement secret.

— Tout simplement une de ces prédicantes dangereuses comme il en abonde en Orient, déclara Hassan. Je l'accepte volontiers, mais je te demanderai la permission de lui octroyer

quelques gentilles petites corrections comme cadeaux de noces.

— Rien n'est plus facile, répondit le trafiquant, et je m'attendais à votre demande que la demoiselle n'a pas encore subie la plus petite punition. Je vous réserve ainsi le plaisir de lui faire faire connaissance avec la fustigation, car vous l'emploierez sûrement.

— Évidemment, le fouet à la fille, cela va de soi, mais je ne serais pas ennemi de la faire un peu plus souffrir encore.

— Comme il vous plaira, Excellence. Déjà vous serez satisfait de mes exécuteurs, et vous verrez quelle dose de douleurs ils sauront infliger à la jeune fille fouettée par eux. Mais je possède en outre un saint homme, fort habile et dévoué et qui sait torturer les femmes d'une façon véritablement admirable. Il a beaucoup étudié, lu tous les livres écrits sur les châtiments corporels, ceux des chrétiens notamment, et sa science est redoutable. Depuis sa présence ici, mes pensionnaires ont une peur horrible de lui être livrées. Il pourra exercer ses talents sur l'Américaine de Votre Excellence.

— N'as-tu pas d'autres Européennes ? demanda Éniz-Pacha.

— Pas pour le moment, répondit Hizzât, et je le regrette bien sincèrement. Si vous étiez venu huit jours plus tôt, j'avais un lot choisi : une Française et deux Arméniennes venant d'Europe, presque des Européennes.

— Voilà l'affaire, remarqua Mohzer. On trouve vraiment tout ce qu'on désire chez cet excellent négociant.

— Oui, une Française, expliqua le trafiquant en s'inclinant pour remercier du compliment, une jolie fille, par le Prophète, et qui avait une belle peur de se trouver chez moi. Elle était assez tranquille, mais ses amies, surtout la plus jeune, une certaine Myriam, étaient folles de colère et d'indignation. Voilà des femmes qui sauront ce qu'est le fouet, ajouta-t-il en riant.

— Où sont-elles maintenant, » fit Éniz ?

Il parvenait à conserver un calme absolu. Touchant au but, habitué par sa vie d'explorateur à connaître la valeur du sang-froid, Paul Liouville n'affectait qu'une curiosité de bon aloi, encore qu'il tremblait intérieurement d'apprendre le sort irréparable qui avait dû frapper la malheureuse Blanche.

« J'ai vendu ces dames, répliqua Hizzât, presque aussitôt arrivées, si rapidement même que je

n'ai pas eu le temps de les dresser. J'en ai, du reste, loyalement prévenu mes acheteurs?

— Ce scrupule t'honore, déclara Mohzer avec un léger sourire. Qui sont ces acheteurs?

— Les deux Arméniennes sont chez Mourad-Effendi, un gros propriétaire non loin d'Erzeroum. Je suis, du reste, rassuré sur leur obéissance, car leur maître est sévère et même cruel. Je sais qu'il châtie impitoyablement ses esclaves et il m'a dit lui-même qu'il se proposait de fouetter la jeune fille d'une manière exemplaire.

— C'est son droit, dit tranquillement Mohzer. Et la Française de notre ami le pacha?

— Celle-là est restée à Erzeroum. Je l'ai vendue au vieux Muchir-Zekki, à l'extrémité du faubourg Bal-Nérab. Cela ne lui a pas porté bonheur, du reste, car le pauvre homme est malade depuis et je crois fort qu'il n'a pas eu le moindre loisir de s'occuper des grâces de la vierge chrétienne.

— Est-ce qu'elle a été fustigée? demanda Éniz.

— Non, pas chez moi, répondit Hizzât. Je n'en ai pas eu l'occasion. Mais je suis sûr que le vieux Muchir-Zekki lui fera donner les verges lorsqu'il sera revenu à la santé. Il est trop expéri-

menté pour ignorer que les jeunes filles se dressent le mieux en leur fouettant le derrière. »

Un léger heurt à la porte interrompit la conversation. Des jeunes femmes entrèrent, portant les rafraîchissements usuels de l'hospitalité orientale, café, eau de roses, confitures sèches, *rakkat loukoum*. Les nouvelles venues étaient vêtues à la mode turque, elles s'efforçaient de sourire avec une expression triste au fond de leurs yeux noirs.

« Quelques-unes de mes esclaves arméniennes, annonça le maître du logis. Leurs débuts n'ont pas toujours été très faciles, mais maintenant elles sont obéissantes et vous pouvez leur demander telles faveurs qu'il vous plaira.

— Je me réserve pour la vierge européenne, répéta Hassan. Je lui ferai donner le fouet, à la jeune fille, Hizzât.

— Votre Excellence agira sagement, répliqua le marchand. Je n'emploie pas d'autres moyens pour dresser mes esclaves, ainsi que vous le verrez vous-mêmes tout à l'heure. Il n'est pas une de ces jeunes femmes qui n'ait été assouplie par de bonnes cinglées sur sa croupe.

— Cela ne suffit peut-être pas toujours, objecta Mohzer-Bey. Ces mécréantes sont parfois d'une obstination surprenante.

— Elles finissent toujours par céder à des corrections suffisantes, assura Hizzât. J'use d'ailleurs de divers moyens de punitions, comme je vous le disais déjà. Ainsi, en matière de fustigation, il m'arrive de faire appliquer à une femme des coups de fouet sur tout le corps, ou encore la bastonnade aux pieds ou aux mains. C'est d'ailleurs fort souvent inutile, car mes servantes redoutent peut-être encore plus d'être frappées dans la posture usuelle du châtiment.

— Surtout les Européennes et les Arméniennes cultivées, acquiesça Mohzer. Il se mêle à la souffrance physique un sentiment puissant de pudeur offensée.

— Tout justement. Ainsi, bientôt, lorsque l'Américaine sera à la disposition de votre collègue, vous verrez les cris qu'elle poussera lorsqu'il s'agira de découvrir son postérieur.

— Peine inutile, remarqua Hassan, puisque je ferai fouetter avec soin les fesses de la jeune fille, et sans voiles.

— Mon exécuteur sait en outre très bien

utiliser la croupe féminine comme moyen de torture, » promit Hizzat.

Éniz-Pacha regardait les Arméninnes. La crainte du châtiment était plus forte chez ces malheureuses que leur sentiment de dignité naturelle, et elles se prêtaient passivement aux privautés dont s'amusaient les Turcs. Blanche allait-elle être à son tour domptée par la souffrance? A la pensée de la jeune Française soumise à la honte de la flagellation et livrée ensuite aux caprices de son vieux maître, le jeune homme eut un mouvement de rage sourde et sa main se ferma brusquement, brisant la tasse fragile.

« Éniz s'impatiente, fit Mohzer-Bey, il préférerait tenir sa chrétieune fugitive. Par la barbe du Prophète, il ne la laisserait pas échapper!

— Je vais écrire à Muchir-Zekki, proposa Hizzât, désireux de se concilier les bonnes grâces du pacha. Il est fort soupçonneux et n'admet guère de visiteurs, mais il ne refusera pas de recevoir un officier de Sa Hautesse (que Dieu la rende victorieuse!)

— Pourrais-je voir les deux Arméniennes capturées avec la Française? » demanda Éniz.

Sans avoir de plan déterminé, il espérait bien

trouver quelque moyen de venir au secours de ces infortunées.

« Rien de plus facile, répondit aussitôt le trafiquant. Leur maître est très fier de montrer à tous les bons musulmans la façon dont il traite les chrétiennes. C'est chez lui que vous pourrez apprécier la résistance féminine, car il fait fouailler les femmes sans trêve ni merci.

— C'est vrai, murmura une des Arméniennes avec crainte, l'eunuque nous disait ce matin que mon amie Myriam menait là-bas une existence atroce, ainsi que sa belle-sœur. Sous prétexte qu'elles sont jolies et instruites, le maître les fait châtier par d'ignobles noirs africains.

— Voilà ce qui déplaît le plus à ces dames, expliqua Hizzât en riant pesamment. On prend deux nègres solides et bien bâtis, et on leur donne une jeune fille à fouetter, avec permission d'en user à leur fantaisie. Pas une esclave qui ne fasse l'impossible pour ne pas retomber entre leurs mains.

— Fais-nous voir tes richesses, dit Hassan. Nous ne faisons que causer. Cela est fastidieux. »

Le marchand se leva aussitôt, et, suivi de ses hôtes, se dirigea vers l'intérieur de son établis-

sement. Les deux Turcs étaient joyeux d'assister à l'humiliation et à l'esclavage de chrétiennes. Éniz, attristé et inquiet, dissimulait ses sentiments comme d'usage, tout en s'apprêtant à jouer serré pour la délivrance des pauvres femmes tombées entre les mains de leurs tortionnaires.

Le groupe fut d'abord conduit aux dortoirs, vides pour l'instant, le troupeau féminin étant au bain. Les salles étaient assez spacieuses et aérées, car il fallait que la marchandise conservât sa fraîcheur, mais, en fait de lits, on n'apercevait que des sortes de bancs de bois munis de sangles et de billots d'étranges formes.

« Je fais attacher les esclaves pour dormir, commenta Hizzât. Elles sont fixées avec les mains et les jambes attachées étroitement pour les habituer à ne pas remuer de toute la nuit. Lorsque le maître achète une concubine, il ne lui convient pas d'avoir son sommeil troublé. Plus loin vous pouvez voir des bancs munis d'une quantité de petites clochettes. On y étend les filles sans les attacher, mais en leur défendant de bouger. Au moindre mouvement, les clochettes tintent.

— Et alors? fit machinalement Éniz.

— Alors, repartit le maître de l'établissement, la fille reçoit les verges sur sa croupe. Si elle recommence, on la fouette encore plus fort, jusqu'à ce qu'elle sache rester tranquille.

— Toujours le fouet, commenta le pacha.

— Toujours, fit le négociant de chair humaine. Pas de correction féminine sans la flagellation. Celle-ci a des vertus qui ne s'atténuent jamais. Le maître peut donner le fouet à une femme aussi souvent qu'il le désire, jamais l'esclave ne reste indifférente au châtiment.

— J'espère, reprit Mohzer-Bey, que vos pensionnaires apprennent d'autres talents que l'art de bien dormir.

— Sans nul doute, répliqua Hizzât. Je dresse aussi bien des servantes pour les travaux domestiques que des concubines expertes en toutes les voluptés.

— Et la fustigation mène à tout, ajouta Hassan en riant.

— Non, repartit le marchand. Quand j'éduque des musulmanes ou des négresses, j'allie les récompenses aux punitions.

— Et quelles récompenses, par Allah?

— Une très appréciée : la permission de

dormir seule ou avec une amie préférée, sans entraves ni surveillance. Ou bien encore des friandises, ou même la permission de se faire masser et habiller par les autres femmes. Rien ne fait plaisir à une esclave comme d'avoir le droit de commander.

— Cela les change. Et les chrétiennes?

— Pour celles-là, jamais de récompence. Si elles sont soumises, elles échappent à la correction. Dans le cas contraire, elles ne sont pas ménagées. Non seulement les femmes chrétiennes sont fouettées comme les autres, mais encore je les fais torturer de la bonne façon.

— Cela doit abîmer leur beauté.

— Non, j'ai des bourreaux habiles et ils savent employer des supplices qui font souffrir sans blesser. Les nerfs féminins sont aussi sensibles que faciles à surexciter. Souvent mes exécuteurs font endurer à de toutes jeunes filles des tourments qui effraieraient un homme courageux, et cependant elles restent aussi fraîches qu'auparavant. J'ajoute que sur ce point, Mourad-Effendi, celui à qui j'ai vendu les Arméniennes, est encore plus habile que moi. Il a des loisirs et sa distraction favorite est de mettre des femmes chrétiennes à la torture. J'ai

été plusieurs fois stupéfait de la somme de douleurs infligées à ces mécréantes.

— Nous irons l'en féliciter, » s'écria Hassan avec férocité.

Les Turcs arrivaient à la piscine, une vaste salle fraîche où un bassin de marbre servait aux ébats aquatiques du personnel féminin. Il y avait là près d'une centaine de femmes et de jeunes filles, toutes plongées dans l'eau, les cheveux dénoués et les épaules émergeant seules. Quelques négresses, quelques Circassiennes ou Géorgiennes, deux ou trois Grecques, tranchaient sur la masse de leurs compagnes, toutes du type arménien le plus pur.

Généralement le bain des femmes en Orient est une scène de rires et de jeux, sinon même de caresses lascives. Mais à l'établissement d'Hizzât, le silence le plus absolu régnait. De nombreux eunuques et plusieurs négresses se tenaient autour du bassin, surveillant attentivement leurs pensionnaires. Plusieurs eunuques étaient armés d'une chambrière, à la lanière longue de plusieurs mètres, et, au moindre mouvement suspect, la délinquante était découverte et cinglée sur les oreilles par la mèche cuisante.

Hizzât frappa dans ses mains, les surveil-

lants jetèrent un cri guttural, et, tout aussitôt, les esclaves s'empressèrent de quitter l'eau. Les négresses et les musulmanes sortirent les premières, fières de montrer leurs formes pures devant des hommes, faisant valoir leurs poitrines, cambrant les reins pour se faire acheter par un maître épris d'elles. Par contre, les Arméniennes ne pouvaient se résoudre à sortir de la piscine, honteuses de leur nudité révélée brutalement aux Turcs. Elles remontaient sur les dalles polies en mouvements rapides, se voilant de leurs cheveux et de leurs mains, pour se diriger au plus vite vers la pièce où des servantes expertes les essuyaient et les frictionnaient pour maintenir la souplesse et la fermeté de leurs membres.

Les eunuques ne restaient pas inactifs. A chaque instant, ils levaient le bras et l'instrument flagellant ondulait en l'air. La victime hâtait le pas, courbant l'échine pour se faire plus petite, mais le fouet atteignait la femme aussitôt, mordant les bras ou cinglant les mollets. Avec un gémissement étouffé, la malheureuse se sauvait, heureuse si elle esquivait une nouvelle application de l'ustensile cruel.

« Voilà l'Américaine, » dit Hizzât-Bey.

L'Européenne courait littéralement, affolée des regards dardés sur elle, et, en un instant, elle eut disparu dans la salle de massage.

« Son Excellence la retrouvera, annonça le propriétaire de l'établissement. Vous pourrez vous en servir à votre entière fantaisie.

— J'y compte bien, promit Hassan, non seulement je ferai de cette vierge une femme accomplie, mais encore... »

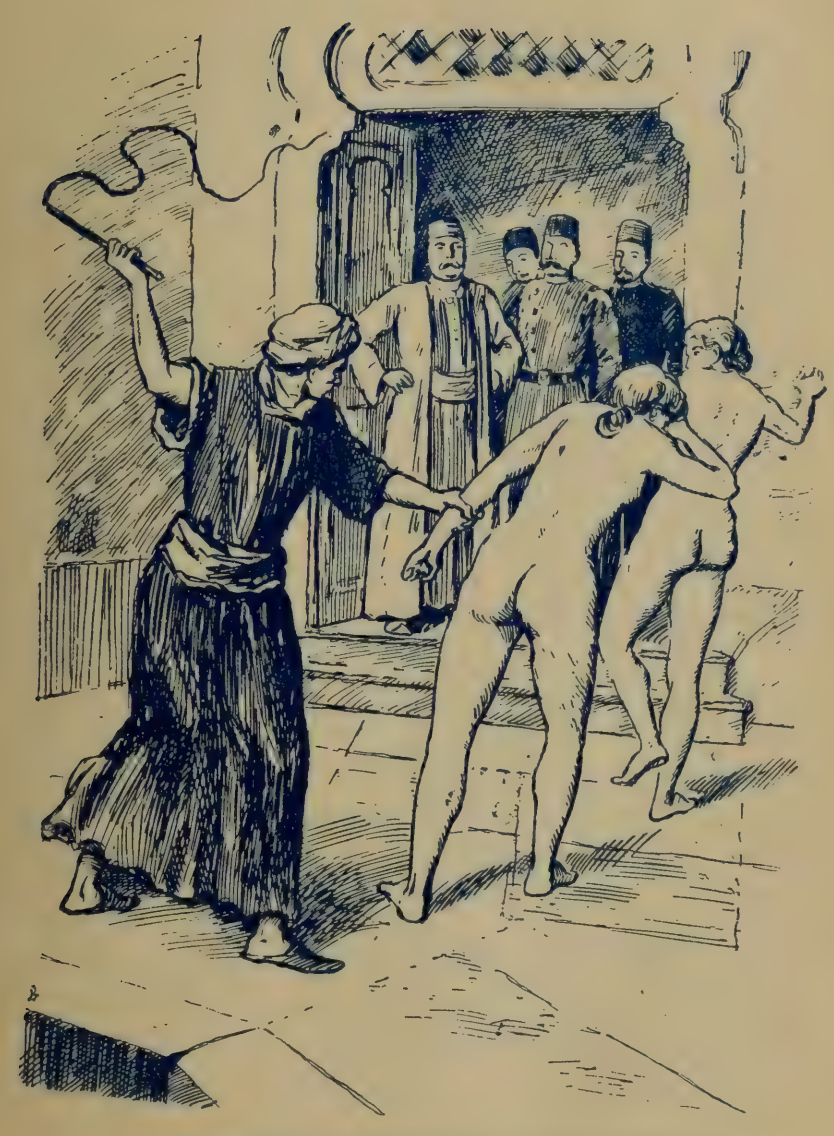
Son programme fut interrompu par un cri perçant. Une Arménienne venait de glisser sur le marbre mouillé, elle tombait et, en essayant de se retenir, déchirait le pagne d'une des surveillantes.

« Sotte bête! glapit la négresse irritée.

— Corrige-la tout de suite, » autorisa le maître amusé.

La surveillante ne se fit pas répéter l'ordre. Elle tenait à la main une sorte de cravache, et saisissant la coupable par le bras, elle se mit à fouetter la jeune femme à coups redoublés. La cravache sifflait et venait zébrer de longues rayures les reins et la croupe de l'Arménienne qui se débattait vainement.

« Assez, assez! criait la fustigée, je ne l'ai pas fait exprès.



« Elle se mit à fouetter la jeune femme
à coups redoublés ». p. 160

— Son postérieur s'apprécie mal, objecta Hassan.

— C'est facile à remédier, » répartit Hizzât, qui fit un signe à la négresse.

Immédiatement l'Arménienne était courbée en avant, enserrée par son bourreau femelle, présentant l'étalement de ses hanches et de sa croupe aux yeux des assistants.

« Donne-lui une bonne fessée, » commanda le trafiquant. »

La houssine siffla de plus belle, rebondissant sèchement sur le derrière de la femme, aussitôt traversé d'une longue rayure écarlate.

« Je ne le mérite pas, gémit la victime. C'est trop. »

La négresse frappait avec vigueur, faisant claquer la cravache sur la peau mouillée. Chaque coup laissait une empreinte enflammée dont la cuisson était attestée par les plaintes de la flagellée.

« C'est toujours agréable de voir taper sur une mécréante, remarqua Hassan; ces coquines crient chaque fois comme si on les écorchait vives.

— Elle peut gémir, dit sèchement Éniz. Avec

la sensibilité de la croupe féminine, le choc de la cravache doit être cruel. »

La négresse ployait la houssine sur les rotondités des fesses de la femme, lui arrachant un hurlement perçant.

« Très bien, s'écria Hassan. C'est encore la plus agréable musique. Heureusement que les Arméniennes ressentent convenablement les corrections, elles seraient insupportables autrement. »

Le Turc s'approcha de la femme fessée et s'amusa férocement à pincer de ses ongles pointus l'épiderme frémissant de la pauvre esclave. L'infortunée suppliait qu'on la délivrât, souffrant encore plus des torsions de l'homme que de la morsure de la houssine. Elle se débattait, lançant ses jambes en arrière ou serrant les cuisses pour se défendre contre les entreprises de son tourmenteur.

« Si Votre Excellence le souhaite, proposa obséquieusement Hizzât, il est facile de lui tenir les chevilles écartées avec un bâton placé entre ses jambes. La femme sera alors à votre pleine disposition.

— Non, répliqua l'Ottoman, elle est encore toute mouillée de son bain. Seulement, je te ferai remarquer que, pour de futures habitantes

des riches harems, l'éducation de tes servantes d'amour laisse singulièrement à désirer.

— Que Votre Excellence n'en croie rien, s'empressa de répondre le trafiquant de chair humaine. Cette Arménienne est à peine arrivée depuis quelques jours et n'a pas été encore soumise au dressage méthodique qui est la spécialité de ma maison.

— Tu m'amuses avec tes expressions commerciales, fit Mohzer-Bey. Explique-nous un peu en quoi consiste ton dressage. »

Les officiers se jetèrent sur un divan bas, pendant que le marchand d'esclaves restait respectueusement debout. Hassan donna un dernier coup d'œil à l'Arménienne enmenée brutalement par la négresse qui la gratifiait d'un nouveau coup de houssine.

« Certains clients, commença Hizzât, préfèrent acheter des vierges innocentes, pour les initier eux-mêmes à leurs goûts et caprices. C'est là l'exception, et on a bien raison, car les filles vraiment ignorantes sont fort rares. Il n'y a guère que des Européennes pour être capables de pareilles sottises.

— Alors tu ne vends que des épouses défraîchies? demanda Hassan.

— Nullement. J'ai là de nombreuses Arméniennes dont je puis certifier l'intégrité. Mais je sais répondre d'avance aux désirs de mes acheteurs en leur faisant comprendre le rôle qu'elles auront à remplir.

— Comment t'y prends-tu, par Allah ?

— Je possède des matrones expérimentées et je conserve à demeure des jeunes femmes habiles dans les secrets de la volupté. Leurs conseils, leurs enlacements, des nuits passées ensemble, ont bientôt éveillé la sensualité naturelle à la femme et c'est toute vibrante de passion et d'amour que je remets la vierge aux mains de son nouveau maître.

— Il me semble pourtant, déclara Éniz-Pacha, que la jeune fille pudique et chaste est préférable à une louve ardente qui se jette au plaisir.

— Voilà une idée qui vient d'Europe, dit Mohzer-Bey. Un vrai Turc achète de préférence une compagne savante.

— Le pacha a raison à un certain point de vue, ajouta Hassan, pour les chrétiennes en particulier. C'est alors pour un bon croyant un délicieux plaisir de prendre la fille par force.

— Votre Excellence parle comme le riche Mourad, reprit Hizzât. Toutes les Arméniennes

dont il peut s'emparer sont brutalement violées par lui ou ses serviteurs; de plus, comme je vous le disais, elles sont rudement châtiées en toute occasion.

— Et pour les esclaves qui ont perdu leur innocence? continua Mohzer.

— Ce sont celles-là qui ont besoin de recevoir une instruction complète. Je commence d'abord par leur faire donner des leçons par mes surveillantes, absolument comme pour les jeunes filles. Au bain, au massage, à chaque occasion favorable, les matrones leur enseignent patiemment le fruit de leur savoir.

— Une école d'amour, fit Éniz, amusé malgré ses inquiétudes.

— C'est ainsi que notre seigneur le vali a bien voulu qualifier ma modeste maison, répliqua le trafiquant. Il y a plus, toutefois, et, pour les clients qui veulent des servantes vraiment dignes de leur prix, le dressage est encore poussé plus loin que les simples causeries.

— La réalité alors? railla Hassan.

— Exactement, Excellence. Je nourris quelques vigoureux nègres du Soudan, mes étalons, comme je les appelle, et, avec eux, les femmes

apprennent toutes les vertus de leur sexe. Rien ne leur est étranger et elles peuvent ensuite faire goûter à leurs maîtres les délices mêmes du paradis.

— Tes élèves acceptent volontiers leurs professeurs ?

— Cela dépend. Les musulmanes ne demandent pas mieux le plus souvent, elles savent qu'elles augmentent leurs chances de devenir des favorites aimées et de dominer leurs rivales. Par contre, les chrétiennes stupides font cent grimaces.

— Tu ne t'en occupes plus, en ce cas?

— Au contraire. Ces femmes doivent supporter tout ce qu'un homme peut exiger d'un corps féminin. Leur résistance ne fait qu'exciter mes nègres et ils les traitent sans le moindre ménagement de leurs sottes pudeurs.

— En les corrigeant en sus, j'imagine? fit Hassan.

— Ah! Votre Excellence n'oublie pas ce détail, plaisanta Hizzât. Elle a deviné juste. Les récalcitrantes font de fréquents séjours à la chambre des punitions et leurs maris leur font comprendre les avantages de l'obéissance. Ils sont généralement si persuasifs qu'après

quelques séances, leurs épouses ne leur refusent plus rien.

— Oh! rien, j'en doute. Il est certaines choses qu'une chrétienne ne concédera jamais à un vrai croyant. Cela n'empêche pas d'ailleurs de se passer de son consentement, railla Hassan.

— Veuillez me croire, Excellence, confirma Hizzât, j'arrive à obtenir tout de mes esclaves, pourvu que j'aie le temps suffisant pour les bien assouplir. Les nègres sont d'excellents tortionnaires et, en particulier, ils savent donner le fouet aux femmes avec une science parfaite. Hier même, deux d'entre eux ont fouetté une jeune fille avec des courbaches pendant plus d'une heure. Le matin, ma pensionnaire acceptait tout plutôt que d'être de nouveau flagellée par eux.

— Je le comprends, par la barbe du Prophète! observa Mohzer. J'ai vu la courbache agir sur le dos d'un Égyptien, c'est un supplice des plus énergiques. Je n'aurais pas cru qu'une femme le supportât.

— Cela est très possible, répliqua le marchand d'esclaves. Les femmes ont, au contraire, une grande force de résistance et elles peuvent endurer les plus vives souffrances sans dom-

mages sérieux. J'ai fait mettre des Arméniennes à la torture pendant des semaines, elles ne s'en portaient pas plus mal ; avec des soins convenables, bien entendu. Ainsi encore, on peut fouetter les fesses d'une jeune fille indéfiniment, tant que la peau n'est pas blessée, elle a mal et c'est tout.

— Montre-nous la salle de punition, » proposa Hassan.

Le propriétaire guida ses hôtes vers une nouvelle portion du magasin d'esclaves. Ils arrivèrent devant un grand bâtiment, muni d'un plus grand nombre de fenêtres que n'en comporte d'ordinaire l'architecture ottomane. La porte était ouverte et des appels plaintifs, des voix de femmes à n'en pas douter, se faisaient entendre à intervalles rapprochés.

« Quelque chienne qu'on corrige, » fit Hassan avec satisfaction.

Les goûts barbares du Turc durent trouver satisfaction, car pas moins de six malheureuses Arméniennes subissaient des supplices divers infligés par les eunuques impassibles. Éniz pensa à la pauvre Blanche et à ses amies, exposées à de pareilles épreuves, mais il entra néanmoins avec ses compagnons.

« Aucune flagellation, remarqua Mohzer avec étonnement.

— Non, répondit Hizzât. Si vous aviez été plus habitués aux corrections féminines, vous auriez pu le connaître de l'extérieur. Une femme fouettée se plaint d'une façon caractéristique, un gémissement sourd coupé d'un cri aigu à chaque cinglée du fouet. Ces appels continus appartiennent à d'autres genres de punitions. »

Paul Liouville se rendait parfaitement compte de la vérité avancée par le trafiquant, il était facile de procurer la douleur la plus vive aux femmes esclaves sans détériorer leur chair. Deux de ces malheureuses étaient renversées en arrière, retenues au mur par une sangle à la ceinture et leurs cheveux dénoués supportaient un poids lourd. Les pauvres femmes souffraient atrocement, les muscles tiraillés, les reins dolents, la tête en feu, sans que leurs bourreaux fissent la moindre attention à leurs supplications.

Une jeune femme, complètement nue, était étendue sur une table et endurait une torture, anodine en apparence, mais dont l'efficacité était attestée par les plaintes de la victime. Un

eunuque lui appliquait, un peu partout sur le corps, un linge trempé dans de l'eau très chaude, presque bouillante. L'épiderme rougissait violemment, avec une sensation de brûlure cuisante, puis un second eunuque s'armait d'un gant de crin, à l'instar des meilleurs masseurs, et se mettait à frotter rapidement la partie rubéfiée, arrachant à l'infortunée des plaintes stridentes.

Une négresse soumettait une Arménienne à un supplice analogue. La femme était maintenue assise sur une sorte de chaise ouverte et au-dessous un réchaud était plein de charbons ardents. La croupe était écarlate, pleine d'élancements douloureux, tandis que le bourreau femelle veillait avec soin à ce que des ampoules ne se produisissent pas.

Enfin deux autres femmes étaient pendues par une jambe, la tête en bas, élevées et abaissées en saccades brusques par les tortionnaires. Elles hurlaient désespérément, avec des paroxysmes lorsque des matrones, à vraies figures de mégère, profitaient de leur situation lamentable pour tordre leurs chairs sensibles avec de petites pinces effroyablement cruelles. Des convulsions secouaient le corps des torturées et

leurs visages se révulsaient sous l'intensité du tourment.

« Envoie-moi l'Européenne et prépare de bonnes lanières, » commanda Hassan, dont les passions étaient surexcitées par la vue des chrétiennes suppliciées.

Il disparut dans une pièce voisine, suivi de deux négresses, toutes joyeuses de voir une jeune fille blanche fouettée et violée sans merci.





CHAPITRE VI

Terre de désolation.

Dès le lendemain de sa visite à l'établissement d'Hizzât-Bey, Paul Liouville s'était rendu au faubourg Bab-Nérab essayer de voir Blanche Gérard, ou tout au moins d'entrer en pourparlers avec le vieux Muchir-Zekki. Depuis son arrivée à Erzeroum, il n'avait pas pénétré dans ce quartier purement musulman. Aussi fut-il frappé de l'air de joyeuse activité qui y régnait et qui contrastait singulièrement avec la morne dévastation des rues habitées par les Arméniens. Des groupes circulent, s'entassent dans les cafés étroits et sordides, causant avec de grandes vociférations ou baissant la voix pour se montrer mystérieusement des objets pillés ou

volés. Il était évident que la populace méditait de nouveau une attaque des chrétiens, et le faux pacha se trouva plus heureux que jamais de son hardi stratagème, car, sans l'uniforme qu'il portait, il aurait couru les plus grands dangers à parcourir ces ruelles étroites, grouillantes d'une population fanatisée.

A l'extrémité du faubourg s'élevaient quelques maisons moins malpropres que les autres et qui servaient de demeures à des Ottomans sensiblement plus fortunés que leurs concitoyens. C'était de ce côté qu'habitait Muchir-Zekki. mais comme toutes ces maisons aux murs blancs sans fenêtres se ressemblaient absolument, Liouville se trouva quelque peu hésitant pour trouver le domicile cherché. Devant lui une porte était ouverte. Du moment qu'en Orient le maître du logis laisse l'huis entrebâillé, chacun peut pénétrer librement. Il entra donc, mais à peine dans le corridor obscur, il entendit des cris assourdissants, une voix d'enfant aiguë et déchirante, appelant à l'aide d'une façon lamentable.

« Encore quelque infamie de ces brigands, » murmura-t-il.

Il avança rapidement, familier avec la distri-

bution usuelle des intérieurs turcs et déboucha bientôt dans la cour intérieure d'où partaient les cris, de plus en plus perçants.

Deux grosses femmes, des servantes évidemment, s'occupaient activement de fouetter une petite fille étendue devant elles sur un banc.

L'enfant pouvait avoir une douzaine d'années, la taille déjà fine, la croupe bien formée ; le visage allongé et délicat révélait son origine arménienne. Elle se tordait en hurlant sous les coups des bourreaux femelles, frappée avec des martinets aux lanières multiples et renforcées de nœuds, le corps tout rayé et meurtri, sans que le supplice se ralentît un moment.

Eniz-Pacha allait se retirer, écœuré du martyre de cette innocente victime, lorsque le maître de la maison se précipita vers lui, surgissant d'un angle obscur d'où il surveillait le châtiment infligé sur ses ordres.

« Une petite vipère d'infidèle que je fais punir, expliqua-t-il avec un large sourire. Je l'ai achetée à un soldat, bien payée, et elle ne veut pas obéir. Cela lui passera. »

Comme pour répondre à l'affirmation, les mégères se mirent à donner le fouet à la fillette encore plus fort. Les lanières tracèrent des

sillons livides, avec des marbrures rouges, avant-coureurs du sang prochain. La flagellée criait misérablement.

« Si mon voisin l'entend, reprit le Turc, cela lui fera plaisir. Il est justement trop malade pour faire fustiger ses esclaves pour le moment, ce bon Muchir-Zekki.

— Muchir-Zekki habite à côté ? interrogea Éniz-Pacha.

— La plus proche maison à l'orient, expliqua son interlocuteur. Allah lui a envoyé de pénibles épreuves. Depuis un mois, il étouffe jour et nuit et il ne peut pas profiter de sa nouvelle servante.

— Une chrétienne ? » demanda Éniz avec une feinte indifférence.

La réponse du Turc fut couverte par un redoublement des supplications de l'Arménienne. Les deux femmes s'acharnaient à fouetter le derrière de la petite fille de toute la force de leurs gros bras.

Les martinets labouraient la chair juvénile, faisant sourdre des gouttelettes écarlates à chaque cinglée et provoquant des souffrances terribles. Les flagellantes continuaient leur besogne barbare, désireuses de montrer leurs talents à l'étranger.

« J'ai justement affaire chez votre voisin, déclara Éniz.

— Vous ne le verrez pas, fit le maître du logis, il ne reçoit personne. Restez plutôt ici, mes servantes nous amuseront.

— Non, affirma le pacha, je dois parler à Muchir. »

Liouville sortit de la maison, poursuivi par les cris désespérés de la fille fouettée que les martinets enlaçaient de plus belle. Un instant après, il frappait délibérément à la porte massive derrière laquelle devait sûrement pleurer et se lamenter l'imprudente sourde à ses conseils affectueux.

« Pauvre Blanche! murmura-t-il, que peut-elle faire maintenant ? Lui a-t-on épargné les hontes irréparables ? »

Ses réflexions furent arrêtées par l'arrivée d'un eunuque nègre, luisant et bouffi, dont l'air hargneux s'atténua aussitôt à la vue des broderies dorées de l'uniforme ottoman. Mais la demande d'audience se heurta à une consigne absolue.

« Le maître ne peut recevoir personne, expliquait l'eunuque, il souffre trop et la moindre conversation le met à la mort.

— Dis-lui que j'ai un message urgent pour lui, répliqua Éniz. Au surplus, peut-être pourrai-je le guérir. »

L'eunuque secoua la tête.

« Mon maître a déjà été visité des plus célèbres médecins, fit-il, mais leur science ne fait qu'accroître ses maux. Il veut être seul, le Prophète le soulagera, si cela est écrit. »

Éniz insista, et sachant la puissance de la corruption sur la domesticité ottomane, il fit briller une ou deux livres turques. L'eunuque manifesta la plus vive contrariété, affirmant ne pas oser faire pénétrer le visiteur, malgré la cupidité qui lui faisait regarder les pièces avec des yeux avides.

« J'essaierai, promit toutefois l'eunuque, et si je parviens à convaincre mon maître, le généreux seigneur sera immédiatement averti.

— Bien, fit Éniz. Comment va l'esclave blanche ? »

Il avait lancé la question sans préparation, pour essayer de prendre son interlocuteur par la surprise. Le stratagème réussit pleinement.

« Je vois que Son Excellence s'intéresse à la maison de mon maître, répliqua l'homme obsé-

quieusement. L'Européenne est en bonne santé, mais elle ne cesse de pleurer jour et nuit.

— Elle ne dit rien? interrogea le pacha.

— Elle parle une langue que je ne connais pas, fit l'eunuque et elle appelle souvent quelqu'un. Quand le maître sera guéri, il lui changera le cours des idées; il m'a dit hier soir qu'il commencerait par faire donner une bonne fessée à la jeune fille.

— Qu'il s'en garde bien, dit vivement Éniz, l'excitation pourrait le tuer sur place. »

Le noir eut un geste d'assentiment, puis, empochant la pièce à lui remise, il assura le pacha de tous ses efforts pour lui ménager l'entrevue demandée.

Paul Liouville revint au konak du vali, agité de sentiments divers. D'une part, il avait la quasi-certitude que Blanche avait été préservée jusqu'ici de toute souillure. Le marchand l'avait vendue comme vierge et son maître n'avait pu jusqu'ici s'offrir sa chair juvénile. Mais que le vieil Ottoman revînt à la santé, il ne manquerait pas de faire subir à son esclave ses plus répugnants caprices, en y joignant l'angoisse de la flagellation par surcroît. Il fal-

lait donc agir, et au plus vite, encore que le Français n'entrevît aucun moyen pratique de délivrer la jeune fille.

« Jamais je ne tolérerai qu'elle soit violée par un de ces odieux bandits, se disait-il à lui-même. Je tuerai sans remords le premier qui attentera à son innocence. Ah! si nous étions dans un port, avec un solide bateau à portée, j'irais trouver le consul, et le vieux Muchir serait bien obligé de lâcher sa proie. »

Par une coïncidence étrange, en arrivant au konak, le jeune homme trouva justement l'agent consulaire de France en conférence avec le vali. Le fonctionnaire paraissait très ennuyé et répondait à peine aux observations pressantes de son visiteur, mais sa figure s'éclaira en voyant entrer le faux pacha.

« Voici précisément un officier de Sa Hautesse (que Dieu garde), fit-il en présentant le faux pacha. Votre Excellence voudra bien lui répéter ce qu'elle vient d'avoir la bonté de me faire connaître. Notre gracieux sultan pourra ainsi en être directement informé. »

S'étant ainsi déchargé d'une responsabilité dangereuse, le digne vali reprit le narghilé abandonné un instant, et, s'accotant confortablement

dans un divan, il parut se désintéresser de la marche des événements.

Liouville était singulièrement gêné. Sa première impulsion était de dévoiler sa véritable qualité au consul de sa patrie et de réclamer aide et protection. Mais cette dernière serait-elle suffisante, sinon pour sa sauvegarde personnelle, du moins pour le salut de la jeune fille ? C'était fort problématique. A agir ainsi, Muchir-Zekki pouvait être averti immédiatement par un émissaire du vali, faire disparaître la Française et défier toute recherche. Mieux valait, à tout prendre, continuer à jouer le rôle ingrat de délégué du Sultan.

Sans pouvoir soupçonner qu'il avait en face de lui un compatriote, le consul de France se rendit immédiatement compte qu'Éniz n'appartenait pas au commun des officiers ottomans et qu'il avait, à tout le moins, une forte culture occidentale. Aussi, fut-ce d'un ton radouci que le consul continua la conversation.

» La situation est intolérable, expliqua l'agent français, et je tiens à dire ici que nous ne pouvons pas la supporter plus longtemps. Je reçois de tous côtés des nouvelles terrifiantes et mon consulat est plein de réfugiés. Des femmes et

des enfants meurent de faim sous mon toit, c'est épouvantable.

— J'ose affirmer à Votre Excellence que je lui ferai porter des vivres aujourd'hui même, affirma le vali conciliant. Seulement, veuillez dire que ce sont des cadeaux destinés à vous-même personnellement.

— Mais vous n'avez donc plus aucune autorité? s'écria le consul, vous dissimulez une chose dont vous devriez vous glorifier. Dois-je en conclure, avec certains, que vous êtes d'accord avec les émeutiers? »

Le fonctionnaire prudent garda le silence, fumant avec une impassibilité toute orientale.

« Admettons que vous n'osiez pas vous servir de votre pouvoir, reprit impatiemment le consul en se retournant vers Éniz. Est-ce que Sa Majesté impériale autorise également les atrocités qui se commettent en son nom?

— J'ai déjà avisé le Palais des événements actuels et j'espère qu'il saura prendre toute mesure utile, » répliqua le faux pacha.

Liouville disait vrai, ayant écrit secrètement à Stamboul à son protecteur Réouf pour lui signaler l'explosion de barbarie qui ensanglan-

tait l'Asie-Mineure, mais il n'escomptait guère une réponse favorable.

« Eh bien! voici de nouveaux documents, continua le consul, je ne parle pas des massacres qui ont eu lieu dans la ville même et dont nous avons été témoins. Laissez-moi pourtant ajouter qu'un de mes *cawass* a vu les pompiers municipaux arroser eux-mêmes de pétrole les murs des maisons arméniennes avant que les assassins n'y mettent le feu.

— Peut-être s'est-on trompé, observa flegmatiquement le vali, l'eau et le pétrole sont tous deux sans couleur.

— Cela ne peut pas se dire du sang, repartit sèchement l'agent français. Chaque jour, l'Asie Mineure en est davantage inondée et bientôt les villes de l'Arménie ne seront plus que des foyers rouges d'incendie ou de monceaux de cendres fumantes.

— Y a-t-il une Arménie ? fit encore le vali.

— Il y a des Arméniens, à tout le moins, et les brigands kurdes savent les distinguer avec une précision parfaite. C'est là contre quoi je m'indigne, en mon nom et en celui de mon gouvernement; les massacres sont préparés avec une méthode, une discipline,

j'ose dire, qui fait honneur aux instigateurs. »

Le consul regarda fixement Éniz-Pacha, comme pour attendre de lui une dénégation officielle. Le jeune homme garda le silence et son interlocuteur reprit ses protestations.

« J'ai là les documents les plus authentiques, déclara-t-il en produisant un paquet de lettres. A Trébizonde, mon collègue m'écrit que l'émeute a commencé au signal donné par un coup de trompette et a cessé de même, des soldats aidaient les égorgeurs et leurs officiers faisaient transporter chez eux des objets enlevés des boutiques arméniennes.

— C'était pour éviter le pillage, observa le vali toujours placide.

— De même, à Bitlis, continua le Français sans entendre la remarque ironique, c'est encore le clairon militaire qui a lancé les musulmans sur les chrétiens, sans la moindre provocation de la part de ces derniers. A Diarkebir, c'est plus précis encore, on a envoyé un télégramme au Sultan protestant contre les réformes et annonçant l'attaque des chrétiens pour le 1er novembre. Au jour dit, l'émeute éclate et l'on voit les soldats, les *zaptiès* et les Kurdes s'unir pour égorger des centaines d'Arméniens.

Le consulat de France a été menacé cinq fois, sans que les autorités consentent à envoyer une garde suffisante.

— Je pense que jamais les édifices consulaires ne courront un danger sérieux, » dit Éniz.

Son affirmation était sincère, car il pensait que le consulat serait peut-être l'unique asile où Blanche Gérard pourrait trouver quelque sûreté.

« Qu'on ose toucher au drapeau de la France, s'écria l'agent, et le Sultan verra si mon gouvernement tolère pareille insulte.

— Je le sais, affirma tranquillement le vali, j'ai été averti par la Sublime Porte que ma tête répond de celle de Votre Excellence. Mais nous n'avons rien à craindre, ni l'un ni l'autre, ajouta-t-il avec un léger sourire.

— Peu importe, reprit le consul. Je ne parle pas de ma propre sûreté, mais je suis venu ici réclamer protection pour les malheureux chrétiens qui implorent l'appui de mon pays. Les autorités n'auraient qu'un signe à faire et les brigands sanguinaires rentreraient vite dans l'ordre. Au lieu de cela, tous font profession d'ignorance et n'agissent que lorsque les Arméniens ne sont plus que des cadavres. »

Le vali allait renouveler ses protestations officielles et peu sincères, lorsque Hassan et Mohzer entrèrent, non sans réprimer un mouvement de surprise à la vue du représentant de la France.

« Deux nouveaux officiers de Sa Hautesse, présenta rapidement le fonctionnaire, envoyés précisément pour apprécier impartialement l'état de choses actuel.

— Et où les Musulmans n'ont pas tous les torts, déclara Hassan.

— Comment, riposta le consul, osez-vous dire que les atrocités commises sont l'œuvre des Arméniens? Regardez les morts eux-mêmes, vous ne trouverez parmi eux que des chrétiens.

— Parce que les vrais croyants les ont châtiés, fit audacieusement le Turc, mais des témoignages nombreux indiquent que des Arméniens ont souvent souffleté des Ottomans et profané des mosquées. D'ailleurs, plusieurs notables chrétiens ont signé l'aveu qu'ils cherchaient à fomenter des troubles, et ils ont reconnu la parfaite correction des autorités de Sa Majesté impériale.

— Je sais comment pareils aveux ont été extorqués par la violence et la torture. Ici même,

on a enfermé de dignes commerçants dans ces réduits infects qui servent de prisons ; le jour ils accomplissent des corvées dégradantes sous le bâton des argousins ; la nuit, ces malheureux sont martyrisés avec une cruauté sans nom, battus jusqu'au sang, transpercés de couteaux, empalés sur des pieux émoussés, traînés sur des épines et des cailloux pointus. Ce sont des héros, dis-je, et qui peut blâmer ceux qui, à bout de forces, signent d'hypocrites et mensongères formules ?

— Fort bien, dit Mohzer-Bey en prenant la parole à son tour, mais j'ai recueilli de nombreux témoignages contre les Arméniens. Des bestiaux ont été volés, les propriétaires attaqués et égorgés, des femmes kurdes outragées et violentées par vos protégés. Je soupçonne même que nombre d'actes que vous nous reprochez ont été commis par des pillards, bons chrétiens, mais désireux de se décharger de toute responsabilité.

— Oui, appuya son collègue Hassan, à plusieurs reprises, nous avons trouvé des armes et des munitions de guerre dans les fermes arméniennes, malgré les défenses des valis de conserver ces armes.

— Alors que tous les Musulmans achètent ouvertement des fusils et des revolvers, répondit le consul, assez étonné des observations des deux officiers. Admettons même que des individualités arméniennes aient quelques torts, les massacres ne sont pas une forme légale de répression, surtout accompagnés des horreurs dont il me reste à vous narrer des exemples.

— Les Levantins ont l'imagination féconde, remarqua Mohzer.

— Est-ce de l'imagination, ces outrages systématiques à la religion chrétienne, ou ces attentats commis sur des femmes et des enfants? Parlons d'abord des premiers. J'ai reçu de toutes parts des lettres indignées, dénonçant des excès fanatiques, et qui m'ont d'autant plus peiné que j'avais confiance dans l'esprit de tolérance des Ottomans.

— Les chrétiens sont aussi fanatiques que nous, objecta Hassan. Même quand nos armées sont victorieuses, ils nous empêchent de profiter de nos succès, sous le prétexte étrange que le Croissant ne peut revenir là où la Croix a été érigée.

— Nous respectons à tout le moins vos mosquées et vos rites, répondit le consul. Écoutez

au contraire ce qu'ont fait vos compatriotes : Dans le district même d'Erzeroum, à Baybourd, les quatre églises ont été saccagées et profanées, et les Évangiles jetés dans la rue et déchirés en morceaux. Au village de Kranta, l'église a été convertie en mosquée, et on a forcé les habitants à piétiner les croix. A Erzindjan, huit monastères sont pillés, les édifices religieux sont envahis, incendiés et plus de trente personnes , des femmes ou des enfants pour la plupart, sont brûlés vifs.

— Cela leur comptera sur leur temps d'enfer, ricana Hassan.

— Dans le vilayet de Sivas, continua le consul qui n'avait pas entendu, les autels de plusieurs villages ont été souillés d'immondices, les huiles consacrées ont servi à d'odieux usages, le Saint-Sacrement profané avec une rage impie, et les vases religieux brisés avec une fureur d'iconoclastes. N'est-il pas stupide de s'attaquer à des objets inanimés ?

— Sa Majesté le Sultan est le Commandeur des Croyants, fit Mohzer avec hauteur, ce n'est que par pure faveur qu'il a toléré jusqu'ici des cultes infidèles.

— Comment! s'écria avec indignation le re-

présentant de la France, est-ce la pensée de Stamboul que vous exprimez ici ? Faudra-t-il voir revenir l'époque des Croisades, les puissances liguées pour défendre leur foi contre les sectateurs de Mahomet !

— Que Votre Excellence se calme, supplia le vali inquiet, ces officiers ne manqueront pas de se faire l'écho de ses réclamations.

— Ils pourront ajouter des actes encore plus inexcusables, continua l'agent français. Les prêtres arméniens ont été soumis à de véritables persécutions. Heureux ceux qu'on s'est contenté de bâtonner et qu'on a couverts de crachats! D'autres ont été décapités à coups de hache. A Diarkebir, les desservants, surpris à l'autel, ont été écorchés vivants, et leur peau suspendue à la porte de l'église. Au couvent de Tadem, c'est une scène digne des martyrs antiques. L'archimandrite est dépecé vif par des bouchers habiles, ses membres sont amputés les uns après les autres, et comme il s'obstine à ne pas abjurer, on lui coupe la tête et on flagelle son cadavre. J'ai là des exemples de semblables barbaries, commises un peu partout. Jamais l'Europe ne pardonnera ces excès quand elle les connaîtra. »

La menace ne parut pas faire grande impression sur les Turcs, habitués à voir, en ces affaires d'Arménie, les puissances se borner à des réclamations platoniques ou à des demandes d'enquêtes, toujours déjouées par les lenteurs calculées de la Porte. Les deux officiers continuaient d'affecter une attitude indifférente, tandis que Éniz-Pacha était sorti sans bruit, peu désireux d'être appelé à approuver des mesures qui lui étaient aussi odieuses qu'au consul. Ce dernier, de plus en plus acerbe, reprit la parole.

« J'aborde maintenant, fit-il, une nouvelle série de plaintes que l'exaltation religieuse peut expliquer, mais non excuser, car il n'est aucune religion qui tolère les abominations commises sur des femmes et des enfants. Or il semble que vos coreligionnaires recherchent surtout l'outrage le plus horrible qu'ils puissent infliger aux chrétiennes. Ce ne sont que récits d'Arméniennes épousées de force par des Musulmans, de jeunes filles jetées en pâture aux aghas et aux meneurs.

— Pardon, interrompit Mohzer, nous avons donné des filles musulmanes aux chrétiens. C'est pour mieux unir les deux races.

— Vous voulez dire pour obliger les Arméniens à apostasier leurs croyances, car vous les déclarez convertis à l'Islam par le seul fait qu'ils ont une compagne de cette religion. Allons plus loin. En nombre de villages, les femmes ont été dépouillées de tout vêtement, promenées nues dans les rues, offertes à la lubricité de la populace. Je précise : Près de Sivas, à Tamzara, tous les hommes ont été massacrées, mais on garde en prison des centaines de femmes et de jeunes filles que l'on livre systématiquement aux désirs de tous les Musulmans de la région. A Mezéré, au siège même du gouvernement de Kharpout, la situation est la même, les veuves et les orphelines sont contraintes de participer à de véritables orgies, et de subir passivement les fantaisies les plus horribles des massacreurs de leurs époux et de leurs pères.

— Elles aiment encore mieux cela, dit Hassan, toujours sardonique.

— N'insultez pas ces malheureuses, répliqua sèchement le consul. Nombre d'Arméniennes se sont donné la mort pour échapper aux outrages. L'Euphrate roule leurs cadavres, et les puits de la région sont souillés de leurs corps. Ailleurs, les mères ont eu le triste courage d'étouffer

leurs enfants de leurs propres mains, car je dois vous déclarer que vous n'hésitez pas à assouvir vos passions abominables même sur de jeunes garçons.

— Certains Européens ne sont pas exempts de ce vice, déclara froidement Mohzer-Bey.

— Je le concède, admit le consul, mais puisque nous parlons de ces choses honteuses, mes rapports me signalent qu'en maints endroits, les femmes ont subi des attentats de l'ordre bestial, indescriptible. A Orfa, dans le vilayet d'Alep, on m'écrit que les jeunes filles ont été outragées une première fois, puis, suivant l'expression même de mon correspondant, elles ont été hyperviolées.

— Le Coran dit : « Les femmes sont votre champ, usez-en comme il vous plaira, » cita Hassan.

— Agissez à votre gré avec vos esclaves et dans l'ombre de vos harems, s'écria le Français, mais cessez ces infamies. Et je ne parle pas des mères éventrées, des enfants arrachés de leurs entrailles et jetés aux chiens ou foulés aux pieds. Il faut que cela cesse, entendez-vous, nous sommes saturés d'horreurs ! »

Malgré les efforts obséquieux du vali pour le

retenir, l'agent consulaire sortit bruyamment, se sentant incapable de se maîtriser plus longtemps et ne voulant pas donner le spectacle de sa colère aux Ottomans, dont il voyait l'hostilité ouverte à son égard.

« Que le glaive d'Osman nous débarrasse des *raias*, déclara Hassan dès que le Français eut disparu. Sans ces roumis encombrants, nous aurions déjà fait bonne justice des maudits Arméniens.

— Nous en aurons tout de même diminué le nombre, expliqua le vali rasséréné. Les fidèles croyants auront bien dépêché quelques milliers de ces mécréant s.

— Cela ne suffit pas, s'écria le Turc, tous ces chiens devraient être mis à mort s'ils ne se convertissent pas à la vraie foi. Tout ce que je concède, c'est un sursis aux femmes tant qu'elles peuvent nous procurer quelque agrément.

— Par la barbe du Prophète, fit Mohzer, tu ne nous as pas dit le résultat de ton entrevue avec l'Américaine dans l'établissement d'Hizzât-Bey. L'as-tu convertie ? »

Les trois Ottomans se mirent à rire bruyamment; le vali insista pour connaître au plus vite le récit de l'aventure.

« Le Coran est vraiment inspiré par Allah, commença Hassan, lorsqu'il déclare que les délices célestes se trouvent à l'ombre des épées, sur la selle des chevaux ou dans les bras des femmes. J'ai goûté des joies véritablement divines avec cette chrétienne.

— Elle ne devait cependant pas être bien savante, objecta le vali.

— J'ai éprouvé avec elle toutes les voluptés, répliqua l'Ottoman ; d'abord ses émois de vierge apeurée et subjuguée par l'homme, puis les grâces de la femme, qui sait d'instinct les artifices secrets propres à séduire le maître.

— Tu exagères, fit Mohzer, la leçon était trop courte.

— Non, répondit Hassan, je n'étais pas seul avec elle. J'avais avec moi deux négresses, qui excellent, en vérité, dans l'art de fouetter les filles, et ce sont leurs cuisants enseignements qui ont donné tant d'habileté à l'esclave effrayée.

— Alors, la chrétienne a été pleinement convaincue que nous savons nous faire obéir ?

— J'avais d'abord songé à me faire assister du tortionnaire proposé par Hizzât, mais j'ai bientôt reconnu que les talents de mes négresses étaient pleinement suffisants. J'ai exigé

de l'Américaine tout ce qu'une femme peut donner à l'homme, et chaque fois mes ordres ont été sanctionnés d'une manière irrésistible. Je l'avoue ici : jamais je n'ai vu si complètement donner le fouet à une jeune fille, et jamais non plus je n'ai eu de compagne plus agréable.

— Tu as dû te jeter sur la pauvre colombe comme l'aigle sur le passereau. Elle n'a pas même dû se rendre un compte exact de ce qui lui arrivait.

— Rien de plus faux, je sais conserver avec les femmes des manières fort calmes. Plus même, ce n'est qu'après une longue attente que j'ai, à proprement parler, conquis mon épouse virginale.

— Tu es resté à l'admirer, comme une statue ? Je n'en crois rien.

— Ici, tu as raison, frère. Car si je n'ai exercé les droits usuels du mari ou du maître qu'après m'être senti presque épuisé de plaisir, j'avais auparavant démontré à l'esclave combien l'homme peut se passer du consentement de sa compagne.

— Tu parles par énigmes.

— En termes plus clairs, mes premiers témoignages d'admiration pour la beauté de la

chrétienne, ont été de l'ordre dont s'indignait tout à l'heure le digne consul. Pour emprunter à la langue grecque l'expression dont il s'est servi, j'ai commencé par hypervioler la jeune fille. Je ne crois pas que beaucoup de vierges aient ainsi débuté dans leur existence d'amante.

— Elle a dû crier, la belle éplorée, plaisanta le vali amusé.

— Pire que lorsqu'elle est devenue réellement femme, répliqua Hassan. Les négresses la tenaient en riant à s'étouffer, pendant que la jeune fille les suppliait de la protéger dans les termes les plus pathétiques. Elle allait jusqu'à promettre les plus passionnés baisers si je lui épargnais ce qu'elle appelait une horreur pire que la mort immédiate.

— Tu ne l'as pas écoutée, par la barbe du Prophète ?

— Au contraire, je lui ai immédiatement obéi.

— Il n'est pas possible, ami Hassan, c'est une indication d'Allah, de pouvoir briser sans rémission l'orgueil d'une infidèle.

— Et c'est encore faire acte de meilleur musulman que de punir une chienne révoltée. J'attendais d'ailleurs ses protestations et j'en ai

profité pour lui faire apprécier la toute-puissance de la flagellation.

— J'avais pensé que tu en avais usé dès le début de l'entrevue.

— Oh! j'avais déjà allongé quelques coups de fouet à la fille, mais sans importance. Les négresses avaient mis l'Américaine nue, et, comme elle courait autour de la chambre en cherchant à se sauver, je m'amusais à lui appliquer quelques petites cinglées au passage, mais en lui faisant plus de peur que de mal. Quand elle a commencé à faire la méchante, je lui ai déclaré qu'elle allait être fustigée sérieusement, elle ne m'a même pas écouté, se contenta de se débattre comme une ânesse sauvage chaque fois que je m'approchais d'elle.

— Comment as-tu fait pour calmer la coquine?

— L'ami Hizzât avait tout préparé. Au milieu de la chambre, il y a un banc élevé et aux montants robustes; nous avons placé la larmoyante beauté, bien attachée, de façon à lui paralyser toute résistance. Une sangle autour des reins, les jambes largement écartées et fixées immuablement, la jeune fille avait la croupe étalée, prête à recevoir le fouet sur ses fesses autant

qu'il me plairait, et incapable ensuite d'arrêter l'exercice des prérogatives du maître.

— C'était sa première correction, nous disait le trafiquant.

— Cela était facile à voir. Elle aurait été plus docile si elle avait déjà ressenti les bons effets du châtiment. Au lieu de cela, comme je lui caressais les épaules en lui demandant fort aimablement si elle voulait reprendre la petite cérémonie précédente, l'Américaine s'est mise à m'insulter, cambrant les reins comme pour échapper d'avance au sort redouté.

— Tu as laissé cette infidèle injurier notre sainte religion, Hassan ?

— Tu veux plaisanter, je présume, frère ? J'ai fait un signe aux négresses : « Le fouet à la fille, leur dis-je, et qu'elle soit rapidement domptée. » J'aurais voulu que vous pussiez voir la joie des servantes, elles montraient leurs dents blanches en roulant des yeux : « Maître, ça va être bon, nous, fouetter une jeune fille blanche, nous, lui faire sentir les lanières, » ne cessaient-elles de dire en se précipitant pour prendre les instruments de correction.

— Et la demoiselle ? Elle devait gémir encore plus fort.

— Non, elle ne s'apercevait pas des préparatifs, trop occupée à se lamenter sur ses malheurs et à protester d'avance contre mes hommages. Pendant qu'elle se désolait, une des négresses s'est approchée, avec un outil de flagellation en solide corde tressée, et, sans rien dire, elle a allongé une maîtresse cinglée si bien dirigée que la lanière a disparu droit entre les fesses de la jeune fille.

— Ha, ha! ricana le vali, cela lui a changé l'air de sa chanson.

— L'Américaine est restée muette un instant sous l'aiguillon de la douleur, répondit Hassan, puis elle s'est mise à crier d'une façon assourdissante. Pas longtemps d'ailleurs, car le second fouet s'est abattu sur elle, cette fois en travers de sa croupe virginale, lui arrachant de nouveau une plainte étranglée.

— Elle devait aussi sauter dans ses liens, observa le vali joyeusement.

— J'allais me jeter sur elle, par Allah! mais les négresses m'ont supplié de prendre patience. « La fille a besoin d'être fouettée, me disaient-elles, bien fouettée, laisse-nous la corriger, maître. » Elles avaient l'air si contentes de flageller la chrétienne que je me suis con-



« Tu vois belle capricieuse ». p. 202

tenu. Et ces femmes se sont mises à faire tourbillonner les cordes souples, enlaçant le derrièrre de la jeune fille sous leurs lanières dans tous les sens, avec des diversions sur ses épaules ou ses jambes. Jamais je n'ai vu punition si bien administrée.

— J'aurais aimé être là, déclara Mohzer.

— Quand l'Américaine a eu la croupe bien rayée et rougie par les fouets, avec de larges zébrures qui cerclaient ses cuisses, j'ai fait cesser les correctrices et j'ai annoncé à la belle enfant qu'elle allait cesser d'être une esclave pour devenir mon épouse : « J'espère, ma charmante houri, lui ai-je dit, que tu vas être une amante exquise. N'oublie pas non plus qu'une femme doit toujours être fière des attentions dont on l'honore, même si celles-ci la surprennent au premier abord. »

— Tu étais fort poli, Hassan. Tu as dû être écouté et obéi.

— Par la barbe de Mahomet, s'écria le Turc, autant aurait valu s'adresser à une chèvre des montagnes ! Cette maudite chrétienne s'est mise à crier plus que jamais, se tordant autant que le lui permettaient ses entraves, clamant des sornettes ; qu'elle souffrait trop, qu'il était dé-

fendu de traiter ainsi une femme. Que sais-je?

— Ces blanches sont d'audacieuses insolentes.

— Elle y a gagné que je ne l'ai pas ménagée, et je crois bien que j'ai quelque peu meurtri sa croupe encore vibrante de la fustigation : « Tu vois, belle capricieuse, lui ai-je dit, que les jeunes filles sont à l'entière disposition de leur maître. Je ne veux pas d'ailleurs offenser tes susceptibilités légitimes, et, dans un moment, je te débarrasserai du fardeau de ta virginité. »

— Elle t'a remercié, je l'espère?

— En me crachant au visage comme une chatte enragée. Je ne me suis pas fâché, sa colère impuissante m'amusait et me fournissait le prétexte désiré. « Fort bien, ai-je annoncé, tu désires que ces bonnes négresses continuent de te fouailler un peu. Tu vas être satisfaite. » Comme cette fois elle connaissait l'effet des cinglées, l'Américaine s'est mise à supplier et à geindre de la manière la plus réjouissante du monde, pleurnichant comme une gamine. Nos femmes ont plus de courage quand elles ont mérité un châtiment.

— Il ne fallait pas la ménager, observa le vali.

— N'en soyez pas inquiet, les négresses ont fouetté la jeune fille avec une intelligence merveilleuse. Hizzât peut être fier de ses servantes, et je ne me souviens pas d'avoir vu une femme si bien flagellée. Au lieu des coups précipités qui auraient blessé la peau, les négresses lançaient leurs lanières avec une lenteur calculée, atteignant l'endroit précis qu'elles désiraient cingler, et amenant chaque fois des explosions de souffrances vigoureuses. Je m'étais assis commodément et je savourais en paix les gémissements de la chrétienne. Je crois que si je l'avais voulu, elle aurait renié sa religion.

— Lui as-tu fait embrasser la vraie foi ?

— Je n'étais pas là pour m'occuper de ces choses. Mais, en un sens, l'Américaine est devenue musulmane, car j'ai pleinement exercé mes droits d'époux. Elle ne pouvait plus se plaindre que j'attentais à sa dignité, mais elle a cru néanmoins devoir à son titre de vierge de se livrer aux protestations les plus larmoyantes. Je ne sais vraiment pourquoi les femmes croient devoir tant résister contre ce qui est leur destinée naturelle. »

Sur cette réflexion, le silence se fit.





CHAPITRE VII

Un enfer féminin.

Une grimace de satisfaction arrondissait le visage déjà bouffi de l'eunuque noir en palpant les deux ou trois pièces d'or que venait de lui remettre Éniz-Pacha.

« Le généreux seigneur, annonça-t-il, pourra bientôt avoir accès auprès de mon maître. Les remèdes qu'il a donnés ont produit un soulagement marqué, mais momentané seulement. Les puissances du mal sont les plus fortes malgré tout.

— Tu diras une fois de plus à Muchir-Zekki, affirma le jeune homme, que je le guérirai lorsque je pourrai le voir moi-même. De saints

Hadjis m'ont donné des recettes précieuses dont je le ferai profiter.

— S'il plaît à Allah, répondit dévotement l'eunuque. Mon pauvre patron se désespère et ne prend plus goût à l'existence. Hier, je lui ai proposé de faire venir l'esclave blanche et de la faire mettre nue devant lui.

— Je t'interdis ces choses, interrompit Éniz. Toute excitation peut le tuer raide. Je t'en ai déjà averti.

— Que le seigneur ne s'inquiète pas, répliqua le noir, un peu surpris de la brusquerie du pacha, la jeune fille n'a pas encore quitté l'appartement des femmes. Elle est bien difficile à gouverner, si je puis le dire en passant, et la servante, qui est chargée de la surveiller, n'est pas du tout contente d'elle.

— Que fait-elle donc ?

— Elle se lamente, demande qu'on la laisse partir, tantôt en suppliant, tantôt en menaçant du consul, ou bien elle appelle sa mère ou des amis, comme si elle pouvait se faire entendre. Heureusement, quand le maître ira mieux, il la fera rentrer dans l'ordre. J'ai déjà confectionné une bonne poignée de verges que je tiens au frais, car Muchir tient absolument à ce que

la fille reçoive une forte fessée avant d'être épousée.

— J'espère que la servante ne la bat pas. Ce serait mauvais pour la fraîcheur de sa beauté.

— Non, la femme est patiente, mais elle n'oublie pas. Dès que le maître sera guéri, elle ira le trouver et lui fera part de tous les caprices de l'esclave. Je conseille à la jeune fille de se montrer séduisante, si elle ne veut pas subir les punitions qu'elle mérite.

— Tu parais fort désirer de châtier cette pauvre esclave.

— Oh! je ne suis pas méchant, protesta l'eunuque. Le seigneur sait bien qu'il faut corriger les femmes, sous peine d'être assourdi de leurs récriminations. Et je puis dire que Muchir-Zekki est un maître clément et miséricordieux. Que dirait l'esclave, si elle savait le sort de ses amies?

— Celles qui sont chez Mourad-Effendi?

— Celles-là mêmes. Voilà des esclaves qui mènent une existence terrible. Leur maître ne s'occupe d'elles que pour leur faire infliger d'incessants châtiments. J'ai là un ami qui me disait qu'on a fait venir le plus habile tortionnaire d'Hizzât-Bey, tout exprès pour aggraver

les supplices. Mon ami m'a ajouté qu'il ne pouvait pas dormir, tellement les femmes criaient de douleur jour et nuit.

— Il est donc fou de rage, Mourad?

— Il a toujours été cruel, mais depuis qu'il tient des chrétiennes à sa disposition, il ne se rassasie pas de leurs souffrances. Il est toujours prêt à faire mettre une femme à la torture ou à faire fouetter quelque fille. Si notre esclave passait quelques jours chez lui, elle serait vite assouplie.

— Ne va pas commettre cette bêtise.

— Oh! Muchir-Zekki ne le voudrait pas. D'abord, il n'est pas méchant, et en outre, chez Mourad-Effendi, les bourreaux ont toute permission de se servir des femmes qu'ils supplicient. Mon maître a acheté la chrétienne pour s'en faire une compagne agréable et non pour la livrer à des hommes qui souillent honteusement les jeunes filles fouettées par eux.

— Ton maître est un homme sage, il ne faut pas brutaliser les femmes, Allah sera généreux à son égard. »

L'eunuque hocha la tête avec quelque défiance, nullement ennemi des châtiments corporels à l'égard du beau sexe confié à sa garde.

Mais il était trop rusé pour contredire le pacha dont les pièces tintaient dans ses poches et il partit en promettant à nouveau de faire entrer Éniz dans la demeure de son maître.

Demeuré seul, Liouville sourit tristement. Depuis des semaines qu'il était à Erzeroum, la situation n'avait pas fait grand progrès et il pouvait seulement se féliciter qu'elle n'eût pas empiré. Parfois une folle colère le soulevait à la pensée que Blanche Gérard était tout proche de lui et cependant ignorante de sa présence, abandonnée de tous, n'envisageant que le déshonneur et l'esclavage. Arriverait-il même à la sauver? Rien n'était plus problématique. L'évasion d'une maison turque, avec ses rares issues et sa domesticité nombreuse, était chose presque impossible. Quant à l'intervention du consul de France, elle devenait de moins en moins possible. A Constantinople, les Puissances se ridiculisaient en ne trouvant à demander que le doublement de leurs stationnaires pour la protection de leurs ambassades. Pendant ces vaines démarches, le sang ruisselait en Asie Mineure. Non seulement les Arméniens tombaient par milliers, mais les Musulmans ne respectaient même plus les

Européennes et un prêtre italien, le P. Salvatore, venait d'être assassiné et brûlé sur l'ordre d'un colonel de l'armée régulière. La barbarie semblait seule régner de toutes parts.

La veille au soir, Éniz avait entendu raconter des actes de cruauté indicibles, presque incroyables et que cependant l'expérience lui avait appris être vrais. Les paysans chrétiens jonchaient le sol « comme des lapins. » A Antioche, un homme seul avait échappé à la tuerie et les petits enfants orphelins restaient le long des chemins, mourant de faim et dévorés vivants par les chiens errants. Ailleurs, c'étaient des scènes épouvantables, indescriptibles, des femmes enceintes éventrées, leurs rejetons arrachés de leurs entrailles, découpés, transpercés ou roulés sur le sol en loques sanglantes. Ou encore, si une des malheureuses chrétiennes vouées à l'esclavage venait à être prise des douleurs de l'enfantement, ses bourreaux s'ingéniaient à ajouter d'horribles supplices aux épreuves de la nature. Hassan avait narré l'histoire de deux femmes fouettées sans trêve pendant l'instant suprême et le nouveau-né n'échappant pas lui-même à la morsure des lanières. Une autre femme avait accouché

attachée au-dessus d'un brasier ardent, l'infortunée était devenue folle, et, pour se débarrasser de ses hurlements farouches, les tortionnaires l'avaient enfin mise à mort au milieu de nouvelles tortures.

« Jamais, pensait Paul Liouville, je n'arriverai à sauver la pauvre Blanche. Je ne souhaite qu'une chose, pouvoir l'approcher et lui brûler la cervelle. Le surplus m'est indifférent, mais vivre en sachant cette malheureuse enfant ensevelie dans cet enfer, c'est plus que les forces humaines ne peuvent supporter. »

Ce fut à quelques jours de là que le Français se décida à accepter l'invitation de Mourad-Effendi de visiter sa maison où il soumettait à un cruel esclavage les Arméniennes achetées par lui. Le jeune homme avait longtemps reculé la date de sa venue, il lui répugnait d'être le témoin impuissant des cruautés excercées sur des femmes sans défense et il savait trop la rigueur des supplices infligés dans ce véritable bagne pour ne pas être ému d'avance des spectacles sauvages qu'il aurait à contempler, sinon à paraître approuver. Mais Liouville estima que c'était là une pensée égoïste; peut-être pourrait-il plus tard apporter quelque soulage-

ment aux malheureuses abandonnées; en tout cas, il pourrait essayer de retrouver les survivantes de la famille Nichan, adoucir leur sort dans la mesure de ses moyens et obtenir d'elles quelques renseignements utiles pour la délivrance de Blanche.

« Que la paix soit avec vous, faisait cérémoniensement Mourad, très flatté, comme le marchand d'esclaves, de recevoir la visite d'émissaires du Sultan, qu'Allah vous couvre de bénédictions, et dans vos fils et dans les fils de vos fils !

— Tu as droit aux faveurs de Dieu l'Unique, répondit Hassan, car tu participes vraiment à la glorification de sa foi et à l'humiliation des infidèles. En attendant les récompenses célestes, j'ai l'agréable mission de te remettre, de la part de notre gracieux Maître, ce brevet de décoration de l'ordre de l'Osmanieh. Le grand chambellan Izzet-Bey me charge de te dire qu'il te considère comme un loyal sujet. »

Malgré son impassibilité orientale, Mourad ne put contenir sa satisfaction, et son visage maigre et jaune, aux yeux noirs et féroces, s'éclaira d'une lueur de plaisir.

« Louange à Dieu l'Unique, s'écria-t-il avec

ferveur, et gloire à notre père le Sultan! Son humble serviteur n'avait pas besoin de tels encouragements, il était déjà récompensé de ses peines par les résultats obtenus.

— On raconte, en effet, dit Éniz avec une ironie cachée, que les chrétiennes subissent chez toi un traitement proportionné à leurs mérites.

— Vous en jugerez, Excellence, répondit le Turc. Qu'il me soit cependant permis d'avouer que je ne regarde à aucune dépense pour la punition des mécréantes.

— C'est justement ce qui te distingue des autres croyants, frère, complimenta Hassan. Tous, nous donnons la chasse aux Arméniens maudits; tous, nous savons que leurs épouses ne sont que des chiennes méprisables et nous les traitons comme telles. Mais, au fond de nos âmes, nous voyons encore parmi les chrétiennes des concubines désirables et nous recherchons la satisfaction de nos sens. Toi, au contraire, tu ne penses qu'à une seule chose : châtier l'Arménienne comme une ennemie vaincue. C'est fort bien.

— Ne me félicitez pas, Excellence, protesta Mourad avec un sourire qui plissa son visage

d'Asiatique barbare. Je n'ai aucun mérite à m'abstenir de faire des chrétiennes de nouvelles recrues pour mon harem. D'abord, je possède celles qui allument mes désirs et, pour tout dire, j'éprouve encore plus de plaisir à voir mes bourreaux faire souffrir ces femmes. »

Il prononça ces paroles avec un tel accent de conviction qu'Éniz le regarda avec une curiosité sincère, n'ayant jamais rencontré auparavant une semblable expression de férocité.

« Oui, par Allah, continua le Turc, je me flatte de l'espoir que nul ne saurait infliger plus de mal à des esclaves rebelles. Il est facile de torturer un homme quand il va être condamné au dernier supplice, mais mon but est tout autre. Je ne veux pas que mes esclaves meurent, pas même qu'elles dépérissent, et deviennent sans force pour supporter les châtiments. Il m'a fallu perfectionner les punitions usuelles, inventer de nouveaux supplices adaptés à la faiblesse féminine, faire appel à des exécuteurs habiles et patients pour appliquer mes sentences.

— Permets-moi, ami Mourad, remarqua Hassan, de te dire que tu avais un moyen de punition aussi simple qu'efficace.

— Je vous ai compris, interrompit son inter-

locuteur, vous voulez parler de la flagellation. Elle est la base de ma discipline, mais là encore vous voyez que j'ai su mériter les bienfaits de Sa Hautesse. Il est toutefois juste de reconnaître les talents d'Ahmed, le renégat que m'a envoyé Hizzât et dont la science est inappréciable.

— C'est l'homme dont nous parlait le trafiquant, expliqua Hassan, celui qu'il m'offrait pour dompter l'Américaine et dont je n'ai pas eu besoin.

— Il a apporté certaines inventions du pays des Roumis, compléta le maître du logis, lesquelles sont merveilleusement amusantes. Je vais vous en faire voir une. »

Les Ottomans suivirent leur hôte et traversèrent une longue galerie obscure. En passant devant une porte massive, Mourad s'arrêta :

« Voilà une salle de travail, annonça-t-il, ce sont les plus favorisées des Arméniennes qui ont l'honneur de s'y occuper. »

Il ouvrit la porte, introduisant ses visiteurs dans une pièce spacieuse où une trentaine de femmes travaillaient activement à des métiers à tapis. On n'entendait que le cliquetis des machines en bois grossier et les ouvrières gardaient un silence absolu, tout en ne s'arrêtant

pas un moment d'entremêler avec art les brins de laine aux couleurs variées.

« Vous pouvez voir que ces coquines ne sont pas à plaindre, fit Mourad, elles sont assises confortablement et n'ont qu'à se livrer à des occupations de leur sexe. Et cependant, elles trouvent moyen de pleurnicher. Holà, Kenza, qu'as-tu à faire de si laides grimaces ? »

L'Arménienne, une belle femme, toute jeune, au visage régulier contracté par la douleur, se leva interdite.

« Le surveillant m'a corrigée tout à l'heure, expliqua-t-elle humblement.

— J'ai fouetté la femme, confirma un eunuque en s'approchant, et je lui ai un peu écorché le derrière. Cela lui passera.

— Tu as bien fait, approuva le maître. Toutes ces dames deviennent des bêtes paresseuses, dès qu'on ne les excite pas un peu.

— Les gardiens ne manquent pas, » remarqua Hassan.

En effet, une dizaine d'eunuques se promenaient parmi les travailleuses, évidemment prêts à surprendre la moindre nonchalance.

« C'est nécessaire, déclara Mourad-Effendi. Chacun tient note des moments d'inattention,

et le soir, nous réglons nos comptes. Les délinquantes peuvent s'amuser à calculer d'avance le montant de la punition. Bien entendu, cela n'empêche pas les corrections immédiates, s'il y en a besoin.

— Ces esclaves sont donc flagellées chaque jour? demanda Éniz.

— Comment pouvez-vous supposer le contraire? répliqua le Turc avec un étonnement sincère. Croyez-vous que je vais traiter ces misérables chrétiennes comme des servantes musulmanes? S'il y a une chose dont les femmes peuvent être assurées, c'est d'avoir le fouet avant d'aller au dortoir. Aussi elles dorment toutes sur le ventre, avec la croupe bien échauffée pour quelque temps. Ce qui n'empêche pas leurs compagnes d'envier leur sort.

— Je voudrais bien savoir à quel propos? questionna encore Éniz, intrigué.

— Tout d'abord parce que les ouvrières ne sont châtiées que par les eunuques, repartit Mourad.

— C'est assez la règle, fit Hassan en riant. Ces dignes serviteurs sont surtout chargés de maintenir l'ordre dans le harem.

— Cela se comprend lorsqu'il s'agit seule-

ment de réprimer les fantaisies d'épouses capricieuses, mais non quand il faut appliquer des châtiments sérieux.

— Quelle est donc ta méthode ?

— Celle déjà employée par mon ami Hizzât, très expert en matière de fustigation féminine. Je fais donner le fouet à mes femmes par des nègres d'Afrique, et les résultats sont admirables.

— Tes serviteurs ont toutes les licences, je présume ?

— Je n'aurais pas la cruauté d'obliger mes noirs à respecter, par exemple, une jeune fille attachée nue devant eux et dont les fesses rougies bondissent sous leurs lanières. C'est tout profit, d'ailleurs : les hommes fouettent plus fort les femmes à eux livrées, et les femmes fouettées sentent redoubler leurs souffrances sous les étreintes des bourreaux. Et puisqu'il s'agit d'Arméniennes, je puis ajouter que ces chastes personnes répugnent d'une étrange façon aux embrassements des noirs. Je me rappelle encore tout le bruit que fit l'une d'elles, une certaine Myriam, le soir où deux de mes Nubiens lui ont enlevé son innocence.

— Je désirerais voir cette Myriam, dit flegma-

tiquement Éniz-Pacha, il se pourrait que je la connaisse.

— Ah! si je l'avais su plutôt, par la barbe du Prophète, s'écria Mourad, j'aurais été heureux de l'offrir à Votre Excellence! Maintenant cette esclave n'est plus guère présentable.

— Pourquoi? fit le pacha, est-elle mutilée?

— Non, son corps a conservé la fraîcheur de sa jeunesse, mais les Nubiens à qui je l'ai confiée ont si souvent fouetté la jeune fille et ont tellement usé d'elle, qu'elle n'est plus décemment capable d'être honorée de vos hommages. Par Allah! gronda Mourad, après un instant de réflexion, j'oubliais même que cette Myriam doit aujourd'hui subir une flagellation sévère. Elle a griffé un de ses gardiens et j'ai autorisé ceux-ci à donner la courbache à la fille. Vous verrez la chose, et je suis heureux de la coïncidence, car je ne crois pas qu'une femme fouettée avec des courbaches égyptiennes puisse beaucoup plus souffrir.

— Je vois que tes autres esclaves sont en effet plus rudement punies que les ouvrières, reprit Hassan.

— Justement, confirma le maître. Au lieu de la petite punition du soir, pas bien terrible en

général, le surplus de mes Arméniennes sont flagellées plusieurs fois par jour, et, en outre, je n'hésite pas à les faire torturer chaque fois qu'il me plaît.

— N'oublie pas que tu dois nous montrer un échantillon du savoir-faire de tes serviteurs, » recommanda Hassan.

Mourad entraîna ses hôtes dans un nouveau couloir. Au bout de quelques pas, le claquement d'un fouet déchira l'air, suivi aussitôt d'un cri vibrant. Le claquement se répéta, accompagné d'une plainte encore plus accentuée.

« Qu'est-ce? fit Éniz, mal blasé devant ces supplices.

— Rien, répliqua le maître avec indifférence, des ânesses à qui l'on fait tourner les moulins à tisser.

— Voyons, proposa Hassan, cela m'a l'air amusant. »

Il venait d'enlever la tenture cachant l'accès d'une cour ensoleillée. Six grandes roues étaient montées sur des axes horizontaux pour donner le mouvement aux métiers intérieurs, chacune de ces roues était mue par deux Arméniennes qui faisaient tourner les manivelles de toutes leurs forces, et il n'était que trop facile

de comprendre les motifs de leur activité.

Les pauvres femmes étaient nues, et leurs corps, brûlés par le soleil, étaient couturés de cicatrices. A côté d'elles, des noirs se tenaient, l'instrument de flagellation à la main, chacun muni suivant ses préférences, qui d'un fouet, qui d'une cravache, qui d'une corde, et, au moindre ralentissement ou même sans motif, ils frappaient brutalement les malheureuses à leur merci. Pour l'instant, un de ces nègres s'acharnait sur une jeune femme, lui déchirant le corps de coups de fouet incessants. A chaque cinglée, la lanière de grosse corde traçait un sillon écarlate sur la chair frémissante. La fustigée criait sans arrêter ses efforts, pendant que le bourreau riait sauvagement.

A la vue des nouveaux venus, le tortionnaire eut un hideux sourire et, levant haut son bras, il abattit violemment sa lanière sur les fesses de la femme. L'infortunée tomba sous la violence du choc et l'excès de la douleur.

« Chienne indisciplinée, fit tranquillement le tourmenteur.

— A la torture ! ordonna le maître. Tu lui feras tenailler les seins et tu lui mettras des épines sous les ongles. Ensuite, tu la fouetteras sur le

derrière jusqu'à ce qu'elle n'ait plus un morceau de peau intacte. C'est compris ? »

Le nègre fit un signe d'assentiment et emmena la victime dont les supplications désespérées ne trouvèrent nul écho.

« Je ne vous propose pas de voir cette punition, déclara Mourad, j'espère que mon renégat vous offrira quelque chose de mieux.

— Je ferai un nouveau rapport à Stamboul, affirma Hassan, l'air très satisfait. Tu as trouvé la vraie manière de punir ces femelles immondes. Les amis qui les tuent tout de suite sont trop bons à leur égard.

— Certes, confirma le Turc. Souvent, mes esclaves sollicitent qu'on les dépêche sur l'heure, ou bien elles essaient de se suicider. Il est sot de se débarrasser d'une Arménienne tant qu'elle peut nous procurer la satisfaction de lui faire endurer le supplice.

— Et ces gredines sont résistantes?

— Étonnamment, Une toute jeune fille peut être fouettée à grands coups de lanières plusieurs fois par jour aussi longtemps que l'on veut, et cependant, chaque fois, elle indique par ses hurlements que les bourreaux ne perdent pas leur temps. »

Les Turcs étaient arrivés dans une pièce fraîche et assez bien meublée ; un épais tapis, des divans, des tables de marqueterie, lui donnaient un aspect agréable et hospitalier, mais cette apparence était aussitôt amoindrie par la présence, au milieu de la chambre, d'une sorte de chevalet pourvu de courroies et évidemment destiné à fixer de malheureuses victimes.

« C'est ici que je fais punir les Arméniennes quand je veux me délasser en les regardant souffrir, » annonça paisiblement Mourad en invitant ses hôtes à s'asseoir.

Éniz jeta un coup d'œil autour de lui, recherchant machinalement les instruments de tortures. Il n'aperçut qu'un objet dont la présence inattendue lui arracha un moment de surprise.

« Une importation d'Europe, expliqua le maître du logis. Cela ressemble presque à notre narghilé. Mon rénégat m'a dit le nom de son inventeur, un médecin nommé Éguisier, si je me souviens bien.

— C'est un ustensile d'hygiène, fort commun en France, fit Éniz de plus en plus stupéfait. Est-ce comme curiosité qu'il est ici ?

— Vos Excellences vont voir, » sourit complaisamment Mourad.

Il lança quelques ordres brefs et des serviteurs coururent pour les exécuter avec une rapidité qui témoignait de la crainte justifiée des sévérités de leur maître. Un instant, un homme entrait et se prosternait jusqu'à terre devant les Ottomans.

« Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète, glapit-il d'une voix gutturale ; que ses bénédictions soient sur vous !

— C'est Ahmed, fit Mourad, celui que m'a prêté Hizzât-Bey. Il n'a pas son pareil pour torturer les Arméniennes. »

Éniz-Pacha ne put s'empêcher de regarder avec mépris le renégat, un Grec de petite taille, à la figure vicieuse et chafouine, à la fois cruelle et rusée.

« Je transmue la science des *roumis* à la gloire de la vraie religion, fit pompeusement le renégat. Avec moi, il n'est pas de chrétienne qui ne s'incline devant la puissance d'Allah.

— Tu vas nous montrer l'usage de l'appareil du médecin, ordonna Mourad.

— Avec plaisir, maître, avec plaisir, s'écria Ahmed. Et quelle est la noble dame qui servira à l'expérience ?

— Choisis-la toi-même. Tu connais assez le

troupeau pour y découvrir une beauté aux nerfs sensibles. »

Le Grec réfléchit un instant, puis il se décida.

« Je vais faire venir la belle-sœur de la jeune Myriam, annonça-t-il. Je prendrais bien la jeune fille, mais elle va recevoir la courbache et je ne veux pas retarder le plaisir de ses gardiens. Sa belle-sœur Yaïla fera très bien. Je l'amène sans tarder. »

Il disparut avec un sourire obséquieux, laissant Paul Liouville à la fois désireux et inquiet de voir apparaître devant lui la pauvre Mme Nichan. Il l'avait à peine entrevue dans le salon de Marseille, mais il lui portait une sympathie spéciale en raison de son amitié avec Blanche Gérard.

« Il faudra vraiment que je trouve quelque moyen de converser avec elle ou avec Myriam. Elles me donneront quelques nouvelles, en attendant que je puisse pénétrer chez ce vieux tigre de Muchir-Zekki, » murmura à part lui le Français.

Ses réflexions furent interrompues par l'entrée d'un groupe bruyant. Le renégat s'avançait, suivi d'un esclave portant une énorme jarre et de deux servantes amenant avec elles la

malheureuse victime. La jeune femme se laissait traîner plutôt qu'elle ne marchait, déjà toute en pleurs, trop certaine d'être vouée à un nouveau supplice, et Éniz fut frappé de l'expression de tragique désespoir répandu sur ses traits. Il craignit un moment d'être reconnu par elle, mais c'était là une crainte chimérique, car l'Arménienne se lamentait trop pour lui donner la moindre attention.

« Elle est habillée à la française, » fit Hassan avec quelque étonnement.

L'Arménienne avait conservé en effet une robe salie et fripée, mais qui venait assurément de France, à en juger par sa coupe élégante.

« Précisément, Haute Excellence, déclara Ahmed. Cela va très bien. Le pantalon à la turque gênerait la petite opération, tandis qu'une robe franque se retrousse commodément. »

Le renégat s'occupait de verser une portion du contenu de la jarre daus l'appareil. Yaïla l'aperçut à ce moment.

« Encore cette infamie, cria la malheureuse femme, et devant ces hommes qui riront de mes souffrances. Oh! les bandits!

— J'ai fait préparer une excellente décoction

d'euphorbes fraîches, ricana le tortionnaire, tu m'en diras des nouvelles. Et pour te satisfaire, je te donnerai double dose, comme l'autre jour.

— Non, non, protesta Yaïla en sanglotant. C'est encore plus épouvantable. Oh! c'est un démon qui t'a suggéré cette abominable torture sur une malheureuse femme. »

Les servantes, accoutumées à la scène, courbaient en avant l'Arménienne sans se soucier de sa résistance. Elles relevaient rapidement la robe et la chemise de l'infortunée, découvrant aussitôt la croupe féminine, malgré les gémissements de la victime.

« Elle n'a pas été beaucoup fouettée, cette femme, remarqua Hassan, son postérieur est lisse et sans cicatrices.

— Il est exact qu'elle a été moins flagellée que sa belle-sœur, concéda Mourad, mais je puis affirmer à Votre Excellence que la jeune femme a cependant reçu le fouet à maintes reprises.

— Préparez-la, ordonna Ahmed.

— Je ne veux pas, je ne veux pas, protesta Yaïla. Ah! j'aime encore mieux être fustigée. »

Éniz ne parvenait pas à s'expliquer la terreur de l'Arménienne. La punition lui paraissait plus plaisante que terrifiante, une réminiscence des

célèbres jeux de scène de Molière plutôt que l'apprêt d'un supplice. Assurément la victime devait souffrir de la position humiliante et indécente qu'on lui faisait prendre et elle était atteinte dans ses pudeurs les plus légitimes, mais l'esclavage auquel elle était livrée devait l'avoir soumise à de plus rudes épreuves que l'absorption forcée d'un remède fort usuel.

Les servantes approchaient l'Arménienne de la table où trônait l'appareil tout préparé. Elles l'enserraient à la taille, faisant saillir la croupe ; puis elles saisirent brusquement les cuisses, accentuant l'étalement des fesses de la jeune femme.

« C'est maintenant qu'il serait agréable d'octroyer le fouet à la fille, déclara Hassan avec un gros rire.

— Le seigneur va être aussi satisfait, promit le renégat.

— Laissez-moi, ne me touchez pas, supplia Yaïla en se débattant, on n'offense pas ainsi une pauvre femme. »

Ahmed opérait avec la gravité et la précision d'un apothicaire du bon vieux temps, tout en maîtrisant les saccades brusques des reins de l'esclave.

— Elle se débat comme l'Américaine de l'autre jour, fit Hassan.

— Toutes les femmes défendent de même leur croupe, répliqua Mourad. Mais mon renégat ne s'embarrasse pas de semblables vétilles.

— Tout est prêt, » annonça le tortionnaire.

Yaïla gémissait toujours, se secouant sous l'étreinte des servantes et cherchant vainement à se débarrasser du tuyau souple qui la reliait à l'intrument. Brusquement son corps se contracta avec violence et elle eut un cri si déchirant qu'Éniz en sursauta malgré lui.

« Cela me brûle, hurlait la suppliciée, c'est du feu qui me déchire les entrailles. Assez, assez !

— Madame n'en perdra rien, répéta le bourreau. L'infusion est bien préparée, avec des euphorbes toutes fraîches. »

Éniz comprit alors la signification cruelle de cette scène étrange. Le suc des euphorbes était un corrosif puissant qui tordait les intestins de la malheureuse et lui infligeait les plus angoissantes souffrances.

« Voilà qui est bien, déclara le renégat satisfait, maintenant nous allons recommencer.

— Pitié, clamait toujours l'Arménienne. C'est

épouvantable. Oh! je ne puis plus résister, c'est trop! »

Indifférent aux plaintes de la victime, Ahmed reversait méthodiquement dans l'appareil le contenu de la jarre et remonta le mécanisme avec un sourire satanique. Puis il s'approcha de la suppliciée, déplaçant légèrement le tube adducteur.

« Que fait-il? interrogea Hassan, très intéressé.

— J'ai suivi les cours des maîtres de l'Europe, déclara le Grec avec orgueil. Je sais faire jaillir la douleur féminine de ses sources les plus vives. »

Le bourreau ne se vantait pas, car à peine le liquide corrosif eut-il pénétré dans les entrailles de l'infortunée que la femme redoubla ses cris, avec des efforts si désespérés qu'elle faillit s'arracher aux poignets des servantes.

« La chienne n'est pas commode à tenir, dit une de ces dernières.

— Vous pouvez lui rabattre les jupes et la laisser aller, autorisa Ahmed, elle a reçu le remède complet. »

Yaïla s'écroula sur le sol, le visage contracté par d'atroces douleurs, les mains crispées sur

son ventre, se roulant sous l'aiguillon de souffrances indicibles.

« Sauvez-moi, gémissait-elle, guérissez-moi. Je suis brûlée vivante. Oh ! mon Dieu, secourez-moi !

— Elle va être malade à jamais, dit Éniz qui avait peine à supporter la vue de la torture de la malheureuse.

— Que Son Excellence se rassure, fit le renégat avec prévenance. Au bout de quelques temps, le mal s'apaisera de lui-même, sans laisser aucune trace. Je pourrais même le faire cesser de suite, en employant un lavage à l'eau de chaux, au cas où le pacha désirerait posséder la chrétienne.

— Non, non, protesta Hassan, laissons-la se démener tout à son aise. C'est fort amusant. »

Les goûts féroces du Turc étaient pleinement satisfaits, car l'Arménienne se tordait dans de véritables convulsions, atteinte, comme l'avait prédit le bourreau, dans sa sensibilité la plus délicate et subissant à chaque instant des paroxysmes de souffrances qui semblaient devoir la faire périr.

Hassan et Mourad regardaient fixement la femme torturée se débattre sur le pavé de la

salle. Éniz laissa entendre qu'il désirerait voir finir le supplice de la malheureuse.

« Pas encore, fit brutalement Hassan, prends une autre esclave si tu manques de patience, mais ne t'occupe pas de cette maudite. Regarde, on dirait que les démons la tiennent dans leurs griffes. »

Yaïla se courbait sur elle-même, cherchant une position introuvable pour diminuer les douleurs internes qui la rongeaient, implorant grâce d'une voix brisée par l'excès de souffrances.

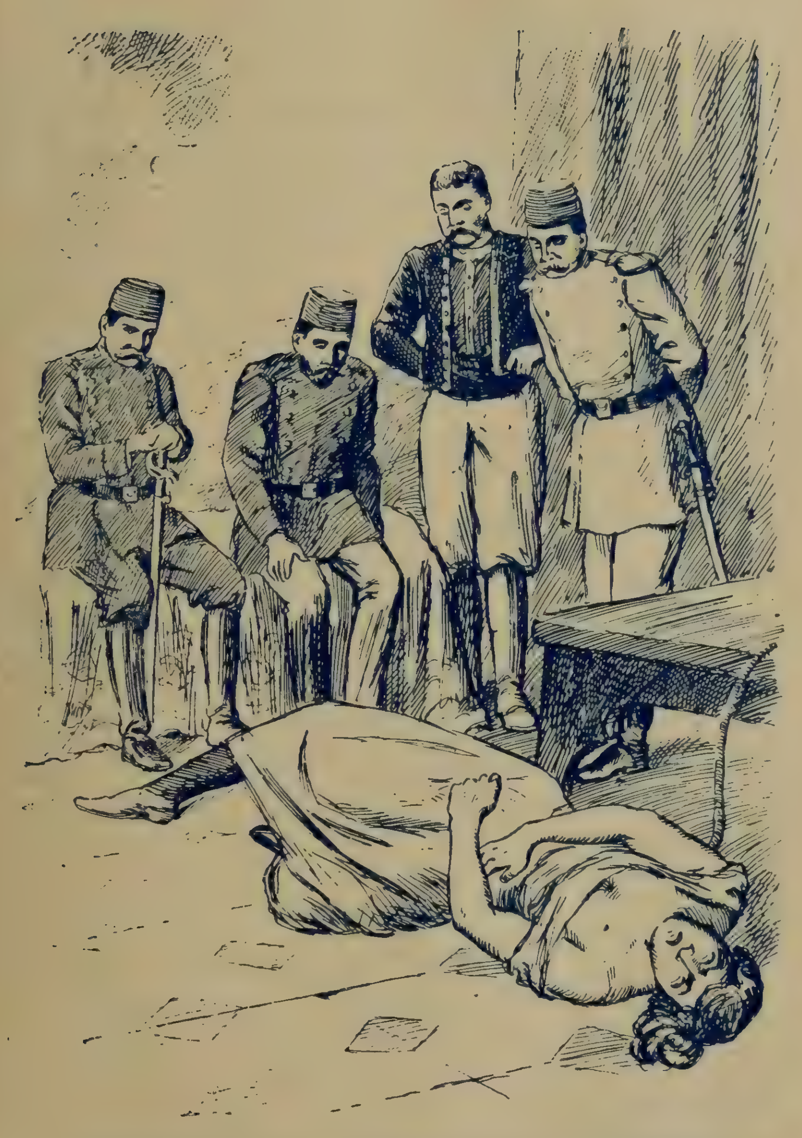
« Je te félicite bien sincèrement, déclara Hassan au tourmenteur. Cela me réconcilie avec les inventions d'Europe.

— Le seigneur est trop bon, répondit le renégat avec une fausse modestie. Les femmes sont si nerveuses qu'il est très facile de les punir autant qu'on le veut.

— Parfaitement vrai, approuva Mourad. Ainsi... »

Il allait continuer son explication, quand un eunuque entra et lui murmura quelques mots à l'oreille.

« Je suis averti, dit le maître du logis, que mes Nubiens sont prêts à appliquer la courbache



« L'arménienne se tordait dans de véritables convulsions ». p. 231

à Myriam, la parente de cette femme. Désirez-vous qu'ils nous attendent.

— Certes, par la barbe du Prophète ! s'écria Hassan. Je suis toujours friand de voir donner le fouet à une jeune fille. Allons-y.

— Veuillez patienter un instant, reprit Mourad. J'ai jusqu'ici fort mal rempli les devoirs de l'hospitalité. Laissez-moi réparer mes inconvenances. On va amener Myriam ici même et la préparer pour la flagellation. Vous plairait-il de prendre quelques instants de repos? le spectacle sera encore plus agréable ensuite. »

Hassan parut manifester quelque ennui de ne pas assister immédiatement au supplice de l'Arménienne, mais il connaissait les exigences de la politesse orientale et il suivit son hôte dans la cour voisine où un filet d'eau jaillissait dans une vasque de marbre et entretenait la fraîcheur ombreuse de magnifiques lauriers-roses.

Des esclaves arrivèrent, portant les rafraîchissements usuels et des aiguières d'eau parfumée avec lesquelles ils aspergèrent doucement les Turcs. Dans un angle de la cour, deux ou trois instruments de musique, flûte aiguë et tambour sonore, firent retentir leurs notes étranges, et

toute une théorie de danseuses, enveloppées de longues gazes, commencèrent à onduler en un rythme lent devant les hôtes de Mourad.

« Quelle singulière et terrible contrée! pensa Liouville, nous voici en pleine fête classique, danses voluptueuses et plaisirs sensuels. Il semble que l'Islam aille se perdre dans la luxure. Puis, dans un instant, mes compagnons vont redevenir des fauves déchaînés, ne songeant qu'à martyriser des chrétiennes sans défense. »

Comme pour lui donner raison, il reconnut, dans une intervalle de la musique, la voix angoissée de Myriam implorant un secours impossible. Hassan entendit aussi l'appel douloureux.

« La fille a peur du fouet, tant mieux! » fit-il railleur.

Il lança un encouragement bruyant à une danseuse dont les gestes lascifs le frôlaient.

« S'il vous plaît, autorisa Mourad avec un bon sourire.

— Plus tard, répliqua le Turc. Auparavant je veux voir l'Arménienne faire connaissance avec la courbache.

— Mes nègres seront peut-être moins pa-

tients que votre Excellence, reprit Mourad, ils ont d'ailleurs toute licence avec les filles qu'ils fouettent.

— Tes danseuses sont vraiment belles, » fit encore Hassan.

Les Turcs continuèrent à suivre les évolutions des ballerines, tout en se délectant des pâtisseries usuelles, confitures sèches, pâtes d'amandes, sirops parfumés, et autres friandises offertes par le maître du logis.

« Allons maintenant voir la jolie Arménienne, » déclara Hassan, très satisfait de la réception à lui ménagée.

Ils revinrent dans la salle où la pauvre Yaïla avait été soumise à son supplice étrange. L'infortunée avait disparu, mais les lamentations d'une voix féminine indiquaient assez qu'une autre victime allait être livrée aux bourreaux.

Paul Liouville avait gardé un souvenir très net de Myriam Nichan, lors de l'entrevue qu'ils avaient eue ensemble à Marseille. Il se rappelait parfaitement la dignité et l'élégance de la jeune fille, son visage gracieux et pur, ses formes déjà pleines et harmonieuses. Aussi fut-ce avec un sentiment de curiosité angoissée qu'il pénétra dans la pièce fatale.

La jeune fille était liée sur le banc de torture, complètement nue. Sa chevelure même était dénouée et tombait en lourdes nappes sur ses épaules, cachant presque les traits affolés de la malheureuse. La taille était fine et svelte, les flancs harmonieusement arrondis ; la croupe large et les membres vigoureux attestaient le complet épanouissement des formes féminines. Seuls les seins graciles indiquaient la jeunesse de la suppliciée.

Au moment où les Turcs entrèrent, les bourreaux, deux grands Nubiens à la figure d'ébène, s'amusaient à faire subir à la pauvre fille d'odieuses caresses qui lui arrachaient des plaintes sourdes et impuissantes.

« Pas gracieuse, ton épouse, observa Mourad.

— La chienne, répliqua le nègre, elle va changer de chanson. C'est la première fois que nous lui donnons la courbache, mais elle saura tout à l'heure ce que c'est.

— Tu entends, la belle ? railla l'autre noir, tu vas être fouettée et bien fouettée, tu sais que nous ne te ménageons pas.

— Grâce, au secours, s'écria Myriam affolée, au secours ! »

Éniz-pacha n'avait pas encore éprouvé pareille

angoisse. L'Arménienne était devenue par son éducation une véritable Française à ses yeux et il se sentait pris d'une rage folle à la pensée de la voir abandonnée à la cruelle flagellation. Il fermait les poings, serrait les dents, tout pâle sous son teint hâlé. Que pouvait-il faire ? Intercéder auprès du maître ? Son collègue Hassan ne ferait que rire et exciter encore les bourreaux. Agir d'autorité pour empêcher le supplice ? Il n'avait aucun pouvoir pour cela. Dans les mœurs de l'Orient, une esclave, une chrétienne surtout, était livrée au bon plaisir de son possesseur. Myriam attachait sur lui un regard désespéré, le reconnaissant peut-être ; il se détourna avec un grondement de colère impuissante.

Hassan et Mourad s'installaient sur les divans, de façon à pouvoir suivre aisément la marche du supplice. Hassan s'amusa à examiner un des instruments de fustigation.

« Du cuir d'hippopotame, remarqua-t-il, et taillé d'un seul morceau. Cela doit rudement pincer.

— D'autant plus que mes exécuteurs sont devenus de véritables spécialistes de la flagellation des jeunes filles, » répliqua Mourad.

Les deux nègres se plaçaient de chaque côté de la condamnée et levèrent le bras. A la vue des courbaches onduleuses et menaçantes, Éniz eut une fois de plus la tentation de se jeter sur les tortionnaires, et il s'enfonça les ongles dans la chair pour se maîtriser.

Un cri lamentable suivit le bruit mat de la chair frappée. Deux traînées, longues et larges, traversaient les épaules de la victime. Les bourreaux se déplacèrent, cinglant les jambes nerveuses et arrachant encore une plainte plus déchirante. Hassan resta impassible, mais il eut un hochement de tête approbatif, quand, à la troisième reprise, les cruelles courbaches vinrent s'allonger sur les fesses de la jeune fille.

« Bon, fit-il, je croyais que tu faisais épargner son postérieur.

— Par Allah! répliqua Mourad, Myriam a une croupe trop belle pour ne pas attirer les lanières. »

Tous deux se mirent à rire. Les noirs montrèrent leurs dents en un rictus sauvage, et les fouets s'abattirent à toute volée sur le derrière de la jeune fille.

« Oh! je n'ai jamais tant souffert, hurla la

flagellée. Ah! ces bandes m'arrachent la chair vive! Pitié, pitié!

— Les femmes sont toujours bavardes inconsidérément, philosophe Mourad. Cette esclave sait fort bien qu'elle doit être châtiée sévèrement et que ses appels ne seront pas écoutés des exécuteurs.

— Bien sûr, ricana un des bourreaux, nous fouettons encore plus fort les filles qui nous assourdissent de leurs criailleries.

— Celle-là est une geignarde, ajouta son camarade, aussi nous allons la fouailler d'importance. »

Le supplice continua à chaque instant plus atroce. Les terribles courbaches sifflaient sans trêve, zébrant en tous sens le corps féminin, faisant se convulser la fille fouettée dans des souffrances sans nom. Les nègres vigoureux flagellaient de toute la puissance de leurs bras musculeux, usant avec un art démoniaque de la souplesse de leurs lanières pour déchaîner des douleurs indicibles.

« Elle chante bien, maintenant? fit l'un des tortionnaires.

— Tout à fait en mesure, » railla l'autre Nubien.

Myriam jetait une plainte continue, déchirante, coupée de hurlements aigus chaque fois que les courbaches mordaient sa pauvre chair dolente. Elle souffrait trop pour implorer ses bourreaux, se contentant de relever son visage inondé de larmes et d'ouvrir les lèvres souillées d'écume en une prière désespérée. Puis le cuir suppliciant l'enlaçait de nouveau et elle se tordait dans un spame de torture.

« Le Maître autorise-t-il un moment de repos ? interrogea un tortionnaire.

— Ces bons nègres désirent s'amuser un peu, expliqua Mourad. Mes nobles hôtes le permettent-ils ?

— Assurément, fit Hassan, ils donnent le fouet à la jeune fille d'une façon qui mérite récompense. »

Éniz sortit sous un prétexte quelconque, écœuré de la scène odieuse qui allait se dérouler, mais avant qu'il eut atteint le seuil de la porte, Myriam ne pouvait retenir un appel suprême sous la prise sauvage du nègre brutal.

« Maman, criait-elle, maman, défends-moi !

— Encore des sottises, railla Hassan. Comme si sa mère pouvait l'entendre ! Elle ferait mieux de chercher à plaire à son époux.

— Qui lui fera encore goûter la courbache pour lui apprendre la politesse, » fit Mourad.

Paul Liouville sortit dans la cour, se promenant à pas précipités, au grand étonnement des eunuques qui l'observaient. Ses idées tourbillonnaient, il bâtissait des plans irréalisables pour venir au secours des Arméniennes. Puis sa pensée se reportait vers Blanche Gérard, et, avec des imprécations sourdes, il se jurait de la délivrer ou de périr à la tâche.

Le bruit avait cessé dans la pièce voisine, et il parut au jeune homme que la malheureuse Myriam avait achevé son martyre. Ne voulant pas se singulariser aux yeux de ses compagnons, il se disposa à rentrer dans la chambre de torture. A peine y eut-il pénétré qu'il laissa échapper une exclamation de dégoût mal dissimulé.

« Encore ce supplice ! » fit-il.

Les nègres balançaient leurs instruments de flagellation, l'air heureux et satisfait, pendant que l'infortunée Arménienne gisait inerte sur le banc de torture, ses cheveux épais voilant son visage, mais il était facile de voir que ses bourreaux l'avaient traitée sans merci.

« Ces dignes serviteurs estiment que l'esclave a mal rempli ses devoirs conjugaux,

déclara Mourad. Aussi ils se proposent de la caresser un peu.

— Oui, confirma un des tortionnaires, nous allons cette fois fouetter cette fille à notre gré. »

Sans plus attendre, les deux nègres se mirent à frapper de nouveau la victime impuissante. Ces hommes sauvages donnaient le fouet maintenant exclusivement sur les fesses de Myriam, mais avec une force implacable. Les lanières acérées des courbaches se moulaient sur le derrière de la jeune fille, meurtrissant atrocement les globes jumeaux et amenant des hurlements assourdissants de la suppliciée.

« Il me serait agréable qu'elle ne soit pas écorchée, fit Éniz-pacha avec un calme étudié. Le sang est malpropre.

— Tu as raison, approuva Hassan. Par la barbe du Prophète, je ne te savais pas si connaisseur en matière de beauté féminine.

— Les seigneurs seront obéis, » promit un bourreau.

Éniz avait espéré empêcher la prolongation du supplice de la martyre, mais il ne tarda pas à s'apercevoir de son erreur. Les nègres ne cessaient pas de donner le fouet à Myriam, se ser-

vant de la largeur des bandes torturantes pour frapper sans déchirer la peau. Quant aux tourments de la flagellée, ils restaient toujours d'une effrayante intensité. Les lanières mordaient toujours les fesses de la fille fouettée, à moins que leurs pointes ne s'infléchissent pour provoquer des excès de souffrances terribles. La torturée demandait grâce d'une voix éteinte et brisée.

— Je regrette que Sa Hautesse (que Dieu la rende victorieuse !) ne puisse assister à ce spectacle, déclara Mourad-Effendi. Elle aurait plaisir à voir cette chrétienne malfaisante implorer son pardon et continuer à être châtiée sans pitié.

— Je t'ai déjà dit que je ferais connaître ton dévouement, répondit Hassan. Et je t'avoue ici que j'ai vu rarement jusqu'ici de femme si bien fouettée. »

La jeune fille se débattait dans des douleurs folles, convulsant vainement sa croupe pour échapper aux terribles courbaches. Les lanières féroces sifflaient toujours, respectant l'épiderme, mais provoquant les plus atroces souffrances.

« Je désire dire quelques mots à cette esclave. »

Les tortionnaires s'en allaient, las de frapper, leurs fouets ayant couvert de raies enflammées les fesses de la jeune fille, et de nouvelles cinglées menaçant de faire jaillir le sang.

« Cette chienne est à Votre Excellence, fit Mourad en sortant discrètement avec Hassan. Usez-en à votre plaisir. »

Le faux pacha se pencha sur la victime dolente, lui murmurant quelques paroles de consolation en français. L'effet fut instantané, la flagellée releva la tête avec une expression d'espoir inattendu.

« Je vous ai déjà vu, murmura-t-elle. Je ne me souviens plus. Oh ! ayez pitié de moi !

— Je ferai mon possible, fit Liouville ému jusqu'aux larmes, mais je suis seul et sans autorité sérieuse.

— Je vous reconnais maintenant, reprit Myriam. Ne vous occupez plus de moi, je n'en vaux pas la peine. Pensez à Blanche, à elle seule, la chérie !

— Que savez-vous d'elle ? questionna malgré lui le jeune homme.

— Elle a parlé de vous jusqu'au jour de notre séparation ; elle avait confiance en vous et

disait que vous la sauveriez. Avez-vous réussi? Parlez vite.

— Pas encore, « répondit tristement le Français.

Il fit le rapide récit de ses aventures, indiquant que Blanche avait jusqu'ici échappé à un sort irréparable.

« La Vierge la protège, dit l'Arménienne. Vous la délivrerez et Dieu sera avec vous. Allez vite et oubliez-moi.

— Ah! si je pouvais vous arracher à cet enfer, fit tout bas Liouville.

— Ne me plaignez pas, s'écria la misérable fille en fondant en larmes. Oh! ma destinée est trop épouvantable. Être le jouet de ces nègres, torturée sans merci, fouettée sans trêve, et pas même l'espoir de la mort! Oh! si je pouvais devenir folle.

— J'essaierai tout pour vous sauver.

— Ne vous compromettez pas. Réservez-vous pour Blanche. Dieu aura peut-être pitié de moi. Ah! je n'aurais jamais cru endurer pareils tourments. Et ces fouets toujours prêts à venir mordre ma pauvre croupe; c'est, je crois, la plus atroce des tortures, avec les amours honteux de mes bourreaux. Oh! pourquoi les femmes

sont-elles ainsi destinées à être soumises à la brutalité des hommes!

— Calmez-vous, votre martyre est fini.

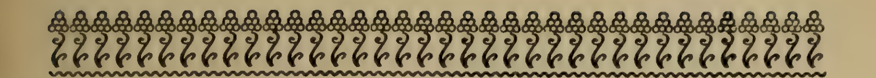
— Non. Tout à l'heure, les noirs vont encore me frapper avec des verges, pour entretenir mes souffrances jusqu'à la nuit. Je vous en conjure, sauvez Blanche et dites-lui que je l'aime comme une sœur. »

La malheureuse s'évanouit, pendant que la voix d'Hassan s'élevait dans le lointain.

« Viens, criait-il, nous avons ici des houris délicieuses.

— Y a-t-il une justice en ce monde? » fit Éniz avec amertume.





CHAPITRE VIII

Douloureuses fiançailles.

« Gloire à Dieu l'Unique, il n'est de force qu'en lui! Que les bénédictions d'Allah soient sur toi, les tiens et tes descendants, ô illustre *taleb,* le plus savant et le plus bienfaisant des hommes! »

Le vieux Muchir-Zekki grimaçait un sourire de béatitude contorsionnant sa face pâlie et flétrie par une longue maladie. Il aspira une large bouffée d'air, comme pour se convaincre une fois de plus qu'il respirait largement, puis il reprit ses louanges hyperboliques.

« Ta science égale celle de Salomon, ta main est sûre comme celle d'Osman. Les sept sciences n'ont plus de secrets pour toi, et tu domines les

hommes comme l'étoile du soir étincelle sur l'armée des astres. Maudits soient les jours où je refusais de te recevoir, ô très illustre pacha ! Excuse mon impolitesse, ce n'était que faiblesse de vieillard malade. »

Éniz-pacha écoutait patiemment les longues dissertations de son nouvel ami. Grâce à de nombreuses libéralités, il avait su gagner la pleine confiance de l'eunuque et il avait réussi à se faire admettre en présence de Muchir-Zekki. Il n'avait eu alors aucune peine à reconnaître que le vieillard souffrait d'étouffements très pénibles, mais sans gravité. Quelques remèdes empruntés à sa pharmacie de campagne avaient suffi à amener une guérison que le patient, enthousiasmé, qualifiait volontiers de miraculeuse.

« Tu m'as sauvé la vie, mon fils, continuait Muchir, tu as renversé ma couche de douleur et ouvert pour moi à nouveau les sources de délices. Ma bouche était amère, et mes yeux ne reconnaissaient plus une jeune fille d'une vieille femme. Hier, j'ai savouré la douceur d'un agneau bouilli, et j'ai caressé les seins d'albâtre de mes favorites. Gloire sur toi, ô lumière du ciel !

— Tu exagères, frère, la vertu de mon savoir,

répondit le faux pacha. Il est écrit : « Ce qu'Allah a voulu sera. » Je n'ai été que son instrument.

— Alors, tu es l'élu d'Allah, ô le plus modeste des hommes, s'écria Muchir-Zekki. Que ne suis-je assez jeune pour me prosterner à tes pieds et me dire ton esclave !

— J'ai pleine confiance en ta générosité, et je suis sûr d'avance que tu récompenseras au centuple mon très léger travail. »

Dans la pensée d'Éniz, il s'agissait seulement de profiter des bonnes dispositions du maître de céans pour essayer de voir Blanche Gérard, de la consoler et de rechercher avec elle un plan de salut. Mais l'enthousiasme de Muchir était sans bornes.

« Une récompense, protesta-t-il, il n'en est pas qui atteigne le prix de ton dévouement. Toi, un illustre pacha, le délégué propre du Commandeur des Croyants, tu t'es penché sur mon lit de misère et tu m'as arraché des ténèbres étouffantes où me plongeait l'Ange de la mort. Que n'ai-je à ma disposition les houris du Prophète pour te procurer les délices de leurs virginités sans cesse renaissantes !

— Écoute, Muchir, fit Éniz, parles-tu avec ton cœur ou avec tes lèvres ? car, si tes paroles

sont véridiques, tu peux me gratifier d'une façon qui te dispensera de toute reconnaissance future. »

Le visage du jeune homme venait de prendre une expression énergique et volontaire, indice chez lui d'une grave résolution. Son regard se fit plus brillant et le vieux Musulman crut qu'il avait excité la colère de son sauveur.

« Ne sois pas irrité, savant *taleb*, dit-il humblement, je reconnais mon ingratitude. Ma maison est la tienne et tu peux choisir parmi mes biens l'objet le plus précieux. Je n'ai rien à te refuser, je le jure par Allah et sur la barbe du Prophète.

— C'est bien, répliqua Éniz, satisfait de ce serment solennel. Écoute maintenant. Il m'est revenu que parmi tes esclaves, tu possèdes une jeune fille, de la race des Francs, belle entre les belles.

— Les perles de l'Océan ne sont que graviers près d'elle et la lune se cache de jalousie devant l'éclat de son visage, déclara emphatiquement le vieillard. Désires-tu la voir? Sa seule présence est douce comme le baume sur la plaie vive.

— Dois-je te révéler ma pensée ? reprit Éniz.

— Ah! je comprends, fit Muchir-Zekki sans pouvoir dissimuler sa contrariété. Qu'il me soit permis de t'avouer franchement que ce joyau rare était l'espoir de ma guérison, la consolation de ma vieillesse. Tu es jeune, ô frère, ton bras est vigoureux et ta tête altière comme le cèdre de la montagne. Laisse-moi la vierge franque, il te faut une femme aux charmes opulents, aux caresses savantes, qui sache répondre à tes ardeurs fougueuses. Aie confiance en moi, je te trouverai les plus désirables d'entre ses compagnes.

— Non, insista le faux pacha. Tu as juré de m'accorder celle de tes possessions qui m'agréerait, tiens-tu ta promesse ?

— Hélas! dit encore le Turc, le poète a bien raison de dire qu'il ne faut pas légèrement engager le nom redouté d'Allah ou du Prophète. Si je me dédis, les *éfrits* et les *djins* viendront me reprocher mon parjure et me tourmenteront la nuit.

— Il y a plus, ajouta Éniz. Tu serais paralysé auprès de ton esclave et Allah ne permettra pas que tu la possèdes au prix d'une mauvaise action. »

Le jeune homme connaissait assez l'esprit

superstitieux des Orientaux pour savoir que sa prophétie serait accueillie sans discussion. Il se sentait tout près de toucher au but, séparé de Blanche seulement par quelques cloisons et il entendait pousser jusqu'au bout l'aventure commencée.

« Tu as toujours raison, approuva Muchir-Zekki en inclinant la tête. Il était écrit que la jeune fille m'échapperait. Cependant c'eût été une belle fête. Elle est restée jusqu'ici aussi pure qu'indomptée. J'aurais savouré ses émois, ses pudeurs, j'aurais goûté le divin plaisir de la soumettre, peu à peu, aux légitimes désirs du maître.

— En la châtiant sans doute?

— Rien n'échappe à ta prescience, glorieux pacha. Il est vrai que je méditais de faire fouetter la vierge récalcitrante. Les fesses d'une jeune fille sont plus belles encore lorsque les verges les ont empourprées et je sais que les chrétiennes ressentent plus que d'autres l'humiliation de cette punition. Ah! continua le Turc avec un profond soupir, c'eût été trop de bonheur pour mes vieux jours : faire donner le fouet à une fille adorable, lui accorder son pardon et la prendre larmoyante, la croupe encore

frémissante. Jamais, ô frère, tu ne comprendras l'étendue de mon sacrifice. »

Le vieillard se tut, sincèrement désolé de sa promesse et n'ayant pas pensé à la demande imprévue d'Éniz. Il maudissait en lui-même son imprudent serment, en retournait les termes avec l'esprit astucieux des Orientaux, mais il n'apercevait nul moyen de s'en dédire. De son côté, Liouville commençait à s'applaudir du succès de son stratagème, connaissant la force de la parole jurée chez les Musulmans et il n'attendait plus que le moment de recevoir l'esclave attendue.

Cependant Muchir-Zekki relevait la tête, le visage grave, une lueur fourbe dans ses yeux gris.

« Je t'ai promis de te donner ce que tu me demanderais, dit-il, la volonté d'Allah l'Unique soit faite. Mais je solliciterai un serment égal, celui de recevoir l'objet que je dois t'offrir. N'est-ce pas légitime ?

— Cela va de soi, répliqua Éniz surpris. Comment ne prendrais-je pas ce que je te demande ?

— Tu le jures ?

— Comme toi, par la barbe du Prophète. »

Le Turc lui jeta un coup d'œil plein de malice :

« Allah est grand, dit-il, et écoute nos paroles. L'esclave te sera remise, à une dernière condition toutefois : tu me laisseras le soin de lui offrir le costume qu'il me plaira.

— Ne t'en inquiète, ami, ma modeste fortune suffira à lui procurer les vêtements convenables.

— Que le Prophète me garde de douter de tes richesses, bras droit et porte-glaive du Commandeur des Croyants. Mais tu ne t'opposeras pas à mon désir? Sois assez bon pour le jurer. »

Le faux pacha était quelque peu intrigué, et il soupçonnait vaguement quelque supercherie, mais il était difficile de se montrer trop rigoureux pour ne pas indisposer son interlocuteur.

« Je veux bien condescendre à ton désir, annonça-t-il. Seulement souviens-toi que tu m'as promis une vierge et que j'entends avoir une vierge.

— Vierge elle te sera remise, affirma Muchir, et cela par le plus solennel des serments. »

Rassuré définitivement, Éniz accepta l'enga-

gement qu'on lui demandait. Muchir-Zekki en parut tout à fait consolé et invita son sauveur à revenir le soir même prendre livraison définitive du cadeau inestimable qu'il lui faisait.

Paul Liouville se croyait presque sûr du succès et il estimait la partie déjà gagnée, Blanche passerait pour son esclave favorite. Il la surveillerait soigneusement sous prétexte de jalousie légitime, et, au moindre apaisement, il la conduirait à la côte. Là un navire hospitalier serait vite trouvé et le salut assuré. Mais une première désillusion attendait le jeune homme à son retour au konak du vali d'Erzeroum. Le courrier de Stamboul était arrivé et deux messages lui furent remis : une lettre d'Izzet-Bey, le chambellan intime du Sultan, réclamait de lui un rapport immédiat et personnel sur les événements survenus du côté du lac de Van; une seconde missive, émanant de son ami Réouf, lui conseillait de montrer quelque zèle pour étouffer certains soupçons répandus sur son compte par les espions à la solde de Yildiz-Kiosk.

Malgré ce dernier avertissement, Éniz se serait, sans hésiter, déchargé du soin de l'expédition sur ses collègues Hassan et Mohzer,

mais ceux-ci étaient déjà partis porter leurs encouragements suspects dans d'autres régions du district où des soulèvements et des massacres éclataient comme par hasard aussitôt après leur passage. Il fallait donc obéir et abandonner une fois de plus la malheureuse Blanche, au moins pour quelque temps.

« Heureusement que les Mahométans ont un respect absolu des serments religieux. Ce vieux coquin de Muchir-Zekki a juré de me remettre son esclave intacte et d'attendre mon retour en veillant sur elle avec le soin le plus jaloux. Si jamais la pauvre enfant succombait sous l'étreinte de ce vieillard dissolu, je brûlerais la cervelle à celui-ci avec plaisir. »

Il ne doutait plus maintenant qu'il aimât la jeune fille. La sympathie qu'il avait toujours ressentie à son égard s'était changée en un sentiment plus fort et plus tendre. La conversation de Myriam Nichan lui avait révélé que Blanche Gérard ne l'avait pas non plus oublié et qu'elle espérait en lui avec une confiance touchante. Une seule chose pourtant préoccu pait le jeune homme. En admettant qu'il arrivât à délivrer l'infortunée, assurément elle ne refuserait pas d'épouser celui qui lui aurait sauvé

plus que la vie, mais ne serait-ce pas l'exécution d'une reconnaissance obligée plutôt que l'effet d'une affection véritable? L'amour ne s'impose pas, et cependant lui seul, pensait Liouville, peut pallier ce que le premier don de son corps doit avoir d'angoissant pour une vierge. Ce n'est pas sans raison, se disait-il à lui-même, que les Orientaux commettent des viols systématiques sur les Arméniennes, ils savent bien que les femmes chrétiennes considèrent comme la pire torture la prise de possession brutale par l'homme inconnu, s'imposant par la force à leur faiblesse.

« Et ces démons, ajoutait-il encore, trouvent le moyen de renforcer l'odieux de leurs outrages par la honte d'une fustigation. A mesure que je m'enfonce dans ces tristes contrées, je vois chaque jour augmenter la flagellation des femmes ou la bastonnade des hommes. Hier soir, à l'étape, j'entendais des cris assourdissants, et mon serviteur m'a appris, en riant, que c'étaient les femmes arméniennes qui recevaient le fouet sur la place publique pour amuser les Kurdes. Aujourd'hui, mon hôte me propose comme un régal de faire fouetter deux jeunes filles et, malgré mon refus, ces malheureuses sont déchi-

rées par d'immenses lanières dignes des plus sauvages tortionnaires. Si nos diplomates d'Europe pouvaient voir ces horreurs, ils sortiraient de leur tranquille indifférence. »

La contrée que parcourait le faux pacha pouvait, en effet, compter parmi les plus dèvastées par les fanatiques déchaînés sur l'ordre secret de Stamboul. Les massacres avaient été accomplis froidement, sous les yeux des valis et des aghas, indifférents ou amusés. Des troupes avaient été envoyées, soi-disant pour rétablir l'ordre, mais les soldats, les fameux bataillons *Hamidiehs*, s'étaient encore montrés plus cruels que les Kurdes de la montagne. Du haut des minarets, les muezzins avaient lancé l'appel à la guerre sainte, le cri sacré *La-Allah ill-Allah* (au nom de Dieu), et tous s'étaient rués sur les chrétiens désarmés.

Le résultat de ces excès était maintenant patent. Dans les fossés et dans les plaines, des cadavres pourrissaient au soleil, entourés de chiens et de vautours, criant et se disputant la chair humaine. Les champs étaient restés fertiles, la nature déployait les splendeurs de l'été, et les moissons se doraient aux ardeurs solaires, mais le cultivateur ne devait pas venir récolter

les épis déjà lourds. Dès qu'une ferme apparaissait, ce n'était qu'une ruine branlante, aux murs éventrés, aux poutres calcinées par le feu. Parfois même, les dévastateurs s'étaient acharnés à leur besogne, prenant patience à démolir lentement les murailles, à étaler les pierres à la ronde, à faire disparaître jusqu'aux traces de la maison chrétienne sous les débris de laquelle les cadavres mutilés dormaient de leur dernier sommeil.

Mais la désolation silencieuse des campagnes n'était rien en présence du spectacle horrible qui attendait dans les villages le faux pacha. Jamais Éniz ne souffrit plus cruellement d'être considéré comme l'émissaire du Sultan Rouge, et il lui fallut des efforts surhumains pour ne pas trahir son indignation. Sans doute, l'œuvre de mort était déjà accomplie, des milliers et des milliers d'Arméniens gisaient sans vie, et il n'eut pas à assister aux épouvantes du massacre actuel. Mais les souvenirs l'assaillaient de toutes parts, effrayants, propres à faire frémir le plus cruel des bourreaux d'Europe. Au passage de l'officier ottoman, les plus notoires des écorcheurs accouraient, souvent présentés officiellement par le gouverneur turc comme les meil-

leurs sujets de Sa Hautesse, et, avec de grands rires, des éclats de voix satisfaite, ils racontaient leurs exploits, célébrant leurs forfaits comme d'héroïques actions.

C'étaient toujours des atrocités sans nom. Les enfants violentés sans distinction de sexe, et ensuite écorchés vifs ou coupés en morceaux sous les yeux de leurs parents. Les hommes bâtonnés ou déchiquetés à mort, dépecés vivants comme des animaux de boucherie, ou traînés par les pieds sur les cailloux de la route, à moins qu'ils ne fussent enduits de pétrole et calcinés tout vifs. Un Kurde, grand et maigre, au visage presque noir, se vantait bruyamment d'avoir étouffé un riche Arménien en lui enfonçant des pièces de monnaie dans la gorge, tandis que son camarade l'interrompait avec mépris pour affirmer qu'il avait mieux fait en obligeant un malheureux père à avaler le cœur et le foie de son fils égorgé devant lui.

Les prêtres arméniens et les églises avaient servi à exciter tout particulièrement la rage des musulmans. Chez le vali d'Erzeroum, Éniz avait écouté les doléances du consul de France à ce sujet, il entendait maintenant les Turcs se glorifier des sacrilèges. Les livres liturgiques, les

vases sacrés avaient été souillés; ailleurs, les Kurdes, revêtus d'habits sacerdotaux, se livraient à des danses grotesques dans l'église même ou s'amusaient à célébrer leurs prières dans l'édifice religieux. Quant aux prêtres, ils avaient été molestés de cent façons : la barbe arrachée, les yeux crevés, certains contraints d'apostasier au milieu des tortures. D'autres avaient été massacrés par des assassins ironiques, invoquant pleinement la Vierge ou les Saints, au bénéfice de leurs victimes, ou sommant celles-ci de se délivrer par un miracle exécuté sur l'heure.

Mais c'étaient surtout les récits des crimes commis sur les Arméniens qui excitaient à la fois la verve des narrateurs et l'indignation impuissante d'Éniz-Pacha. Il entendait des choses dont la possibilité ne lui aurait jamais paru admissible. Des femmes enceintes étaient éventrées, le petit être arraché de leurs entrailles et écrasé ensuite sur le visage de la malheureuse. Ou bien c'étaient des mères dont on coupait les pointes des seins et dont on obligeait les enfants à sucer la chair sanglante. Ou bien encore d'infortunées soumises à des tortures sataniques et effroyables, empalées avec des raffinements sauvages et dé-

chirées par d'énormes pieux, à moins que leurs bourreaux n'inventassent de les remplir de poudre et de les faire sauter ensuite. Puis partout et toujours, l'outrage voulu et délibéré, accompli non comme une ruée brutale, mais comme une vengeance raffinée assouvie sur l'honneur des chrétiennes. L'âge n'arrêtait rien, vieilles grand'mères et petites fillettes servaient de jouets à leurs agresseurs. Les filles étaient violées devant la mère, ou réciproquement, puis jetées à la populace et soumises à des traitements indescriptibles. Car les Turcs savaient inventer les orgies les plus lubriques, les outrages les plus obscènes pour martyriser les Arméniennes, et ils déclaraient en toute vérité qu'ils s'étaient montrés singulièrement cléments lorsque les femmes en leur pouvoir avaient dû simplement les accepter comme époux forcés.

Parfois, Éniz-Pacha voulait croire que ces récits tragiques étaient exagérés et tendaient seulement à représenter les massacreurs comme d'ardents défenseurs de la foi musulmane. Mais les faits étaient là : ruines noircies, cadavres putréfiés, et surtout l'esclavage des Arméniennes échappées à l'égorgement ou épargnées

à cause de leur beauté. Dans les villages, on avait laissé la vie à quelques femmes qui erraient lamentablement, à demi-nues et presque folles, nourries de détritus et injuriées par les musulmans, fiers de leur abjection. Le soir, les jeunes gens s'amusaient à rabattre le troupeau de ces malheureuses, véritables bêtes à la disposition de tous, et s'amusaient cyniquement avec elles. Une nuit, Éniz avait vu ainsi plus de quinze jeunes femmes, attachées nues sur la place, à la disposition du premier passant. Et comme les infortunées victimes restaient inertes, on allait chercher les fouets de labour, et les malheureuses femmes se débattaient en hurlant sous les longues lanières rayant leur pauvre chair dolente.

Si le pacha recevait l'hospitalité d'un agha ou d'un riche propriétaire, il savait d'avance que le harem recélait une ou plusieurs Arméniennes achetées ouvertement. C'étaient presque les plus heureuses de leurs compatriotes, encore qu'elles fussent soumises souvent aux plus durs travaux de la domesticité ou aux plus répugnants caprices du Maître. Les filles n'échappaient pas non plus aux cruautés des fouets, instrument traditionnel du gouvernement fémi-

nin chez les Orientaux, mais elles n'étaient pas en général blessées ou torturées. Le possesseur n'entendait pas abîmer la belle chair bien payée et leur accordait des repos suffisants pour ménager leur santé. Malgré tout, l'occidentalisme de Liouville se révoltait à la vue de ces esclaves blanches, courbées sous la servitude ; à plusieurs reprises, il faillit se laisser aller à des éclats irréparables en assistant à la correction féminine offerte en spectacle, et en voyant de pauvres jeunes filles sauvagement fouettées par les eunuques pour l'amusement du Maître.

La tournée s'achevait. Depuis plus de quinze jours, Éniz parcourait les champs de mort et de désolation. Il avait essayé de répandre quelques paroles d'apaisement, sans grand succès d'ailleurs. Il avait laissé entendre que le Sultan était désormais à l'abri de toute intrigue de la part des chrétiens, et qu'il fallait cesser de mettre à mort ces derniers. Mais l'instinct sauvage des populations restait le plus fort, et aussi des instructions continuaient de filtrer mystérieusement. On racontait que Sa Hautesse conservait dans son palais les crânes de ses ennemis, et qu'il tenait note de tous ceux qui enrichissaient cette funèbre collection ; ou encore que le Sultan

serait assassiné dès que les Arméniens se croiraient à l'abri de leurs antagonistes. Ces bruits étaient acceptés sans contrôle, et détruisaient aussitôt tous les efforts de la conciliation discrète d'Éniz-Pacha.

De retour à Erzeroum, ayant adressé une longue dépêche de satisfaction officielle à Izzet-Bey, Paul Liouville se décida à jouer la partie définitive : la délivrance de Blanche Gérard. Il était las de porter un uniforme qu'avaient déshonoré tant de massacreurs, et il était bien décidé à une solution qui lui permît de rompre tout lien avec les personnages sinistres d'Yildiz-Kiosk.

A peine eut-il franchi le seuil de la demeure de Muchir-Zokki, que l'eunuque se précipitait à sa rencontre, attiré par l'appât de la pièce de monnaie que ne manquait jamais de lui remettre le faux pacha.

« L'esclave est à la disposition du généreux seigneur, annonça-t-il obséquieusement. Mon patron n'attend que le moment d'exécuter sa promesse. Cette chrétienne peut remercier son Dieu de l'avoir fait acheter par son maître bienfaisant.

— Tu as peut-être raison, répondant Éniz en

songeant à la délivrance possible de l'infortunée.

— Si elle était restée avec ses amies, continua l'eunuque bavard, elle aurait connu ce qu'est la servitude. Mourad-Effendi est de plus en plus sévère, à ce que j'ai appris. Un de mes collègues m'a dit que, de concert avec le renégat Ahmed, il s'est procuré de nouveaux ustensiles de torture et des instruments de flagellation si énergiques que sa maison retentit continuellement des cris de femmes châtiées.

— Ce Mourad est trop cruel, dit Éniz indigné.

— C'est vrai, admit l'eunuque. D'autant plus que certains de ces supplices sont terribles. Ainsi, une des amies de notre servante, Yaïla, a été torturée là où elle est le plus femme d'une manière telle qu'elle a hurlé toute la nuit. Quant à sa belle-sœur Myriam, ses gardiens la battent sans trêve. Il y a des jours où la jeune fille reçoit dans la journée plus de trois cents coups de fouet, pas des caresses anodines, mais de rudes cinglées avec des lanières qui lui font pousser de beaux cris. »

L'eunuque aurait continué ses confidences, sans l'arrivée de Muchir-Zekki lui-même, tou-

jours cérémonieux et empressé auprès de celui qui lui avait rendu la santé.

« Qu'Allah soit sur toi, ô très sage et très glorieux pacha, fit-il en s'inclinant. Devant toi les fleurs naissent et les oiseaux chantent, les plus savants des hommes attendent les paroles qui tombent de tes lèvres, aussi douces et pures que la source du désert.

— Il suffit, frère, déclara Éniz excédé de ces phrases pompeuses. Je suis venu solliciter de toi la récompense que tu m'as promise. Ton serviteur m'a dit que tu ne l'avais pas oubliée.

— Le Prophète m'aurait maudit si j'en eusse perdu le souvenir ! Allah n'est témoin que jamais cadeau plus rare ne fut fait au plus cher des amis. Si je ne te devais pas la vie, jamais je n'aurais pu consentir à te céder cette vierge, car elle est à toi, bien à toi, n'est-il pas vrai, ô valeureux guerrier ?

— Sans doute, ne t'ai-je pas demandé la chrétienne ? Crois-tu que je veuille aujourd'hui refuser ce don précieux ?

— Tu as juré de prendre mon cadeau, si mon cerveau âgé ne trompe mes souvenirs ?

— Ta mémoire est bonne. Je t'ai même promis de te laisser vêtir l'esclave à ton choix.

Toutefois oserai-je te dire que je te dispense sincèrement de lui offrir un vêtement de prix ? »

Muchir-Zekki grimaça un sourire tout à fait contraire à l'étiquette orientale, et il sembla même faire effort pour ne pas rire tout à fait. Éniz pacha fut très supris de cette hilarité inexpliquée, mais il estima que son interlocuteur se réjouissait seulement de ses dispositions conciliantes, de nature à économiser les frais d'un costume coûteux.

« Il me reste encore de quoi offrir à Blanche une suffisante garde-robe, » pensa le jeune homme.

Il l'appelait Blanche en lui-même, familiarisé d'avance avec la jeune fille par les longues angoisses qu'il lui avait consacrées. Une émotion sincère l'agitait à l'idée qu'il allait enfin revoir celle qu'il était allé chercher si loin.

« Il n'y a pas à le nier, ajouta-t-il tout bas, je suis atteint du microbe amoureux. Mais je ne lui imposerai pas mes sentiments et je laisserai cette pauvre jeune fille se remettre de ses épreuves d'abord, et suivre ensuite en toute liberté les impulsions de son cœur. »

Son hôte, naturellement ignorant de ses pensées secrètes, conduisait le faux pacha dans une

pièce reculée de l'appartement des femmes. Le vieux Turc conservait une gaieté inexplicable, approuvant de la tête ce que lui disaient à voix basse deux servantes qui paraissaient investies de toute sa confiance et qui disparurent au bout d'un instant.

Perdu dans ses réflexions, Éniz suivait un peu passivement le maître du logis. Toutefois, quand il vit celui-ci s'asseoir confortablement d'un air plus satisfait que jamais et lui offrir les inévitables confitures et pâtisseries, le jeune homme jeta un regard autour de lui et ne put réprimer un léger mouvement de surprise.

La pièce offrait l'ameublement banal des chambres d'un harem ottoman, lampes en cuivre, tapis en nattes, divans recouverts d'étoffes multicolores. Tout cela était fort usuel, mais ce qui l'était moins, c'était la présence, au milieu de l'appartement, d'un lit arabe fort bas dont les montants étaient munis de sangles en cuir traînant sur le sol. Sur le lit, une paire de verges, longues et fortes, étalaient leurs baguettes menaçantes.

« Ce digne vieillard doit, lui aussi, pratiquer la flagellation féminine, pensa Éniz. Ces Orientaux usent décidément avec trop de liberté d'ar-

guments frappants à l'égard de leurs esclaves. Il est vraiment heureux que je puisse arracher Blanche aux griffes de ce vieux coquin. La pauvre fille aurait été battue comme les autres. »

Un bruit de pas, assourdis par les nattes, se fit entendre dans le couloir. Paul Liouville fit appel à sa volonté pour dissimuler toute émotion à l'entrée de la Française. Il importait en effet de jouer plus que jamais le rôle d'un Ottoman amateur de chair chrétienne. Sinon, c'était la découverte de la supercherie et une catastrophe inévitable.

« Tout ce que je souhaite, murmura encore Liouville, c'est qu'elle ne me reconnaisse pas. C'est peu probable, à la vérité, avec mon uniforme et l'effet du soleil d'Orient sur mes traits. »

Les pas se rapprochaient, la portière ondula, puis livra passage à un groupe de trois femmes. C'étaient les deux servantes déjà rencontrées et entre elles, Blanche Gérard.

Dans un éclair, Paul Liouville se remémora la soirée officielle de Marseille, les lumières brillantes, le sourire heureux, et la somptueuse toilette que portait alors la jeune fille. La malheureuse avait bien changé depuis lors, sa

robe était déchirée et rapiécée. Son corsage presque en lambeaux, les bottines européennes conservées, mais presque à la limite de l'usure. Quant aux traits de la Française, ils offraient une expression d'absolu désespoir, les yeux affolés, la bouche fine crispée en un rictus navrant, les lèvres tremblantes d'une terreur incontrôlable. Elle jeta un regard sur Muchir et son hôte, essaya de résister instinctivement à la poussée des servantes, puis céda avec un sanglot qui souleva sa poitrine.

Malgré l'émotion qui l'étreignait, le jeune homme eût un mouvement de satisfaction, Blanche était en parfaite santé. Il avait redouté que la captivité ne l'eût réduite à un degré de faiblesse qui aurait rendu la fuite impossible. Il n'en était rien. La jeune fille avait plutôt les formes plus pleines qu'en France, ses seins se devinaient sous le corsage usé, et ses hanches larges attestaient que son état physique ne laissait rien à désirer.

« Tu vois que je l'ai bien soignée, fit Muchir-Zekki en suivant le regard d'Éniz. Tu jugeras encore mieux de la perfection de ses membres quand mes servantes lui auront enlevé ses vêtements sordides.

— Que veux-tu dire ? demanda le faux pacha stupéfait. Est-ce que tu vas la faire déshabiller ?

— N'ai-je pas une vierge à te remettre ? répliqua le Turc. Il faut donc que tu puisses vérifier que je ne te trompe pas. »

Le Français resta un instant silencieux, absolument surpris de la proposition de son interlocuteur.

« J'entends exécuter ma promesse en toute loyauté, reprit Muchir. Mes servantes vont mettre la jeune fille toute nue, et tu verras par toi-même si elle est bien vierge. »

Sans plus attendre, les femmes commencèrent à dévêtir Blanche, lui arrachant sans peine le costume en lambeaux. L'infortunée se mit à fondre en larmes :

« Pas devant ces hommes, gémit-elle. Oh ! épargnez-moi. Ayez pitié de ma jeunesse.

— Je n'ai nulle envie d'imposer pareille honte à cette femme, affirma Éniz en se levant.

— Je tiens absolument à ce que tu constates la parfaite intégrité de cette esclave, répéta Muchir. D'ailleurs la nouvelle mariée doit s'offrir sans voiles à son époux.

— Mais elle n'est pas ma femme, » déclara le faux pacha.

Il eut un geste de dépit à cette affirmation imprudente, redoutant de laisser naître quelque soupçon sur son véritable rôle ; heureusement le vieux Turc continuait son explication, avec de petits clignements d'yeux malins et amusés.

« Mon frère, dit Muchir-Zekki, mes engagements vont être tenus dans un instant et je ne doute pas que tu observes aussi les tiens. Ils te seront d'ailleurs aisés à remplir et tu pourras ensuite en toute vérité saluer la chrétienne comme ton épouse.

— Assurément, fit évasivement Éniz, elle sera ma favorite.

— Une femme fait oublier l'autre, déclara philosophiquement le Turc, mais aujourd'hui tu pourras dire que tu as goûté à la perle la plus belle d'Erzeroum.

— Il n'est pas besoin de déshabiller cette fille, reprit le jeune homme. Écoute-la pleurer. »

Blanche était maintenant presque dévêtue, ses robes tombées à ses pieds, elle serrait sur elle sa chemise comme une dernière défense, le visage noyé de larmes, cependant que les servantes s'occupaient de lui maîtriser les bras

tout en la poussant insensiblement vers le lit dressé au milieu de la chambre.

« Laisse agir mes femmes, glorieux pacha, observa Muchir. Ta science t'empêche de connaître les secrets de la volupté. D'ailleurs, il est indispensable que la jeune fille ait les fesses nues pour recevoir les verges, et il est tout aussi simple de lui enlever sa chemise que de la relever.

— Qu'oses-tu dire ? interrogea Éniz, au comble de la surprise. As-tu l'intention de châtier cette malheureuse devant moi ?

— Excuse mon impudence, répondit le Turc avec un petit sourire rusé, mais n'as-tu pas juré deux choses : me laisser donner à l'esclave un vêtement à mon gré et en prendre ensuite livraison ?

— Qu'est-ce que mon serment a à faire ici ?

— Beaucoup, illustre frère. Le vêtement que j'offre est la couleur écarlate que le derrière de la jeune fille revêtira sous les caresses des baguettes souples. Quant à ta promesse, tu la satisferas en prenant devant moi la vierge que tu as exigée de ma reconnaissance.

— Misérable! s'écria le jeune homme, tes

paroles ne peuvent pas correspondre à ta pensée ? La perte de ton esclave égare sans doute ta raison ?

— Non pas, protesta le Turc avec une douceur tranquille, je dis ce que je veux dire. Pour te le répéter sans énigmes : Mes femmes vont d'abord donner la fessée à la jeune fille, et quand elle sera bien préparée, elles la maintiendront pour que tu exerces sur elle tes droits de maître légitime. »

Les servantes venaient de faire glisser la chemise de Blanche. La jeune fille essayait vainement de retenir le frêle abri de sa pudeur. Les seins se découvrirent, harmonieux et graciles ; puis la taille fine, les hanches arrondies et les jambes fuselées apparurent ensuite. De gros sanglots étouffaient la malheureuse qui se laissa glisser à terre, s'accroupissant sur les débris de ses vêtements, et protégeant sa poitrine juvénile de ses bras croisés en un geste de chasteté suprême.

« Attachez-la sur le lit, ordonna Muchir-Zekki, et ayez soin de lui passer une sangle à la taille, de manière à ce qu'elle ne puisse pas se débattre. »

Les femmes reprirent Blanche, complètement

nue maintenant, et elles l'entraînèrent vers le lit fatal.

« Couvrez-moi, supplia la jeune fille, couvrez-moi, au nom du ciel. Ne me laissez pas ainsi !

— Elle n'est pas très docile, remarqua le vieux Turc. J'espère que tu ne t'en offenseras pas, frère. C'est le propre des vierges chrétiennes de faire étalage de leurs sentiments pudiques. D'ailleurs, quand elle aura reçu sa fessée, cette fille sera plus calme.

— Je ne le veux pas, je te défends de la frapper, » s'écria Éniz.

Le jeune homme était resté muet de surprise devant Muchir-Zekki. Il lui avait fallu quelques instants pour se convaincre que ce n'était pas une plaisanterie du vieillard. Le doute n'était plus possible. Blanche était liée sur le lit, couchée sur le ventre, enserrée de courroies qui paralysaient tous ses mouvements, les reins cambrés, les chevilles fixées aux montants écartés du meuble, dans la plus immodeste des situations.

« Voilà qui est bien, approuva Muchir sans paraître remarquer le trouble de son interlocuteur. Regarde comme cette jeune fille a la croupe saillante. Les verges de mes servantes

vont cingler facilement son derrière virginal et tu pourras ensuite user d'elle à ton gré sans qu'elle puisse te résister.

— Cela ne sera pas, répéta le faux pacha devenu tout blême. Je ne laisserai pas commettre ces abominations.

— Je ne comprends pas ta colère, frère, répliqua froidement le Turc. J'exécute loyalement mon contrat, remplis toi-même tes promesses. Je te donne une vierge, tu as juré de la prendre, prends-la. Sinon, je suis dégagé de mon serment, et, par Allah! je ne serai pas long à débarrasser cette beauté du fardeau de son innocence. »

Paul Liouville crispa ses poings de rage. L'argumentation du Musulman était difficile à réfuter. L'Oriental s'en tient à la lettre de son serment et il était trop clair que Muchir ne demandait qu'un prétexte pour assouvir ses passions brutales sur l'infortunée Française qui se lamentait de plus en plus.

« C'est bien, fit enfin Éniz avec effort, j'userai de l'esclave, mon esclave. Seulement, toi et tes servantes allez sortir d'ici. Je n'ai pas besoin de témoins, tu dois le comprendre.

— Non, répliqua le vieillard avec tranquillité.

J'ai acheté cette chrétienne pour en faire une concubine. Allah n'a pas voulu me réserver cette faveur, que sa volonté soit faite. Mais je veux que cette esclave devienne femme devant moi. De plus, tu t'es engagé toi-même à laisser fouetter la jeune fille; si maintenant tout cela ne te plaît plus, tu n'as qu'à te retirer.

— Infâme coquin! s'écria le pacha. Est-ce ainsi que tu me témoignes la reconnaissance de t'avoir guéri?

— La colère t'égare, observa sèchement le Turc. C'est toi qui refuses de recevoir le cadeau sans prix que tu m'as demandé. Une dernière fois, obéis à ton serment ou laisse-moi avec celle qui est encore ma légitime esclave.

— La mienne, tu veux dire?

— Non encore. D'après la coutume d'Erzeroum, lorsque le maître cède une concubine à un nouveau possesseur, celui-ci ne devient véritable propriétaire qu'après avoir possédé la femme. Jusque-là, il n'y a rien de définitif. »

Muchi-Zekki parlait d'un ton posé, comme s'il discutait la plus vulgaire des transactions commerciales. A part lui, il se moquait de l'indignation de son interlocuteur et il s'amusait

par avance de la scène abjecte qu'il avait préparée avec une savante astuce.

Le sang battait aux tempes de Liouville. Son intelligence, claire et lucide d'ordinaire, ne lui fournissait que des idées tourbillonnantes et confuses : se ruer sur le vieillard dissolu, arracher Blanche de cette odieuse demeure, la tuer et périr ensuite, tout cela s'imposait un instant, puis disparaissait dans un émoi tumultueux. Une affirmation de volonté lui rendit quelque calme.

« Laisse-moi réfléchir un instant, » fit-il avec effort.

Muchir-Zekki inclina la tête en signe d'assentiment, et, s'approchant de la jeune fille toujours étendue sur le lit arabe, il se mit à la regarder avec attention. Sous cette inspection honteuse, la malheureuse se mit à redoubler de pleurs et de lamentations, et sa voix plaintive et gémissante résonnait comme un glas de désespoir aux oreilles du jeune homme.

« Il vaut encore mieux, pensa le Français, que j'acquiesce aux volontés de cet abominable gredin. Rien ne peut sauver cette infortunée et il est encore préférable qu'elle ne subisse pas l'étreinte de ce vieillard infâme. Je me ferai

ensuite justice, quand elle sera hors de danger. Mais, du moins, qu'on lui épargne le supplice de la flagellation, à cette pauvre petite malheureuse. »

Il insista avec énergie dans ce dernier sens auprès du Turc parlant avec une violence contenue. Il se heurta à une résistance absolue et opiniâtre.

« Si tu as recueilli en Europe la science des roumis, tu t'es laissé influencer de leurs préjugés déplorables, frère, déclara Muchir. Tu as le plus grand tort de t'opposer à ce que cette esclave soit fustigée, comme elle va l'être d'ailleurs, car, une dernière fois, elle m'appartient jusqu'à ce que tu l'aies faite tienne.

— Pourquoi veux-tu absolument le supplice de cette misérable? N'as-tu pas pitié de ses angoisses? Écoute ses pleurs, fit Éniz au comble de l'émotion.

— Qui te parle de supplice? La passion t'égare de qualifier ainsi une correction anodine. Est-ce que toutes les femmes ne sont pas, un jour ou l'autre, fouettées sur leur postérieur?

— Pas en Europe. Jamais cette enfant n'a été soumise à un châtiment aussi humiliant, aussi honteux pour sa dignité.



« Le jeune homme s'avança d'un bond ». p. 283

— Raison de plus pour abattre son orgueil de chrétienne. Il est bon qu'elle se rappelle le jour de ses noces. C'est une chienne comme ses pareilles et je n'entends pas qu'elle trouve quelque plaisir à ses épousailles. Les femmes de notre croyance ont seules droit à ces légitimes satisfactions. »

Jusqu'ici la victime n'avait pas conscience du sort qui la menaçait. Secouée de sanglots, étouffée de honte, serrant ses membres dans une inutile défense, la pauvre Blanche ressentait les folles angoisses de la vierge abandonnée sans merci au pouvoir du maître, mais elle ne se doutait pas de la nouvelle épreuve qui planait sur elle.

Tranquillement, en personnes habituées à de semblables scènes, les servantes retroussaient leurs manches, et prenant les verges menaçantes, elles se plaçaient de chaque côté de la croupe condamnée, attendant l'ordre pour commencer à frapper. La Française s'aperçut soudain de leur présence et elle releva la tête avec une expression de terreur affreuse :

« Ne me battez pas, clama-t-elle. Ah! c'est trop horrible. Ne me battez pas ainsi sous les yeux de ces hommes! »

Liouville fit un pas en avant, prêt à se jeter sur les servantes. La voix ironique de Muchir-Zekki l'arrêta.

« Je crois que tu feras bien de sortir, frère, railla le Turc, puisque tu ne peux pas supporter la vue de la flagellation d'une jeune fille.

— Cette infamie n'aura pas lieu, protesta le faux pacha.

— Je te répéterai ce que je t'ai déjà dit, déclara le vieillard. Mes ordres comptent seuls pour l'instant et, par surcroît, tu as juré de respecter ma volonté. Commencez, » ajouta-t-il aux servantes.

Il sembla à Éniz qu'un temps fort long s'écoulait. Il voyait les femmes lever haut les instruments de fustigation sans les abattre. Brusquement leurs bras se détendirent, les baguettes sifflèrent avec force et, tout aussitôt, il voyait les verges se croiser en deux faisceaux noirs sur les fesses nues de la jeune fille.

La suppliciée eut un sursaut de tout le corps, muette un instant sous l'intensité de la cinglée, puis elle jeta un cri lamentable qui vibra atrocement aux oreilles de Paul Liouville. Il ferma les yeux un instant, mais le sifflement redou-

table retentit aussitôt, suivi du bruit mat de la chair frappée.

« Au secours! implora Blanche. Oh! c'est affreux! Au secours, Paul, au secours! »

La malheureuse avait lancé son appel en français, ne se doutant certes pas de la présence si proche de celui dont il espérait une protection instinctive. Le jeune homme s'avança d'un bond, mais Muchir-Zekki le retint d'une main inflexible.

« Ce n'est pas avec quatre coups de verges qu'on fustige une esclave, fit le Turc moqueur. La jeune fille a des fesses assez larges pour être bien fouettée. Elle sera ensuite la meilleure des amantes. »

Éniz eut un grondement de rage folle, avec la tentation irrésistible de tuer sur l'heure le vieillard barbare. C'eût été folie, car les serviteurs seraient accourus aussitôt, avant qu'il pût s'enfuir avec Blanche, et leur perte à tous deux eût été certaine. Il se maîtrisa donc, faisant saigner ses lèvres sous la morsure de ses dents serrées.

« Voilà une agréable chanson, cette chrétienne a la voix claire, » déclara le Turc en riant doucement.

Les servantes fouettaient maintenant Blanche en coups rapides. Les verges se ployaient sur le derrière de la jeune fille, le couvrant de larges traînées cramoisies et infligeant les plus vives souffrances à la flagellée, dont les hurlements déchirants retentissaient en saccades entrecoupées et lamentables.

« Ces bourreaux femelles vont la blesser, dit Éniz frémissant. Malheur à toi, car tu m'as promis de me la remettre intacte. Allah te punira, vieillard dissolu.

— Ne t'inquiète pas, frère, repartit Muchir impassiblement, je sais ce que c'est que de faire donner la fessée aux jeunes filles. La belle enfant n'aura pas une écorchure, sois sans crainte. Mes servantes connaissent leur métier. »

Les verges mordaient sans trêve les fesses rougies de Blanche Gérard, zébrant de leurs sillons cuisants l'entière surface de la croupe féminine. L'épiderme restait intact, mais les nerfs froissés et congestionnés frémissaient sous des flambées de douleurs terribles.

« Assez, supplia la victime, assez! Sainte Vierge, ayez pitié de moi! Oh! je souffre trop! »

Indifférentes, amusées plutôt, les femmes

lancèrent de nouveaux coups de verges, appliqués avec une science barbare et déchaînant un redoublement de tortures.

« Ah! ah! hurla la fille fouettée en se tordant dans ses liens, ne frappez pas ainsi!... Ah! c'est trop souffrir!... Paul, à moi! »

Les baguettes suppliciantes s'abattirent à nouveau, cette fois longuement collées sur les fesses de Blanche, de façon à accroître encore l'intensité du supplice. Les servantes cherchaient les régions relativement épargnées, fouettant la jeune fille de toutes leurs forces et transformant sa croupe en une surface d'atroces brûlures.

« Elle est bien préparée maintenant, déclara Muchir-Zekki. Je te la donne, frère, comme je l'ai juré.

— A moi, Paul ! A moi, cria Blanche affolée de souffrances.

— Prends-la, fit le Turc d'une voix étrange, prends-la de suite. Il y a bien longtemps que je n'ai vu si belle fille et fille si bien fessée. Prends-la ou je la garde, par Allah ! »

Le vieillard était devenu cramoisi, les yeux enflammés, les lèvres tremblantes, ses pires instincts surexcités au plus haut point. Il luttait

véritablement pour ne pas se jeter sur Blanche. Paul Liouville comprit que l'instant était décisif.

« Paul, sauve-moi, appela encore la victime. Mon Dieu, protégez-moi.

— Le ciel m'est témoin que je ne veux pas commettre un crime, murmura le jeune homme. Puisse-t-elle me pardonner un jour. »

Il s'avança vers la malheureuse. Les servantes eurent un rire entendu, et, saisissant les cuisses de l'infortunée, elles la maintinrent dans une immobilité absolue.

« Protégez-moi, implora la jeune fille. Oh ! vous n'abandonnerez pas une femme comme vous au déshonneur.

— Courage, Blanche, courage, cria Liouville. Ayez confiance, je vous sauverai. »

Il avait parlé en français, mais la pauvre fille, la tête perdue, affolée de hontes et de souffrances, ne reconnut pas sa voix. Elle se raidit dans une résistance désespérée.

« Achève, gronda Muchir, ou je t'étrangle sur la place. »

Ses yeux lui sortaient de la tête, l'écume souillait sa bouche sénile, le Turc paraissait sur le bord d'un véritable accès de folie furieuse.

« Il faut en finir, murmura Liouville. Je ne fais qu'accroître les angoisses de cette misérable enfant. Blanche, écoute-moi, c'est moi, Paul, je ne peux pas faire autrement. »

Les servantes accentuèrent leurs étreintes brutales, réprimant avec un rire aigu les suprêmes défenses de la vierge en pleurs.

« Maman, maman ! hurlait la jeune fille. Grâce ! Ah ! tuez-moi plutôt... Épargnez-moi... le fouet si vous voulez, mais épargnez-moi... Maman, défends-moi, maman ! »

Paul Liouville n'écoutait plus. Il est des moments où l'instinct est plus fort que l'intelligence, des instants où la force de l'homme s'excite même de la faiblesse de la femme.

« Encore une chrétienne convertie à l'Islam, glapit la voix sardonique de Muchir-Zekki. De belles épousailles, en vérité. J'achèterai une autre fille et... »

Il n'acheva pas, un râle s'étrangla dans sa gorge, ses yeux se révulsèrent et il s'écroula, terrassé par l'apoplexie foudroyante.

« Pardonne-moi, ma chérie, murmurait Paul en se penchant sur Blanche évanouie, pardonne-moi. Oh ! si tu savais ce que je t'aime et te respecte, pauvre adorée !... »

Quelques semaines plus tard, le paquebot des Messageries Maritimes s'éloignait lentement de Constantinople, ayant à bord deux passagers dont les regards ne pouvaient se détacher du panorama de la ville sacrée. Le soleil se couchait sur la mer de Marmara, inondant de ses feux les hauteurs de Stamboul, accrochant des paillettes d'or aux minarets des mosquées et éclairant plus loin les verdures et les palais blancs d'Yildiz-Kiosk. Plus loin encore, c'étaient les rives de l'Asie dont le panorama plus sauvage s'estompait vers la Mer Noire.

« C'est une terre de sang et de deuil, fit en frissonnant la jeune femme serrée contre son compagnon.

— Ne crains rien, Blanche, nous sommes sauvés maintenant, répliqua l'homme.

— Oh ! Paul, je n'ai plus eu peur depuis que nous sommes entrés à la légation de France. Mais le retour à la côte, par ces contrées dévastées, a été terrible.

— Et tu avais toujours quelque effroi de cet odieux Éniz-pacha, que pendant si longtemps tu ne voulais même pas voir.

— Écoute, Paul, maintenant que depuis ce matin l'ambassadeur nous a légitimement ma-

riés, je puis t'avouer que je ne pouvais oublier la scène atroce.

— Oui, cette abominable flagellation. Je crois que j'en souffrais encore plus que toi. Il me semblait que j'allais devenir fou.

— Ah ! les verges des servantes me faisaient un mal cruel, mais ce n'est rien devant la honte de se sentir nue, et surtout l'épouvantable angoisse de se savoir le jouet du maître. Tu ne peux pas comprendre la torture d'une pauvre femme jetée en pâture aux appétits de l'homme.

— Les Turcs ne le savent que trop. Avant de rejeter pour toujours l'uniforme exécré du Sultan Rouge, j'ai essayé de faire ressortir auprès des fonctionnaires du Palais toute l'horreur des traitements infligés aux Arméniennes. Malheureusement mes efforts ont été vains, et il semble aux Musulmans que l'honneur des chrétiennes ne sera jamais assez outragé. Me pardonnes-tu, chérie, ce que j'ai dû faire ?

— Paul, je suis maintenant heureuse à ton bras. Je te dois tout, et sans ton courage, ma folle imprudence me coûtait plus que la vie. Mais je ne peux m'empêcher de penser à ces malheureuses abandonnées dans cette sauvage Arménie, à mes pauvres amies ensevelies vi-

vantes dans le plus dégradant esclavage. Nous les sauverons, n'est-ce pas ?

— Nous essaierons, Blanche.

— Et nous réussirons. Il n'est pas possible que l'Europe reste indifférente devant un sort aussi terrible. On ne peut pas laisser des femmes et des jeunes filles vouées au fouet des bourreaux ou aux caprices des maîtres d'esclaves. Myriam et Yaïla, ces femmes aussi élégantes et civilisées que la plus authentique des Parisiennes, ne peuvent pas passer la vie courbées sous les lentes tortures des tourmenteurs fanatisés.

— L'œuvre sera pénible, ma chère amie. A Constantinople même, le sang arménien a coulé à flots et les puissances n'ont abouti qu'à de vaines récriminations. Dans son repaire d'Yildiz, le Sultan assassin est toujours plus apeuré que jamais, plus obéi que jamais aussi. Ses affidés exploitent ses terreurs et mon maître d'hier, Hizzet-Bey, a assis son crédit sur le martyre de l'Arménie. Chaque jour les ambassades enregistrent de nouveaux massacres et restent inertes.

— Mais il ne s'agit pas de politique, insista la jeune femme, pas même de sauver l'Arménie.

Il y a là des esclaves blanches, des filles férocement fouettées, des femmes odieusement maltraitées. Elles ne sont pas mortes, celles-là. Il suffit de vouloir, pour leur faire ouvrir les portes de leurs geôles. »

Paul Liouville ne répondit pas, plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître. Sa jeune épouse n'avait que trop raison, les événements d'Arménie restaient une honte ineffaçable pour la civilisation, et l'égoïsme jaloux des États en arrivait à tolérer des excès dignes des invasions barbares. Mais tant d'intrigues se nouaient autour du solitaire d'Yildiz, tant de force et de corruption émanait de ce palais hanté par la terreur, tant de sang était nécessaire au repos du maître. Et ce n'étaient pas les souffrances des femmes violentées par les Turcs, ni les cris des jeunes filles se débattant sous les lanières des eunuques, qui feraient sortir l'opinion publique de sa torpeur habilement entretenue.

La nuit tombait. Là-bas, sur Stamboul, l'ombre s'épaississait, mais sur l'Asie, des pinceaux de lueurs roses et vertes continuaient à se jouer en d'infinies colorations.

« Regarde, Paul, fit Blanche, la main de Dieu

est sur le Sultan, il tombera à son tour, celui qui n'a vécu que de mort.

— Et au jour de sa chute, répondit le jeune homme, il n'aura d'autres compagnons que les spectres de ses victimes. »

Le silence tomba, troublé seulement par les battements réguliers de l'hélice. Puis, secouant les images funèbres, la nouvelle épouse se serra contre son mari :

« Je t'aime, murmura-t-elle, je t'aime. Sans toi, que serais-je devenue en cette Asie sauvage ? »

Dans la nuit calme, entre le ciel clair et les flots noirs, ils échangèrent leur premier baiser d'amour.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

SAINT-DENIS. — IMP. H. BOUILLANT, 47, BOULEVARD CHATEAUDUN. — 18032

ŒUVRES DE JEAN DE VIRGANS

Maître et Esclave. La flagellation des femmes à Rome, au temps de Néron.

Un volume in-16, broché, couverture illustrée. Dessins hors texte. **Prix. . . . . 5 francs.**

Sous le Fouet de l'Inquisition. La flagellation des femmes en Espagne durant la guerre de l'indépendance (1811).

Un volume in-16 broché, couverture illustrée. Dessins hors texte. **Prix. . . . . 5 francs.**

Par le Knout. La flagellation des femmes en Pologne. Une idylle policière à Varsovie.

Un volume in-16 broché, couverture illustrée. Dessins hors texte. **Prix. . . . . 5 francs.**

Corrections féminines. La flagellation des esclaves aux États-Unis. Souvenir d'un médecin français.

Un volume in-16 broché, couverture illustrée. Dessins hors texte. **Prix. . . . . 5 francs.**

Flagellées. La flagellation des femmes dans la Rome antique. Vengeance romaine. Petite martyre. La prise de Capoue. Plaisirs de Matrones.

Un volume in-16 broché, couverture illustrée. Dessins hors texte. **Prix. . . . . 5 francs.**

Martyrisées. Supplices féminins en Chine, durant l'insurrection des Boxers (1900).

Un volume in-16 broché, couverture illustrée. Dessins hors texte. **Prix. . . . . 5 francs.**

Gitanes flagellants. Mœurs de romanichels.

Un volume in-16 broché, couverture illustrée. Dessins hors texte. **Prix. . . . . 5 francs.**

